NOVA ET VETERA

REVUE CATHOLIQUE POUR LA SUISSE ROMANDE

RAÏSSA MARITAIN • *Henri Bergson, Souvenirs* 3

CHARLES JOURNET • *Le « Nicolas de Flue » de Maurice Barraud* 13

FR. VINCENT MCNABB, O.P. • *Images de Londres* 15

Chanoine MARCEL MICHELET, de l'Abbaye de St-Maurice • *La joie* 19

F. B. • *Note sur « Les humanités et la personne »* 33

ALBERT CHARPINE † • *La pureté d'intention,* Nouvelle 36

RENÉ BADY • *Le témoignage de Georges Duhamel* 59

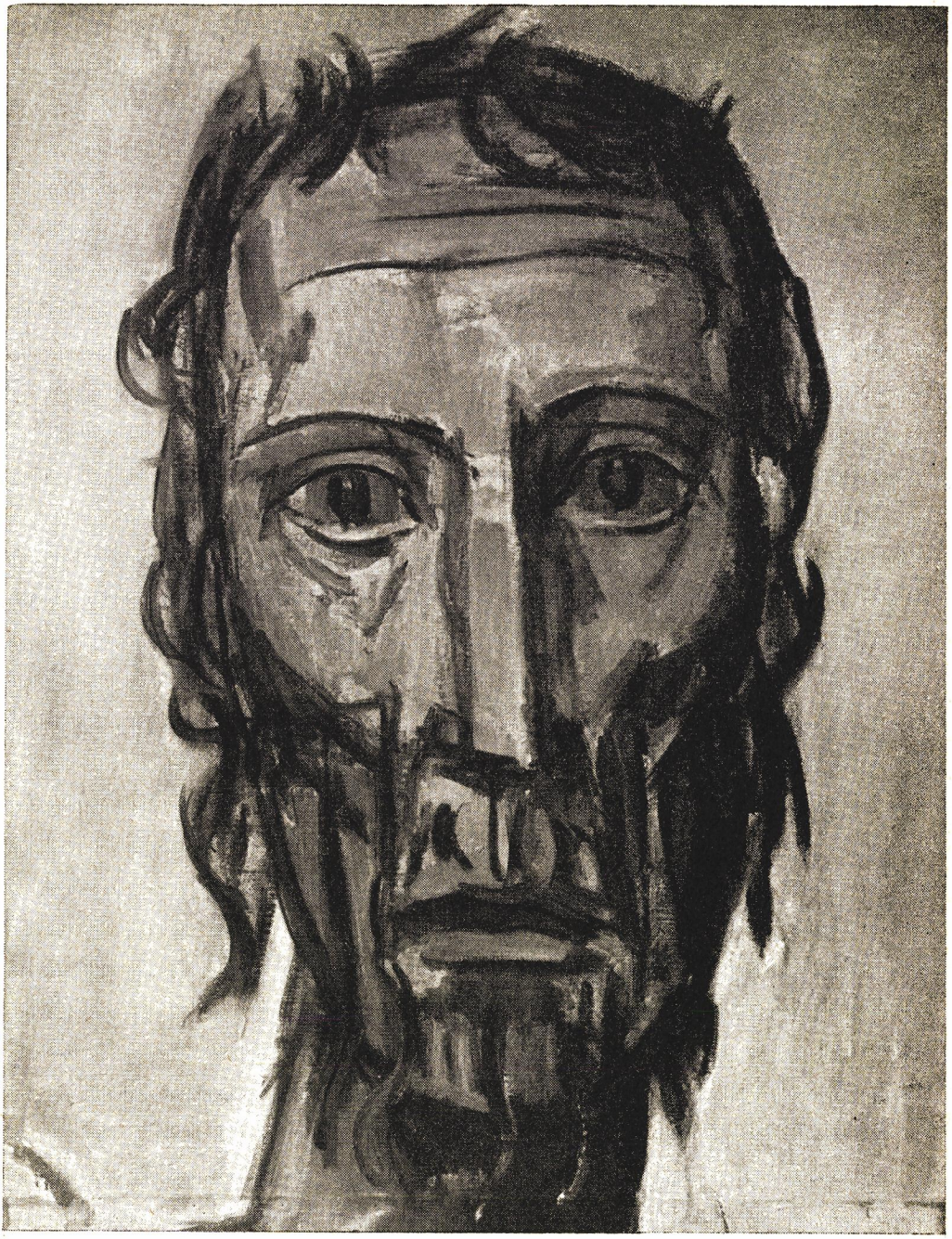
ALBERT CHARPINE † • *Quatre poèmes* . . . 63

FR. BENOIT LAVAUD, O.P. • *De la pratique médicale à la direction spirituelle,* A propos de «La médecine de la personne» du Dr Tournier 67

BIBLIOGRAPHIES • Ecrits de *Liebmann Hersch, Jacques Mercanton, Thomas Mofolo* 111

XVIME ANNÉE - N° 1 - JANVIER-MARS 1941

ÉDITEUR FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG



Henri Bergson

Souvenirs

Henri Bergson est mort à Paris, le 4 janvier, à l'âge de 81 ans. Tous ceux qui lui sont redevables de quelque bienfait de l'esprit, et ils sont nombreux en France et ailleurs, ressentiront douloureusement cette disparition.

Il était malade depuis longtemps, et les événements de cette terrible année ont dû achever de le détacher de la vie. L'un de ses derniers actes aura été de refuser la « faveur » par laquelle Vichy voulut l'exempter des obligations dégradantes auxquelles, sous la pression nazie, sont désormais soumis tous les Juifs français. Il n'accepta pas cette exception plus humiliante que la triste loi commune, et il démissionna de sa chaire au Collège de France, comme de toutes ses autres charges honorifiques. Les journaux ont même annoncé qu'il voulut se soumettre aux formalités spéciales de l'enregistrement des Juifs, et pour cela, quelques semaines seulement avant sa mort « il quitta son lit de douleur [lui qui depuis plusieurs années pouvait à peine se mouvoir] et vêtu d'une robe de chambre et de pantoufles, appuyé au bras de son valet de chambre, il alla faire la queue pour se faire inscrire comme Juif ».

Il s'en est donc allé abandonnant tous les signes et privilèges de la gloire, pour la gloire plus grande d'une vie jusqu'à la fin noble et généreuse.

Plus que jamais solidaire de son peuple Henri Bergson a cependant reçu le baptême. Il ne voulait pas rendre ce fait public de son vivant, par délicatesse pour les Juifs persécutés qu'il aurait paru ainsi abandonner dans leur détresse. Maitenant il n'y a plus aucune raison de taire ce grand événement spirituel.

Nous ne savons pas exactement quand ce baptême a eu lieu. Plusieurs années certainement après la publication des *Deux Sources*... Donc après 1932. Mais l'évolution spirituelle de Bergson avait commencé depuis longtemps. Dès *Les Données Immédiates de la Conscience* il avait rompu avec l'état d'esprit régnant, avec cette « ivresse mécaniciste » dont il a parlé lui-même, qui obnubilait les esprits à la fin du XIX^{e} siècle, et dont il avait d'abord subi l'influence.

« Bientôt il s'aperçut de l'inanité du mécanicisme, a écrit J. Maritain dès 1913. Il vit... que le positivisme soi-disant scientifique n'est qu'une agglomération de préjugés plus ou moins inconscients, et qu'une si énorme illusion doit impliquer la responsabilité de la philosophie moderne tout entière... Amené ainsi à chercher la réalité méconnue par le mécanicisme... M. Bergson dut aborder la psychologie ; reconnaître l'insuffisance radicale des idées que nos savants se font d'ordinaire des rapports du physique et du moral ; conclure successivement à la réalité du libre-arbitre à la distinction de l'esprit et de la matière, à l'existence d'une différence de « nature » entre l'homme et les animaux, à une certaine substantialité de l'âme, peut-être même à l'immortalité de celle-ci ; arriver ainsi enfin à des problèmes de métaphysique générale et presque de théodicée ; incliner vers la reconnaissance d'un Dieu personnel et laisser peu à peu se faire jour les inquiétudes religieuses et les besoins de vie spirituelle d'une âme portée d'instinct à la contemplation. »[1]

Un tel redressement intellectuel Bergson était seul à le tenter, du moins parmi les laïcs. Et les étudiants qui en ce temps-là fréquentaient la Sorbonne n'en recevaient pas encore les bienfaits.

Lorsqu'enfin Jacques et moi prîmes le chemin du Collège de France, où Bergson enseignait, nous étions aux portes du désespoir. Nous faisions le bilan de ce que nos maîtres nous avaient donné comme viatique, à nous les très jeunes qui attendions d'eux les principes d'une connaissance vraie et d'une action juste, et nous ne tenions dans nos mains que mort et poussière. Positivisme, scientisme, mécanicisme, relativisme faisaient violence en nous à cette « idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme » dont parle Pascal. Et nous ne pouvions résister que par la souffrance à cette démoralisation de l'esprit. Tous ces maîtres avaient personnellement beaucoup de mérites, mais dans ses résultats leur enseignement était tout négatif et destructeur. Il aboutissait à un relativisme sans issue. Relation au

---

[1] J. MARITAIN, *La Philosophie Bergsonienne*, 2^{e} édition.

néant, puisqu'aucun absolu n'était admis. Quant à nous, malgré tout, nous persistions à chercher la vérité. Quelle vérité ? L'espérance d'une plénitude d'adhésion à une plénitude d'être.

Or, jusqu'au jour inoubliable où nous entendîmes Bergson, cette espérance avait été par tous bafouée. Nous trouvâmes le Philosophe dans tout l'éclat de sa gloire. Un sûr instinct guidait ses nombreux auditeurs, et nous n'étions pas les seuls sans doute à qui il rendait la joie de l'esprit en rétablissant d'une manière indubitable la métaphysique dans ses droits ; en affirmant que nous pouvons connaître le réel, et que par l'intuition nous atteignons l'absolu. Alors peu nous importait que ce fût par l'intuition ou par l'intelligence, il fallait d'abord retrouver la vie.

L'art consommé avec lequel Bergson exposait ses vues et semblait nous entraîner tous avec lui dans le processus de ses découvertes, n'atténuait en rien la subtilité et la technicité de son enseignement. Cependant la grande salle où il parlait était trop petite pour contenir tous ceux qui étaient avides de l'entendre. Nous arrivions de bonne heure avec Charles Péguy, Ernest Psichari, Jean Marx, Georges Sorel, pour trouver sûrement une place. Henri Focillon était aussi parmi les auditeurs.

Nous assistions en outre une fois par semaine au cours d'explication de grec, que Bergson donnait dans une petite salle, devant un petit nombre d'élèves. L'année où je suivis ce cours il expliquait Plotin. La connaissance de Plotin a exercé sur moi une profonde influence.

Avec Bergson et Plotin entrèrent aussi dans notre vie un autre vivant et un autre mort: Léon Bloy et Pascal. Ce fut un temps merveilleux de délivrance et d'espoir. Mais nous ne savions pas encore où nous étions conduits.

Un jour je m'en fus toute tremblante demander à Bergson des conseils pour mes études, davantage sans doute — pour ma vie. De tout ce qu'il me dit alors je n'ai retenu que ces mots: « Suivez toujours votre inspiration ». Je la suivis en effet un peu plus tard en allant avec Jacques et ma sœur au Dieu des Pauvres, au Dieu de Léon Bloy.

Nous partîmes pour l'Allemagne, où nous passâmes deux années. Nous ne devions plus retourner aux cours de Bergson. Il publia en 1907 le plus contestable de ses ouvrages, *L'Evolution Créatrice*. Et Jacques, à la lumière de la foi, comprit mieux le rôle de l'intelligence. Son activité personnelle commença. Il dut s'opposer à Bergson sur plusieurs points essentiels. Nous perdîmes en lui notre maître.

En 1913, Jacques publia son premier livre qui est une étude critique de la *Philosophie Bergsonienne*. La dernière partie de l'ouvrage s'intitule: « les deux bergsonismes » à savoir: le bergsonisme « de fait », celui qu'on trouve dans la pensée exprimée de Bergson, et le bergsonisme « d'intention », celui qui est l'âme de cette pensée et qui peut-être n'a pas reçu une expression tout à fait adéquate. Et J. Maritain concluait ainsi: « Si jamais on tâchait d'isoler et de libérer ce *bergsonisme d'intention*, il semble bien que passant à l'acte il irait délivrer et ordonner ses puissances dans la grande sagesse de saint Thomas d'Aquin ».

C'était une singulière audace que d'opposer ainsi à lui-même le plus grand philosophe de notre temps. Mais l'homme illustre et le jeune homme téméraire n'étaient-ils pas l'un et l'autre amis de la vérité avant tout ? Nous sûmes que Bergson le comprit ainsi.

Quant à ce qui est de saint Thomas, Bergson écrivait il y a quelques années que l'ayant peu fréquenté, il s'était néanmoins chaque fois qu'il avait rencontré un texte de lui sur le chemin, trouvé d'accord avec lui; et qu'il admettait fort bien qu'on situât sa philosophie dans le prolongement de celle de saint Thomas.

L'Evolution Créatrice avait paru en 1907. Depuis on savait que Bergson préparait un livre sur la Morale. Ce livre il ne le publia qu'en 1932. En pleine gloire il s'était tu; et ce silence, héroïque dans ces conditions, il le garda pendant vingt-cinq ans ! Ce furent vingt-cinq années d'enquêtes concernant l'histoire de l'humanité, ses morales, ses religions, ses mystiques. Le livre parut enfin sous le titre: *Les deux Sources de la Morale et de la Religion.*

Dans une conférence encore inédite J. Maritain a analysé ce livre au point de vue du système conceptuel auquel il se rattache, et au point de vue de l'esprit qui l'anime. Quoi qu'il en soit du système l'esprit ici est admirable. Après avoir étudié le mysticisme grec, le mysticisme oriental, les prophètes d'Israël, le mysticisme chrétien, Bergson se croit autorisé à dire que le mysticisme chrétien est le seul qui ait véritablement abouti. C'est l'expérience des mystiques qui le conduit à affirmer l'existence de Dieu. Il croit au témoignage de ceux qui ont l'expérience des choses divines.

Il met les mystiques chrétiens au sommet de l'humanité. « En réalité, écrit-il, il s'agit pour les grands mystiques de transformer radicalement l'humanité en commençant de donner l'exemple. »

Il les défend contre ceux qui les tiennent pour des malades: « Quand on prend à son terme l'évolution intérieure des grands mystiques, on se demande comment ils ont pu être assimilés à des malades. Certes nous vivons dans un état d'équilibre instable, et la santé moyenne de l'esprit comme d'ailleurs celle du corps, est chose malaisée à définir. Il y a pourtant une santé intellectuelle solidement assise, exceptionnelle, qui se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par le goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur. N'est-ce pas précisément ce qu'on trouve chez les mystiques dont nous parlons ? Et ne pourraient-ils pas servir à la définition même de la robustesse intellectuelle » ?

G. C., un de nos amis juifs récemment converti au catholicisme, voyait assez souvent Bergson depuis la publication des « Deux Sources », et n'hésitait pas à l'interroger avec une grande indiscrétion sur les dogmes chrétiens, et sur la manière dont il fallait à cet égard comprendre son livre. Bergson lui répondait que dans ce livre il n'avait voulu parler qu'en philosophe, mais qu'il n'était pas défendu de lire entre les lignes. G. C. m'incitait à revoir Bergson; il me disait que le philosophe se souvenait de son ancienne élève, de la jeune fille qui suivait son cours sur Plotin.

Je me décidai à lui faire une visite, ce devait être en 1936 ou 37.

Je revis avec une émotion indicible ce maître de mes jeunes années. Son fin visage n'avait pas changé. Ses yeux d'un bleu de faïence étaient toujours aussi clairs. Et il y avait autour de lui une aura de sagesse et de sérénité qui inspirait la vénération. De nouveau je me sentis toute petite devant lui, comme au temps du Collège de France. Mais lui, supprimant les distances, me dit tout à coup, sans autre préambule: — « Est-ce que pour vous aussi *cela* a commencé par Plotin ? » Cela, c'était notre conversion au catholicisme, qu'il connaissait bien. Pouvait-il plus clairement me dire que *cela* avait commencé pour lui aussi de cette façon, et que son enquête religieuse, sa quête mystique avaient débuté par Plotin ?

Il me parla de Jacques, de ses travaux. Il me dit: « Vous savez, lorsque votre mari opposait ma philosophie « de fait » à ma philosophie « d'intention », comme contenant certaines virtualités non développées — il avait raison ». Et il continua, pendant que mon cœur se remplissait de reconnaissance et d'admiration: — « Depuis nous avons marché l'un vers l'autre, et nous nous sommes rencontrés au milieu du chemin ». Et je

pensai qu'ils s'étaient rencontrés dans le Christ, qui est la Voie, comme il est la Vérité.

Nous lui fîmes encore quelques visites, Jacques et moi. A plusieurs reprises, il nous dit: « Tout ce qui s'est fait de bien dans le monde, depuis le Christ, et tout le bien qui se fera — s'il s'en fait encore — aura été fait et se fera par le Christianisme ».

Il nous dit un jour que certains Juifs convertis au catholicisme affirment qu'ils y trouvent l'accomplissement du judaïsme, «et cela est vrai ». « D'autres hésitent à entrer dans l'Eglise, à cause de la persécution que les Juifs souffrent aujourd'hui. » Et nous comprenions que lui-même il hésitait encore par amour des siens.

Et lorsqu'enfin cet été nous eûmes l'assurance qu'il était baptisé, nous ne fûmes nullement étonnés qu'on nous demandât en même temps de garder la chose secrète de son vivant.

New-York, 7 janvier 1941.

RAÏSSA MARITAIN.

Nous avons donné ci-dessus le texte original des pages publiées, en traduction anglaise, dans le Commonweal, *17 janvier. Elles ont provoqué une lettre du Dr A.S. Oko, parue dans le* Commonweal *du 7 mars, et dont voici la traduction :*

LETTRE DU Dr OKO

L'article de Madame Maritain sur Henri Bergson est une méditation mystique sur la « Foi » du philosophe. Je me permettrai pourtant de faire quelques commentaires. Il est possible que Bergson ait cru en une déité existant au delà du monde, ou même dans le Dieu omniscient de la tradition judéo-chrétienne. Il a dit lui-même que sa philosophie conduit à l'idée d'un « Dieu créateur et libre ». On peut aussi admettre que le philosophe était ce qu'on appelle « un chrétien de cœur » comme le sont beaucoup de Juifs et aussi d'Hindous. Et vraiment, il n'est pas nécessaire d'être dans le sein de l'Eglise pour reconnaître que le christianisme, comme civilisation, maintient la continuité des traditions morales, juives et grecques. On peut aussi avoir un grand respect du christianisme sans se considérer soi-même comme un chrétien. Certes, le Juif français assimilé peut éprouver une sympathie de poète envers le christianisme latin. Il est aussi vrai que Bergson était un mystique. Mais des croyances autres que le catholicisme, voire des hérésies — ont nourri des mystiques. Bergson,

pour autant que nous le savons, a dû être un hasidéen spontané et instinctif. Son anti-intellectualisme est sans doute l'héritage direct de ses ancêtres hasidéens. En tout cas, la révolte mystique contre le « positivisme » ou le « mécanisme » n'est pas nécessairement chrétienne et catholique. Nous savons que le catholicisme a témoigné de la sympathie pour l'enseignement de Bergson, mais le syndicalisme a fait de même. Malgré le bergsonisme « d'intention » discerné par M. Maritain, dès 1913, les trois importants livres de Bergson *(Essai sur les Données Immédiates de la Conscience, Matière et Mémoire, L'Evolution Créatrice)*, furent mis à l'Index en 1914 (ce qui d'ailleurs ne prouve pas grand'chose contre M. Maritain).

En outre, un savant ou un penseur peut être d'accord avec les textes de saint Thomas sans nécessairement soumettre et ordonner son esprit à l'ensemble de son enseignement. Enfin, que Bergson et Maritain se soient rencontrés au milieu du chemin ne prouve pas qu'ils se soient rencontrés dans le Christ qui est la Voie. Le milieu du chemin n'est que la moitié du chemin. Passer d'une métaphore d'ordre naturel — employée par Bergson (« le milieu du chemin ») — à un symbole d'ordre surnaturel nous conduit au ciel. Mais ici, je m'arrêterai.

Je ne veux pas m'attarder sur une victoire purement verbale. Ces quelques lignes ne doivent pas être non plus la critique d'une âme mystique et de ses « intuitions immédiates ». Je n'ose pas entrer dans ces régions qui ne sont pas les miennes. Je veux m'en tenir aux faits.

Le baptême de Bergson est-il un fait réel ?

C'est en été 1937 que j'ai, pour la première fois, entendu parler de la prétendue conversion de Bergson au catholicisme — conversion qui se serait faite sous l'influence de M. Maritain. Au mois de novembre de cette même année, je fis une visite au professeur Léon Brunschvicg, qui était un ami intime de Bergson. Feu Lucien Lévy-Bruhl était venu prendre le lunch, ce jour-là. On se mit à parler de Bergson — Brunschvicg l'avait vu le jour précédent — et je lui demandai s'il était vrai que Bergson avait été baptisé. Brunschvicg et Lévy-Bruhl parurent tous deux étonnés et hochèrent la tête comme si j'avais dit quelque chose d'absurde et de risible. « Il n'y a aucun mot de vrai dans cette histoire, dit Brunschvicg. Si vous connaissiez Bergson, vous n'auriez jamais posé une telle question. » « La chose est simplement inconcevable » dit Lévy-Bruhl, ce rationaliste convaincu. Tout ce qui a été dit m'a fait comprendre que le baptême de Bergson contredirait les principes qu'il a professés pendant sa vie.

Ainsi Brunschvicg et Lévy-Bruhl, les amis de Bergson et ses voisins à Paris ne savaient pas ce que beaucoup « savaient » à New-York et ce qu'on m'avait dit en été 1937. Le philosophe âgé et immobilisé se cachait-il de ses amis ? Cette prétendue hésitation serait due à son respect pour la « conscience publique » juive. Ou à son « amour de son propre peuple » — explication qui n'est guère convaincante — à aucun moment de sa vie, Bergson ne fut identifié — même de loin — à la communauté juive. Je doute qu'il n'ait jamais pris part à un débat concernant les Juifs ;

il n'a jamais défendu son peuple persécuté. Et la conversion n'est-elle pas une réponse à une assignation morale ? Pourquoi, je vous prie, garder le secret ?

Je me permets de dire, bien respectueusement, que les conclusions de Mme Maritain concernant le catholicisme de Bergson sont entièrement spéculatives et dépassent de beaucoup les preuves qu'elle allègue.

Quant à son prétendu baptême (qui aurait eu lieu après novembre 1937) Mme Maritain ne le connaît que par ouï-dire — qui donc l'en a informée ? Cette histoire, comme telle, est psychologiquement intéressante, comme elle est même plausible pour l'apologiste ou l'homme de parti. Pour ma part, je ne peux l'accepter comme un fait réel sans preuve plus convaincante — par exemple que le philosophe ait été enterré selon les rites catholiques.

La lettre du Dr Oko était accompagnée des lignes suivantes de Mme Maritain (auxquelles le Dr Oko devait répondre d'une façon charmante), dont nous donnons une traduction :

RÉPONSE DE Mme MARITAIN

Je remercie le Docteur Oko du compliment qu'il a voulu me faire en disant que mon article sur Bergson était une « méditation mystique » ; je ne crois pas que ce compliment soit mérité. L'article en question n'est qu'une suite de souvenirs, un rappel de faits, d'événements et de certains mots précis qui ont été prononcés. D'ailleurs, c'est un article dont je n'ai pas eu l'initiative. Quand le *Commonweal* me fit l'honneur de me demander de l'écrire, je fus d'abord surprise. Puis je pensai qu'il n'y avait aucune raison de ne pas rendre témoignage de ce que je savais. Si les faits que j'ai rapportés, si les paroles de Bergson ne concordent pas avec ce que le Dr Oko a appris dans une conversation avec M. Brunschvicg et M. Lévy-Bruhl, cela est hors de mon contrôle. Puis-je ajouter que le titre que j'avais donné à mon article n'était pas « La foi de Bergson »— titre apposé sur la couverture du *Commonweal* ? J'ai intitulé simplement mon article: « Henri Bergson, Souvenirs ». Ce que j'ai écrit n'était pas limité à l'évolution spirituelle du philosophe. Mon intention a été de rendre un témoignage de gratitude au maître que j'ai aimé et de donner un libre cours à de précieux et chers souvenirs. J'ai parlé du baptême de Bergson comme d'un fait dont j'ai été informée et que désormais l'on n'a plus de raisons de cacher. Si je réponds maintenant à l'article du Dr Oko, c'est dans un esprit d'objectivité, non de controverse.

L'assertion qui a provoqué la lettre du Dr Oko concerne le baptême d'Henri Bergson. Je n'ai pas donné cette assertion comme la conclusion d'une suite de raisonnements (ou de méditations), mais comme un fait que je crois à cause de mon entière confiance dans la personne qui (comme je le dis dans mon article) m'en a informée cet été. Il n'est pas en mon

pouvoir de transmettre cette confiance à une autre personne ni de demander au Dr Oko d'avoir foi en ma propre assertion. Pour lui — non pour moi qui n'ai pas besoin d'une telle confirmation — j'espère qu'une déclaration officielle, une preuve irréfutable, telle qu'un écrit posthume de Bergson lui-même, sera publiée un jour. Si les données nécessaires pour une telle déclaration officielle existent, il est tout à fait vraisemblable, vu les circonstances actuelles de la vie en France, qu'il y aura quelque retard dans sa publication.

En attendant, j'ai simplement dit ce que je savais.

Je suis étonnée que le Dr Oko ne reconnaisse même pas l'importance du témoignage décisif que Bergson a donné de sa solidarité avec le peuple juif: témoignage auquel les journaux américains ont fait allusion d'une manière précise. Si l'on sait combien Bergson était peu un homme d'action, tout cela prend encore une plus large signification.

Il est tout à fait possible qu'autrefois Bergson se soit peu soucié de la communauté juive. Mais aujourd'hui il y a deux raisons pour un Juif de revenir de tout son cœur à son peuple: il y a l'épouvantable et universelle persécution dont les Juifs sont les victimes; et par-dessus tout, pour ces Juifs qui deviennent chrétiens, il y a la transformation dont la conversion est la cause. Supposons qu'un Juif soit devenu — comme c'est si souvent le cas aujourd'hui — étranger à la loi mosaïque et indifférent à la destinée d'Israël. Si un tel Juif devient chrétien, il commence seulement à comprendre tout ce qu'il doit au judaïsme: l'idée d'un Dieu à la fois transcendant et personnel; la révélation d'un univers surnaturel, les fondements de sa nouvelle théologie, la beauté de sa nouvelle liturgie; alors seulement, il rend justice à la grandeur de son peuple et il est fier de lui appartenir. Il serait monstrueux qu'un Juif devînt chrétien sans de tels sentiments.

M. Bergson a publié quatre grands ouvrages. Les deux premiers *(Essai sur les Données immédiates de la Conscience* et *Matière et Mémoire)* établissent sa doctrine métaphysique qui n'a jamais changé. Entre la publication du troisième *(L'Evolution créatrice)* en 1907, et du quatrième *(Les Deux Sources de la Morale et de la Religion)* en 1932, vingt-cinq années s'écoulèrent. Vingt-cinq années presque silencieuses mais non sans profonde activité et sans ascension intérieures. Pourquoi s'étonner qu'en morale et en religion vingt-cinq années de méditations et de recherches aient produit quelque chose de très différent de ce que l'on attendait du philosophe ? Tout le monde sait que son dernier ouvrage a déconcerté ses collègues. Et puis-je ajouter que Bergson lui-même nous en a touché un mot, avec son habituel sourire indulgent ?

Non, le fait que Bergson et Jacques Maritain se sont rencontrés « au milieu du chemin » ne prouve pas absolument qu'ils se soient rencontrés « dans le Christ qui est la Voie », et le Dr Oko a raison de le dire; cette idée sans doute, reflète quelque méditation mystique; mais là encore, j'ai simplement écrit et *je pense en moi-même* « qu'ils se sont rencontrés dans le Christ... »

J'aimerais, en outre, faire remarquer que je n'ai pas dit et que nous ne permettrons jamais que l'on dise que la conversion de Bergson s'est produite sous l'influence de Jacques Maritain. Volontairement nos rapports avec lui étaient si rares que, de 1913 à 1936 ou 1937, Jacques l'a peut-être vu deux fois. Ensuite, nous lui avons seulement fait quelques visites. Mais Bergson entretenait une correspondance avec des prêtres et des membres de plusieurs Ordres. Et ne savons-nous pas que Dieu, s'il le désire, peut faire ce qu'il veut sans intermédiaires ?

Je sais très bien que l'on peut être un adversaire du positivisme et du mécanisme sans être un chrétien et que la vie mystique peut aussi se trouver chez des non-chrétiens. J'ai eu le plaisir de rencontrer, il y a peu de temps, le Dr Oko et je crois que j'ai exprimé, en sa présence, ma vive admiration pour les « *Hasidim* » juifs et pour le magnifique livre *Salvation* que Sholem Asch a écrit sur eux.

L'influence libératrice qu'Henri Bergson a exercée sur tant d'esprits a précédé son propre attrait pour le christianisme. C'est pourquoi, même s'il n'était pas devenu chrétien, notre reconnaissance pour lui aurait été aussi profonde.

Le «Nicolas de Flue» de Maurice Barraud

Le Nicolas de Flue de Maurice Barraud, dont nous avons la faveur de pouvoir présenter le chef, d'après la photographie du carton définitif, est une œuvre qu'il faut, sans aucune hésitation, qualifier de splendide et de grandiose.

Elle est destinée à orner le grand escalier du nouveau Musée des Archives Fédérales *à Schwyz. Un concours avait été ouvert à cet effet, auquel six artistes ont pris part. L'un des résultats en aura été d'avoir suscité ce chef-d'œuvre. Il s'agissait de couvrir, au-dessus de l'escalier, une surface de 7 mètres d'élévation sur 4 mètres ½ de largeur. L'artiste avait d'abord songé à reproduire une scène de la vie du saint. Mais il se rendit compte, assez vite, pour plusieurs raisons, parmi lesquelles notamment le manque d'un recul suffisant, qu'une simplification était nécessaire et que seule une grande figure était possible.*

Avec une décision que lui permettait seule sa maîtrise, il entreprit donc de dresser sur pied un Nicolas de Flue de 6 mètres de hauteur. Le saint est debout; il s'avance, le bras droit levé, le bras gauche appuyé sur son bâton. Il est porté par une force intérieure. Son visage, à la fois fruste, comme taillé à la hache (traité pourtant avec quels savants mélanges de couleurs, avec quelles subtiles dégradations de tons !), est cependant si beau, et il est animé par des yeux dont la vie est si étonnante (des yeux de Goya), qu'il évoque un visage de Christ. La tête, que l'artiste avait d'abord représentée dressée, est maintenant légèrement inclinée, et cela lui communique, malgré ses grandes proportions (elle mesure 70 cm.) une étrange douceur.

Ce qui permet, dès la première vue, de reconnaître avec sûreté qu'on est ici en présence d'un chef-d'œuvre, c'est précisément la réussite, la maîtrise avec lesquelles ont été fondus l'un dans l'autre des caractères entre eux opposés, la douceur et la force, la simplicité décorative et le mouvement de la vie, la concentration intérieure et la marche conquérante, l'austérité et la joie. La joie, elle éclate non seulement dans tous les traits de cette immense figure, de ce porteur surhumain de la bonne nouvelle, mais encore dans le fond du tableau traité par de larges taches colorées, d'une poésie et d'une tendresse délicieuses.

On retrouve, dans cette œuvre, avec une palette bien différente, la même grandeur dont un Hodler était capable. Mais on y rencontre aussi une clarté spirituelle inconnue d'Hodler. On sent que l'artiste a compris son personnage par l'intérieur. Ce Nicolas de Flue, s'il est bien de chez nous, n'est pas un quelconque paysan de la Suisse alémanique ; il est moins encore un théosophe du Goetheanum, *ni une apparition falote enveloppée d'un suaire, ni un être cadavérique et désséché comme la Monique du trop admiré tableau d'Ary Scheffer. Il est un saint vivant, plein de force et de richesse, un saint de l'Eglise, portant sur lui tous les signes de la mortification et en lui toutes les sources de la clarté.*

On se trouve ici en présence d'une de ces œuvres qui, chaque fois qu'il nous est donné de les rencontrer, nous réjouissent grandement, parce qu'elles témoignent d'une double éclosion simultanée dans deux domaines bien distincts de spiritualité, le domaine de l'art et le domaine de l'âme.

CHARLES JOURNET.

Images de Londres

PREMIER ÉPISODE

Le soleil d'automne vient de se coucher. J'y prends garde aujourd'hui, car j'ai besoin de sa lumière pour voir ce que je me suis mis en tête de voir.

A deux cent mètres à peine de l'endroit où je suis en train d'écrire, (se détachant sur le fond nocturne de notre feu de défense) il y avait un couvent de Sœurs de Charité. Je leur avais voué une sorte d'attachement et de dévouement fraternels, ayant été leur chapelain durant quelques années. L'hiver dernier aussi, le plus froid et le plus triste hiver que j'aie jamais connu, leur charité spontanée et leur gentillesse avaient souvent rendu la tristesse de l'hiver moins lourde à mes 72 ans.

J'avais été le premier de notre communauté à accueillir leur « Sœur Supérieure » (comme on l'appelait), lorsqu'elle arriva de France pour vivre et finir ses jours à Londres. De ma vie, je n'oublierai la façon dont elle demanda en son français natal, ou en son charmant anglais de Française, la seule grande faveur que je lui aie jamais entendu demander: « De grâce, mon Père, laissez-nous travailler parmi les pauvres ! Mère générale tient tant à ce que nous puissions travailler parmi les pauvres ! »

La messagère de mort.

Il y a quelques semaines, alors que le petit groupe des quatre Sœurs demeurées au couvent était en train de souper, comme d'habitude, dans le réfectoire aménagé au sous-sol, une bombe de 500 kilos tomba sur le petit couvent et sur la chapelle. Je suppose qu'il ne fallut qu'une seconde ou deux pour faire des quatre Sœurs quatre cadavres confondus, sous un horrible amoncellement de décombres, de bois fendu et de ferraille.

A l'ébranlement, au vacillement imprimé à notre propre maison, nous avions compris que quelque bombe, messagère de mort, était tombée dans notre voisinage. Mais ce n'est qu'au matin que nous sûmes qu'elle avait tué sur place la «Sœur Supérieure» et les trois Sœurs de Charité, ses compagnes, dont la faim et la soif étaient de travailler pour les pauvres, dans un des plus misérables districts de notre pays.

A quelques jours de là, un matin, nous essayâmes de montrer combien nous honorions ces Sœurs nôtres, en chantant un *Requiem* au-dessus du monceau de décombres, de débris de bois et de ferraille, qui semblait

se prêter aux recherches. Mais il fallut 14 jours pour que le monceau rendît son dernier mort.

Moi, qui avais été leur chapelain et qui, durant des années, m'étais agenouillé chaque semaine devant l'autel de leur chapelle, là où demeurait leur Maître, je ne pouvais détourner ma pensée du solide tabernacle où je L'avais si souvent déposé. Le tabernacle restait introuvable. La plupart de ceux à qui je confiai mon chagrin de sa perte, me dirent qu'on ne le retrouverait jamais.

A la recherche des épaves.

Vous comprenez à présent, cher lecteur, pourquoi lorsque le soleil à son coucher me fournit assez de lumière pour voir tout ce que ma foi et ma peine demandent à voir, pourquoi, en cet esprit de foi et de peine je me fraye, en priant, un chemin vers le monceau de décombres, de débris de bois, de ferraille, voulant voir si je pourrais, sans aide, chercher et trouver l'humble habitacle du Verbe fait chair, que les Sœurs mortes étaient venues servir à Londres.

Alors que je m'étais juché, pas trop prudemment, au sommet du tas, et que je m'étais rendu compte que, sans aide, je ne pourrais rien, une voix amicale m'apprit que je n'étais point seul: « Prenez garde où vous marchez ! Ce n'est pas sûr ! »

C'était un jeune et pâle agent de police de guerre qui me parlait. Comme, en quelques secondes, il avait su ajuster à ce spectacle de ruines une citation d'un poète classique latin, je compris que j'avais à faire à un de ces jeunes intellectuels, qui sont parmi les plus tragiques figures de ce temps. Et ensemble, nous nous entretînmes des ruines que les vieux transmettaient aux jeunes.

Je ne sais plus très bien sur quoi porta l'entretien au début. Mais bientôt, je me mis à lui raconter ce que je viens de vous dire, cher lecteur, au sujet des Sœurs mortes, dont la faim et la soif étaient, non pas de vivre, de travailler et de mourir dans leur patrie, mais de quitter leur patrie pour servir les pauvres de Dieu. Et je sentais monter en mon cœur une telle vague de colère contre ceux qui avaient causé leur mort, que je n'arrivai à la contenir qu'en me ressouvenant de la charité surnaturelle et supranationale qui leur avait fait passer la mer et chercher, loin de leur patrie, cette terre pour y mourir.

Comme nous étions séparés par 40 ans d'âge, je me comportai avec lui comme les vieux font avec les jeunes. Devant ces épaves dont nous,

les vieux, étions responsables, et non lui ni ses compagnons, que pouvais-je lui dire d'autre que ce que je lui dis ?: « Vous qui êtes jeunes, vous devez essayer de nous pardonner, si vous le pouvez. Nous vous laissons un monde presque en ruines. Comment vous pourrez le racheter, le restaurer, nous ne le savons guère, et n'osons guère vous conseiller. Nous ne savons que deux choses. Ne faites pas comme nous avons fait, mais comme nous aurions dû faire. Et pour sauver le monde, prenez pour modèle le seul Sauveur du monde.

« Ici, sur ce monceau de ruines et sur cette charité pulvérisée, vous voyez, en petit, les grandes voies de vie et de mort qui s'ouvrent devant vous. La charité du Christ entraîna ces femmes, oublieuses d'elles-mêmes, loin de leur patrie pour y servir les pauvres. L'appétit de puissance et de domination a forcé des hommes à quitter leurs pays pour faire pleuvoir du ciel la mort. Vous êtes au matin de la vie, du labeur de la vie. Voyez lequel de ces deux principes mérite d'inspirer cette vie et ce labeur. »

Je lui parlais gravement, comme si je me confessais à lui. Gravement et avec déférence, il m'écoutait, immobile à mes côtés.

Nous nous dîmes « bonsoir ». Notre entretien semblait n'avoir duré que quelques minutes. Et pourtant, lorsqu'avec son aide amicale, je descendis cahin-caha du monceau de ruines, l'obscurité de la nuit commençait à envahir les rues ; et mon âme.

SECOND ÉPISODE

Une des consolations que nous a values notre état de siège est que tous les jours les Pères du couvent se réunissent pour dire l'office divin. Pour nous conformer aux exigences de l'obscurcissement, nous avons dû quitter le chœur du sanctuaire et offrir à Dieu nos louanges et nos requêtes dans la sacristie. Nous y formons un petit groupe un peu serré et à l'étroit sous l'unique lumière dont nous avons jugé plus sage de nous contenter.

La nuit où se place mon second épisode nous vit accomplir notre service de prières avec une joie inusitée, car nous l'offrions à la gloire de Dieu par l'entremise de notre frère, saint Albert, que les hommes appellent Albert le Grand.

Notre Sainte Mère l'Eglise nous invite à l'appeler *Germaniae splendor* (splendeur de l'Allemagne) et *Clara lux Coloniae* (claire lumière de Cologne). Elle nous demande même de réciter (car hélas, nous sommes trop peu et trop harassé par la guerre pour pouvoir chanter) cette strophe :

Pacis sequester impiger,
Alberte, cunctis gentibus
Pacis supernae munera
Indesinenter impecta.

Quêteur infatigable de paix
Albert, pour tous les peuples
Implore sans jamais cesser
Les dons de la paix d'en haut.

Nous remerciâmes Dieu pour un Allemand.

La plupart des prêtres de notre petit groupe serré avaient sans doute assez à faire à déchiffrer les mots du verset, sous l'unique lumière dont nous disposions. Mais il y en avait un, en tout cas, dont l'attention, plus que sur les mots, se reportait vers le ciel, empli du bourdonnement et du vrombissement de l'aviation allemande.

L'aviation allemande qui, au-dessus de nos têtes, cherchait à tuer des hommes en train de remercier Dieu pour un Allemand, pour celui qui fut *splendor Germaniae.*

Vous vous rappelez, cher lecteur, que lorsque j'eus quitté la demeure bombardée des quatre Sœurs mortes, venues dans notre pays pour l'amour de Dieu et de nous, une nuit de détresse semblait gagner mon âme, impitoyablement. C'était comme si j'imaginais, d'avance, un jour dit « de victoire », où la force l'emporterait sur le droit, où la haine serait plus forte que l'amour. Je ne pouvais voir dans le travail des mains de l'homme ou dans les désirs de son esprit profane rien qui pût faire du monde une « Fraternité d'Hommes ».

Mais quand, par soumission à Notre Sainte Mère l'Eglise, ce petit groupe serré de prêtres de l'Eglise se mit à louer Dieu de nous avoir donné cette claire lumière de Cologne, cette splendeur de l'Allemagne, cet infatigable quêteur de paix, les ténèbres de détresse, vaincues, se muèrent en une aurore d'espoir. Et dans cette aurore, je vis avec joie notre chère Mère l'Eglise, debout, comme la seule Fraternité d'Hommes possible.

Saint Albert le Grand, infatigable amant de la paix, priez pour nous et pour la paix.

Londres

FRÈRE VINCENT MCNABB, O. P.

La joie

I. La joie douloureuse

« *Sic se habet miseria nostrae conditionis et Dei miseratio, ut tempus maestitiae tempus laetitiae praecedat.* »

Ainsi s'accorde avec notre misère la divine miséricorde, que le temps de la tristesse précède le temps de la joie.

(S. Aug.,
Sermo CCLIV : Migne V, 1182.)

Quelques-uns, ayant lu l'*Imitation*, n'en ont retenu que le premier livre. Et le premier livre est d'une dureté infinie. C'est la sortie du port un jour de tempête. Tout repousse la barque entre les hautes jetées jusqu'à ce que, une fois franchi le goulet, nous apparaisse la haute mer et le soleil et la voie libre.

J'entends, martelées et fortes, les premières mesures d'une symphonie où rien d'abord ne pressent la joie ; c'est un thème de tristesse et de renoncement, une note grave persistante dont la traduction littérale se rend assez bien par cet avertissement, *vanité*, qui scande le premier chapitre, et par la dure invitation *il faut* comme un coup de glas étouffé sur toutes les pages de ce livre.

On ne voit pas bien comment, à travers tant de prescriptions et de défenses, pourra naître la joie. *Il faut* mépriser les vanités du monde. *Il faut* avoir d'humbles sentiments de soi-même. *Il faut* limiter ses affections. *Il faut* modérer son espérance. *Il faut* obéir. *Il faut* se renoncer. *Il faut* considérer la mort, le jugement et l'enfer.

Puis, si l'oreille distraite n'a pas entendu, voici, soutenus et tenaces comme la flûte aiguë, les avertissements personnels: « Ne te confie pas en ta science, ne te glorifie point dans tes richesses ni dans tes amis; ne t'élève point à cause de ta force ou de la beauté de ton corps; n'aie point de complaisance en toi-même à cause de ton esprit et de ton habileté; ne t'estime pas meilleur que les autres, ne sois pas fier de tes bonnes œuvres... » etc... Toutes ces prescriptions négatives semblent mortifier la nature et pas seulement le péché. L'homme est irrémédiablement mauvais; il ne lui reste pour le salut qu'à se vider complètement de soi-même. Il faut que Dieu ait toute la place. « Sans Lui, nulle intelligence n'existe et nul jugement n'est droit », dit le ch. 3.

Affections, familiarité, espoir, exaltation, tout ce qui dans cette vie triste mettrait un rayon de soleil, tout cela: *in combustionem et cibus ignis:* à jeter dans les flammes. N'est-ce pas une systématique destruction de l'amour et par conséquent de la joie ? N'est-ce point la vague noire du jansénisme ? Déjà l'âme épuisée s'affaisse dans cette terre sans soleil et sans eau; — déjà sourd le désespoir dans cette musique de mort.

Ne nous sera-t-il pas possible de surprendre une lueur, une note réconfortante ? Allons-nous saisir, dans cette avalanche de mesures funèbres, tout-à-coup, discrète, à une cadence, le thème de la joie ?

Celui qui inclinera délicatement son oreille entendra le divin modulateur accorder son psaltérion pour entonner sur la double corde sa première béatitude: « Heureux celui que la Vérité instruit elle-même, non par des paroles et des figures qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est ». Pourtant ce n'est encore qu'une note isolée de quelque oiseau trompé par la lumière d'un tardif automne. Rien ne fait écho à cet appel étrange; et ce rayon de joie va bientôt se perdre dans la nuit du renoncement, de l'abnégation, de la mélancolie, de l'ennui, du dégoût, du regret, du désir jamais assouvi, — dans cette forêt de sentiments chrétiens à teinte obscure qu'on appelle la *componction.* Il n'y a point là de jubilation, mais ce calme des heures lentes qui pèsent sur une maison lorsqu'on vient d'ensevelir la personne la plus aimée. C'est une véritable ponction, ce passage d'un glaive au travers du cœur, qui rassemble dans son sillage toutes les puissances humaines, toutes les passions, tous les amours, pour les ensevelir ensemble dans une paix très humble. C'est de là que repart le mouvement victorieux:

« Heureux qui peut se dégager de tout divertissement pour se livrer à la sainte componction ».

Larmes précieuses qui nous furent promises sur la Montagne, qui sont en même temps de tristesse et de joie divines, et que nous devons demander ainsi: « Seigneur, nourrissez-moi de pain amer, abreuvez-moi du calice des larmes ». Celui qui ne veut pas de cette amertume ne connaît qu'un rire gras et empâté, plus vide que la douleur (ch. 21). Pourquoi ? Parce que « C'est vraiment une grande misère de vivre sur la terre » (ch. 22), et quiconque n'éprouve pas cette misère n'est pas dans le vrai. Il se lève avant le jour pour une cueille stérile selon qu'il est écrit: « Inutilement tu devanceras l'aube. Il te faut rester longuement cloué dans le sommeil des peines, toi qui manges le pain de la tribulation ». « Il faut passer par le feu avant d'entrer dans le rafraîchissement » (ps. 55, et *Imit.* ch. 22).

En attendant, nous glissons à travers les créatures, voyant surtout ce qui en elles dénonce le péché, les misères, la mort, l'enfer. Le thème de la joie, dans les trois derniers chapitres, s'est enfoui sous les montagnes d'angoisse: « Que vos gémissements, vos larmes, vos prières, sans relâche montent au ciel ».

Il ne manque pas cependant ce dernier sursaut d'allégresse, ces quelques mesures balancées sur un ton de psalmodie héroïque chantant la joie sous son aurore éternelle (ch. 24).

« Alors sera délicieuse toute tribulation soufferte avec patience; et toute iniquité fermera sa bouche.

Alors, joie pour le saint, — et tristesse pour l'impie... »

Puis, en rythme inverse:

« Maintenant un peu de travail, — et puis c'est le repos, — que dis-je ? c'est la joie pour toujours ».

Ainsi se dessine le cadre de ce premier livre. C'est une construction pour abriter la joie. Pauvreté, chasteté, obéissance, crainte, sacrifice, toutes ces vertus passives dont le monde a horreur parce qu'elles semblent nous diminuer, elles ne sont en réalité que ces remparts où va s'abriter notre force, où il nous sera permis d'être heureux. L'aspect positif de cette joie n'apparaît encore que timide, c'est pourquoi le découragement nous guette:

« Oh, si je savais que je dusse persévérer ».

Dieu répond à ce cri d'angoisse :

« Fais aujourd'hui comme si tu étais sûr. A chaque jour son poids. Espère et fais le bien, *Spera in Domino et fac bonitatem* — et tu te reposeras dans sa joie : *et pasceris in divitiis eius* ».

Mais ce thème de la joie, amorcé plusieurs fois sur un mode majeur, ne terminera pas le premier livre. Il est coupé brusquement par le dernier verset, comme un tragique coup de timbales :

« Tu ne pourras avancer vers la joie que dans la mesure où tu te feras violence ».

II. La joie silencieuse

Après cette entrée, qui est de tristesse et de dépouillement, voici déjà cet andante en majeur, majestueux comme une voie royale, et le navire en pleine mer apaisée commence à tendre ses voiles au vent qui le pousse. Tout semblait mort autour de nous dans de tragiques ténèbres, et soudain voilà cette lumière en nous, annoncée par des flûtes angéliques :

Le royaume de Dieu est au-dedans de vous :

Et ce royaume est paix et joie dans l'Esprit-Saint.

Il ne s'agit pas d'une lumière poétique ou symbolique, ni d'une exaltation sans objet. Ce royaume qui est en nous, cette lumière, c'est Quelqu'un, c'est une Personne infinie qui nous enveloppe de sa tendresse : « *Veniet in te Christus* ». C'est le Christ. Ah, loin de nous la criante joie des écrivains et des poètes qui ne connaissent ni la véritable nuit ni le véritable jour. Paroles pleines de néant, leur joie : car la joie est fille de l'amour, et chez eux il n'y a pas d'amour. Nous possédons le Christ : la douce, la tendre et aimante Sagesse comme une mère et comme une épouse. Alors ce n'est plus le stérile retournement sur nous-mêmes et sur notre image pauvre, mais « du Bien-Aimé la visite assidue, les colloques infiniment doux, un océan de paix, une intimité qui plonge dans l'admiration les séraphins ». « Allons, âme fidèle, prépare à cet Epoux sa demeure dans ton cœur. » Ainsi la tristesse, qui terminait comme un glas le premier livre, présente sa face renouvelée.

Il fallait sortir de nous avec violence ; « et maintenant c'est Dieu, éternel et immense, qui entre dans notre cœur avec douceur » (ch. 5).

Ce thème de la joie s'avance majestueusement, sans heurt, sans extase, d'une progression silencieuse, comme les fleuves de la plaine.

Joie d'une bonne conscience (ch. 6), promise pour toujours et avec force, dans les bonheurs et les traverses, les louanges et les blâmes. Mais encore non pas seulement cette rigide satisfaction des comptes en règle et de la justice qui ne doit rien à personne: à plusieurs reprises, d'une insistance émouvante, on rappelle l'amour. C'est Jésus, notre doux ami, qui marque sa présence dans l'âme: « et s'Il dit une seule parole, notre joie se met à exulter ».

On songe à ce miroitement des vagues sous le soleil à la surface d'un courant calme. Cependant ce n'est pas encore la mer. C'est une nouvelle zone d'ombre où l'amour disparaissant va entraîner la joie. Mais patience ! « Car l'été succède à l'hiver; après la nuit, revient le calme, et après la tempête une grande sérénité » (ch. 8).

Comme le premier livre annonçait timidement la joie, le deuxième rappelle, par instant, les souvenirs sévères. Nulle part mieux que dans le chapitre 9 n'est expliquée la qualité de cette joie et de cette paix chrétienne. Beaucoup nous trompent, même humainement parlant, nous invitant à une joie qui ne peut pas être la nôtre. Car la condition de notre nature en ce monde est précisément le changement, et une joie qui ne comporterait aucune éclipse ne serait pas humaine. Les saints sont ravis en extase, et puis retombent sur la terre. Comme il connaît le cœur de l'homme, ce pieux auteur, et comme nous péchons quelquefois en prêchant la joie à des hommes affligés ! Ne comprendront-ils pas mieux le langage de l'*Imitation*, qui soumet les paroles aux réalités: « Dans cette détresse il n'est pas de meilleur remède que la patience, et de te renoncer toi-même dans la volonté de Dieu ».

Une joie complète et sans changement, nous ne saurions pas la supporter. Si elle dure longtemps nous perdons toute retenue; nous ne songeons plus à la reconnaissance: « et l'habitude aura tué la joie ». C'est pourquoi, dit l'*Imitation :*

« Tout ce qui est élevé n'est pas saint, tout ce qui est doux n'est pas bon, tout désir n'est pas pur, tout ce qui nous est cher n'est point agréable à Dieu. — Et moi je ne veux pas de cette joie qui m'enlève la componction » (ch. 10) — qui m'enlève ce souvenir du glaive au travers de mon cœur, comme dans le corps glorifié de Jésus on reconnaît la marque des clous. Tous les saints, et toujours, se sont réfugiés dans cette humanité douloureuse, même aux heures du Thabor. Ce n'est pas du jansénisme, c'est bien l'Evangile qui faisait dire à sainte Thérèse: « Ou souffrir ou mourir » et à sainte Marie Madeleine de Pazzi: « Non pas mourir mais

souffrir ». Il y a là un prolongement du mystère d'amour qui inclinait l'âme de Jésus vers la Croix plus immédiatement que vers la gloire.

Cependant, de même que le Christ sur la Croix jouissait de la bienheureuse vision, ainsi l'homme qui s'abandonne retire aussitôt, et en même temps que la peine le fruit de sa charité:

« Celui qui volontairement se précipite sous la Croix, tout le poids du martyre se change soudain pour lui en poids de consolation », car « Plus la chair est écrasée, plus l'esprit se dilate par cette douceur intérieure » (ch. 12).

Ce double mouvement de joie et de peine s'accentue dans cette vie à tel point que le chrétien ne peut pas se contenter d'un équilibre confortable. « Il ne veut pas être sans souffrance », car aucune joie n'est vraie en dehors de cette conformité avec le Christ dans le mystère de la très sainte Croix.

Il y a trop peu de chrétiens qui entrent dans ce mystère. « Ce n'est point vertu de l'homme, mais grâce de Jésus-Christ. » Et encore cette grâce trouve un si petit nombre d'âmes fidèles ! « Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa Passion. »

A aucun instant, l'invitation de la joie ne nous est retirée; il nous est seulement demandé de monter plus haut. Alors ceux qui n'avaient que l'habitude des plaines faciles commencent à déserter. Mais un petit nombre savent aimer jusqu'à mourir. Ils entendent la voix du Christ. « Lorsque tu manqueras de tout et que tu ne te plairas plus à toi-même, que tu diras comme le prophète: je suis pauvre et délaissé, *pauper et unicus*, tu sauras alors qu'il n'y a aucun homme plus riche, plus puissant et plus libre que toi; aucun qui ait mieux connu la joie parfaite. » Mais pour cela, comme dit le poète « Il ne s'agit point de charpenter la Croix mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant » (Claudel, *L'annonce faite à Marie*). « Là est le royaume, là la Rédemption, là la vie, là la paix suprême, là toute suavité divine, là toute vigueur de l'âme, là toute joie de l'esprit, comme toute vertu et toute sainteté » (*Imit.* II, ch. 12). Ainsi peut se terminer ce deuxième livre sur un largo triomphal, où commence le voyage à pleines voiles, dans un océan d'amour.

III. La joie extatique

Le premier Livre parlait de la souffrance, du renoncement, de l'abnégation. Le deuxième insistait sur la joie qui en dérive. Au troisième les deux thèmes s'entrecroisent dans un dialogue sublime, le Christ offrant sa joie, tandis que l'âme fidèle, docile surgit dans un élan d'amour, ou bien, reprise par son poids, retombe lourdement, jusqu'à ce que, toute peine oubliée et tous arguments réfutés, elle soit obligée de se rendre.

Ainsi, c'est une sorte de contemplation en spirale que l'Imitation. Il ne s'agit point de s'évader de ce monde par le rêve, en droite ligne vers « là-bas, là-bas, les merveilleux nuages... » La vie reste bien réelle, faite de banalités encombrantes et d'affaires qui nous ruinent. Toujours ces visages connus et ces mêmes poignées de mains ; toujours ces conversations pleines d'ennui et souvent la fascination de la bagatelle ; toujours enfin le spectacle de notre âme et de ses contradictions intérieures. C'est pourquoi nous retrouverons ici les thèmes de la vie humiliée ; la tempête des désirs et des pensées affligeantes, les injures, les misères temporelles, les vains jugements des hommes, la pauvre science du siècle. Mais toutes ces mélodies tristes seront décantées, plus pures, et enrichies de nouvelles résonnances, d'appels multipliés et lointains vers les cieux. J'imagine encore le vol d'un aigle, majestueux et sûr. Ayant décrit un orbe immense, il ne voit plus que furtivement la vaste terre, tandis que s'entr'ouvrent, comme des portes éclatantes, de longues visions sur le paradis (v. ch. 16, 21, 46, 49).

Comment s'est opéré le départ, c'est une chose infiniment douce et mystérieuse. Nous avons fait au bon Dieu, dans notre cœur, cette place qu'Il désirait et qu'il aime. Plus rien ; les volets sont clos, la pluie et le vent peuvent battre les persiennes, ce n'est plus qu'un impuissant murmure par quoi le silence devient plus solennel. Les instruments sont accordés, voici le dialogue ineffable. « *J'écouterai ce que dit le Seigneur mon Dieu !* » Et toutes les cordes de mon âme s'harmonisent à ce concert, qui est le cantique de la plus haute joie. Voici pleuvoir les feuilles d'or des béatitudes :

« Heureuse l'âme qui entend le Seigneur parler en elle...

Heureuses les oreilles qui perçoivent le souffle de ce divin murmure !

Heureux les yeux fermés au dehors, et qui ne s'ouvrent qu'à la beauté intérieure !

Heureux ceux qui s'appliquent à pénétrer les mystères !
Heureux ceux dont la joie est en Dieu seul ! »

Il semble que dans ce silence parfait et dans la violence des bénédictions nous soyions enlevés très loin de la terre, et nous voilà précisément au sommet de cette montagne d'où Jésus laissait tomber ses paroles de tendresse. Allons, mon âme, « sois plus attentive encore, *animadverte haec*, et ferme toujours plus la porte de tes sens », afin que cette musique céleste ne puisse jamais mourir. Ecoute jusqu'à défaillir de suavité. Ton Bien-Aimé te parle.

« Je suis ton salut.
« Je suis ton apaisement.
« Je suis ta vie. Ne t'éloigne jamais de moi:
« Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » (ch. 1.)

En vérité, il fait bon sur ce Thabor.
— Eh oui.
— Eh oui, répond l'âme. Incline mon cœur, ô Jésus, et que Ta parole descende comme une rosée. Ce n'est plus ici la rhétorique des conférenciers et des docteurs: les mots peuvent sonner aux oreilles comme une cymbale misérable, je n'entends à l'intérieur que la Vie éternelle (ch. 2). Il faut bien reconnaître maintenant que notre Dieu est un Dieu de paix et non d'affliction ; — qu'il n'est pas une idée abstraite, le résultat de recherches philosophiques ou la personnification d'un peuple et d'une race, mais le Père des miséricordes, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, — le Dieu de Pascal qui recueillait ses pleurs de joie. Voici que dans cet instant ma chair et mon âme tressaillent dans l'amour du Dieu vivant. Un instant de pareille consolation vaut mieux que tous les siècles.

Car c'est Vous-même, ô Dieu, qui êtes l'exultation de mon cœur !
Je sais maintenant ce que c'est que l'amour !

Quelle grande chose, et qui enlève toute douleur pesante comme le vent balaie les feuilles d'automne. Ah, « Rien de plus fort, rien de plus tendre, rien de plus haut, rien de plus large, rien de plus suave, rien de plus parfait, rien de meilleur au ciel et sur la terre ! »

« Celui qui aime vole, court, tressaille de joie. Il est libre, rien ne l'arrête ; il donne tout et possède tout ; il trouve tout ce qu'il désire dans chaque chose », et la minute présente, — de plaisir ou d'angoisse—, lui est comme de l'or.

Le vertige de ce troisième mouvement où s'entrecroisent en gammes haletantes les explosions de l'amour et de la joie ont mis l'âme hors d'elle-même:

« Dilatez-moi dans l'amour, tenez-moi captif de l'amour ». Et c'est tout un, la douceur infinie d'être captif de la liberté !

« Aime et fais ce que tu veux », dit saint Augustin. C'est la même voix que, bien plus tard, le poète chrétien fait rendre à un de ses personnages:

« Tout est facile, ô mon Dieu, à celui qui Vous aime
Excepté de ne pas faire Votre volonté adorable ! » (Claudel, *L'Otage*).

— « Que je chante, continue l'*Imitation*, le cantique de l'amour. Que je Te suive, o Bien-Aimé, vers les hauteurs. Que je meure de Te louer, dans une extase de joie » (III, 5).

A ce moment d'exultation suprême, dans l'embrasement sonore de l'orchestre qui allait nous excéder, un coup de gong ramène le silence.

— Tu ne m'aimes pas encore assez, dit le Christ (III, 6).

— Pourquoi ? demande l'âme naïvement.

Et de nouveau le dialogue s'engage sur un mode mineur, entre deux cordes ténues:

— Parce qu'à la moindre contrariété te voilà triste, et tu abandonnes tout. Celui qui aime ne s'attache pas tant aux petits cadeaux, il va droit à la personne aimée. Et quand une armée se rangerait en bataille contre lui, son cœur ne défaille point...

Le disciple répondra qu'il est cendre et poussière:

— Je ne suis rien et je ne le savais pas.

— Si tu te recherches en quelque chose, tu tomberas dans la langueur.

Ainsi l'âme converse avec Dieu dans une douceur résignée. C'est un *moderato* qui tempère la violence d'amour des premières lignes, et qui prépare l'explosion finale. Il est fait de souvenirs douloureux et d'avertissements sévères. L'âme devra « modérer ses désirs, s'exercer à la patience, lutter contre ses passions, obéir humblement, adorer les jugements de Dieu, ne chercher consolation dans aucune créature, accepter la souffrance avec joie » (III, 7 ssq.); en un mot détruire cette dualité qui nous déchire et qui fait toute notre souffrance: « L'ennemi le plus terrible et le plus dangereux pour ton âme, c'est toi lorsque tu es divisé d'avec l'esprit » (13). Tout ce débat devient parfaitement clair au chapitre 54. La tristesse et la joie dans le cœur des saints se rythment comme le flux et le reflux de la mer, — comme les mouvements de la nature et de la grâce. On nous a tant dit que la grâce ne détruit pas la nature, que cette page

de l'*Imitation* nous plonge dans l'étonnement ; et pour nous rassurer un peu, ne nous est-il pas arrivé quelquefois, sans le dire, d'y voir une couleur janséniste ? Oh, non, la grâce ne détruit pas la nature, mais la nature s'entend à détruire la grâce. Et la grâce, victorieuse est plus forte que tout, vient relever les ruines, la replacer dans cet ordre admirable où elle se trouvait avant le péché, dans le paradis terrestre. Mais il faut qu'elle commence par détruire tout ce qui déformait la nature, par brûler dans son feu toute cette zizanie semée à travers le bon froment par « l'homme ennemi ».

Saint Paul serait-il plus janséniste que l'*Imitation ?* Il arrive au chapitre suivant comme une preuve et comme un accent plus fort.

— « Je me réjouis en Ta loi selon l'homme intérieur... Mais dans ma chair je suis asservi à la loi du péché, obéissant plutôt aux sens qu'à la raison, voulant le bien et n'ayant pas la force de l'accomplir. » Peu après la chute, la Genèse nous rappelait que « la nature de l'homme est inclinée au mal dès l'enfance ». Nous ne devions jamais l'oublier. Le divin musicien de l'*Imitation* ne pouvait pas l'oublier. Voilà pourquoi, à travers tant de chapitres de ce troisième Livre continue cette purification. Les instruments baissent puis se taisent un-à-un ; seules continuent à vibrer quelques cordes infiniment douloureuses, jusqu'au voisinage de la mort. Il ne reste guère plus de joie ici qu'à la fin du premier Livre ; mais déjà nous sommes sur un autre plan, et les mêmes phrases sont modulées d'une façon presque céleste, comme s'il y avait là : Bienheureux les pauvres, et ici : Le royaume des cieux est à eux. Quelquefois déjà, timidement, comme au chapitre 10, nous était apparue la bénédiction des fruits, « les fruits de cette douceur que Dieu a préparée pour ceux qui L'aiment ». Mais maintenant les instruments abandonnés reprennent peu-à-peu, et chacun apporte sa joie. Le mouvement s'accélère en *andante con moto*, et l'on peut réentendre, combien enrichi, combien de toutes façons parfait, et si séraphiquement sonore que « nos oreilles de chair ne peuvent plus l'entendre », cet épanouissement, qui, une fois déjà, nous avait tenu en haleine. Nous abordons au paradis. « Là tous tes vœux seront accomplis, tous tes désirs satisfaits. Tous les biens s'offriront à toi, sans crainte et sans défaillance. ...Là je donnerai ma gloire pour les opprobres soufferts, ma joie pour les larmes, et pour la dernière place sur la terre un trône dans mon royaume éternel. »

C'était la floraison : voici maintenant des fruits ; et non point des cerises ou les pauvres petites promesses de l'été naissant, mais l'accom-

plissement de l'automne, les pommes qui soutiennent les langueurs d'amour (Cant.), et la vendange qui bientôt va fermenter en vie éternelle. C'est du sein de la misère que commence à monter la louange. La grâce n'est pas seulement un bandage sur des plaies, elle me prend et me transforme jusqu'aux racines profondes; et elle fait qu'au milieu du néant de tout et de mes forces, « je puis tout quand elle me fortifie ». Et saint Paul se réjouissait de ses infirmités, parce que c'est précisément dans cette faiblesse reconnue et aimée que la grâce vient s'établir.

« O grâce béatifiante, s'écrie le chantre divin de l'*Imitation*..., viens en moi et me remplis de ta consolation dès l'aurore. Que mon âme ne défaille point d'aridité et de lassitude. Je Te supplie, Seigneur, que je trouve grâce devant Tes yeux, car *Ta grâce me suffit.* » Il faut croire à la grâce qui préserve, mais aussi à la grâce qui relève. C'est pourquoi, même dans le péché, pas de tristesse, croyant que « pour ceux qui aiment Dieu, tout coopère à leur bien », jusqu'à leurs fautes: *etiam peccata.* Au milieu des pires malheurs tu ne dois pas désespérer, car c'est une faute plus grande.

« Je suis toujours vivant pour te secourir et te consoler plus que jamais si tu mets en moi ta confiance et si tu m'invoques avec ferveur. » Ainsi parle Jésus; et le Serviteur de répondre:

« Seigneur, Ta parole soit bénie; *elle est plus douce que le miel à ma bouche* » (57).

Au chapitre 58, la voix céleste nous reconduit aux portes du paradis dont elle nous découvre la gloire; mais une fois de plus elle y met une sourdine avertissant de ne pas quitter des yeux la terre: de peur que, recherchant qui est le premier dans le royaume de Dieu, nous ne méritions pas d'être comptés parmi les derniers. Mais, regardant les saints qui sont dans la splendeur de Dieu, que ce soit pour mieux faire monter nos louanges vers Dieu, qui les a prévenus des bénédictions de sa tendresse, et pour mieux nous aider à devenir pareils aux enfants, qui seuls posséderont le royaume.

Le livre se termine par un cantique d'abandon. Tout a été de travail, la longueur de ces chapitres tourmentés entre la nature et la grâce. Ce fut une suite d'essais et de reprises, une montée en spirales par des zones alternatives de vents contraires, de nuages et de soleil; ou encore l'effort multiple de la saison sur un arbre douloureux. Mais maintenant le fruit est mûr. On ne va pas le cueillir; c'est de lui-même qu'il consent. Mais quel est ce fruit sans attache désormais, cet arbre penché de toutes parts sous

son abondance, sinon l'âme enfin tombée captive entre les bras du Seigneur ? Aussi ne dira-t-elle plus rien que ces cadences attendues et non point monotones, qui corrigent d'une douceur délicate tout ce que nous avions rencontré de heurté et de dur, et qui annoncent un nouveau repos dans une paix nouvelle. Tous les déchirements, toutes les amertumes causées par la séparation des créatures, voici que rien n'a été perdu. Toutes les issues terrestres n'ont été fermées que pour donner passage à la Joie immortelle et unique. L'âme sait enfin pour qui jalousement elle est faite: rien ne peut plus la solliciter. « J'aime mieux être pauvre à cause de Toi, chante-t-elle, que riche sans Toi.

J'aime mieux être avec Toi voyageur sur la terre, que posséder le ciel sans Toi.

Tu es tout mon désir ; et je ne puis, loin de Toi, que gémir, soupirer et pleurer. »

Cependant Jésus, dans le vide des créatures, établit sa présence d'amour ; et l'âme, en Lui, va reconnaître « le principe et le terme de tous les biens, la plénitude de la vie, la source inépuisable de toute lumière et de toute parole, et la plus grande consolation de son espérance ». Elle continue à s'abandonner dans une prière paisible.

Fermant les yeux maintenant pour écouter ensemble toute cette troisième partie de l'*Imitation*, j'entends le troisième mouvement d'une musique sublime, qui serait pleine d'éclairs de joie douloureuse, comme les feuillages d'automne deviennent diaphanes de leur tristesse même. Là où il n'y a plus de sang, la lumière peut tout remplir. Tous les fruits humains sont cueillis ; toutes les couleurs et tous les sons de la symphonie estivale, la nature les a donnés. Voici la terre nette, lumineuse ; et dans cette pauvreté magnifique, la neige peut commencer à descendre.

IV. La joie eucharistique

Dans une symphonie humaine, cette quatrième partie ne trouve pas d'analogie.

Ce n'est plus, d'ailleurs un mouvement, mais le repos, — et quel repos ! Ce n'est plus la trame des questions et des réponses brusquées ; ce n'est pas le combat automnal des soleils et des brûmes, qui produit de si belles clartés et des sons qui paraissent échapper de la terre. Ici, c'est déjà le ciel tout entier. On ne fera point appel, comme dans l'impuissance

des instruments, à la voix humaine: elle n'ajouterait que son indigence. *Taceat omnis lingua !* « Que toute langue se taise ». Si c'est le règne de la neige, celle-ci n'est pas le voile glacé de l'hiver; elle n'engourdit pas, elle lave et réchauffe. Et si nos péchés furent rouges comme la pourpre, les voilà fondus sous la blancheur de cette parure éclatante. Mais plutôt cette neige est un aliment, *cibus grandium*, — la manne qui réconfortait nos pères dans le désert. Cependant, eux sont morts et nous, ayant goûté cette nourriture, nous ne connaîtrons plus que la vie. Non, en vérité, les saisons de l'âme n'aboutissent pas à l'hiver, si ce n'est pour en prendre la lumière et le calme. On n'arrive point dans la mort, mais dans le mystère d'une vie renouvelée, avec laquelle nulle vie humaine n'a de commune mesure. Comment dire ce bond dans la joie, soudain, de l'automne jusqu'au printemps éternel, qui éclate non point en des sphères éloignées, mais tout près de nous, sur la terre ? Et ce pain et cette manne et ce miel du rocher (Ps. 80), dont les meilleures nourritures terrestres ne peuvent même pas être une image digne, ce n'est pas des mots ou des sons ou une idée; la Terre, transformée est étonnée de nous les offrir. Mais au fond de nos cœurs nous attendions cette plénitude, et nous savions qu'elle viendrait.

« ...Et quand nous aurions conduit la joie jusqu'à l'extase étincelante des cîmes du Thabor,

Ah, tout cela pour nous serait stérile et fade si Tu ne pouvais éclater au sein de la Terre » (J. Massin, *Cantate Triomphe du Christ-Roi*, Paris, 1936).

Mais comment l'exprimer, cet éclatement ineffable ? Que dire ? Que trahir par la lettre et le son ? Il n'y a absolument rien d'abord qu'à laisser descendre la Parole divine, — la Parole sonore avant qu'elle ne devienne du Pain. Elle seule est à la mesure de Sa Réalité. C'est pourquoi l'auteur de l'*Imitation* s'efface, parce qu'il ne lui appartient plus de conduire l'orchestre des louanges.

La même marche, les mêmes rythmes, les mêmes cadences suaves que nous avions entendues au Livre deuxième réapparaissent ici, mais combien purifiées et comblées tout ensemble !

« Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous », disait une voix encore lointaine. Ce n'était qu'une participation amoureuse; mais il ne s'agit plus de présence invisible. Notre Désir est palpable comme cet humble disque de blancheur; et nous n'allons plus à la conquête d'un royaume, fût-il perdu dans notre cœur, mais à la Table bonne qui peut apaiser notre

faim. C'est pourquoi il faut laisser le maître du festin nous inviter, dans des paroles qui sont à Lui et qui sont déjà nôtres (ch. I) par l'effet de l'amour.

« Vous êtes dans le travail et dans la peine: venez à moi et je vous referai. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. Acceptez et mangez; c'est mon corps, qui sera livré pour vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. »

Que répondre maintenant, et comment ne pas mourir ? Celui que le ciel des cieux ne pouvait pas contenir, le voici qui vient à nous et prend place dans notre cœur. Non plus quelques éclairs de joie, mais le Roi et le Chef et l'auteur de la joie! Mais Celui qui est Lui-même la joie! Que si l'âme ne défaille point sous ce fardeau de douceur elle n'a du moins qu'à se taire, car il n'y a plus un seul mot humain qui ne serait traîtrise, blasphème, honte et tristesse, s'il n'y avait cette transformation par quoi ce n'est plus elle qui parle, mais le Bien-Aimé. Les fruits qu'Il cueillera désormais sont les siens, et mon âme n'est plus que son jardin d'amour. « C'est dans mon jardin que je suis venu, ô ma sœur fiancée; c'est ma myrrhe que je cueille avec mon beaume, et mon rayon et mon miel que je mange... » (Cant. V). Il pourrait ajouter: Et ce sont mes paroles que je recueille sur tes lèvres balbutiantes, et ma joie que je prends, qui monte de ton cœur.

Alors l'âme peut hasarder quelques mesures d'elle-même, et peut-être n'entend-elle pas le son divin qu'elles rendent. La voix du disciple continue plusieurs chapitres sans obtenir de réponse, parce qu'en réalité il n'y avait point de questions, mais des élans de louange et des cantiques d'amour.

Chan. Marcel MICHELET
de l'Abbaye de St-Maurice.

Note sur «Les humanités et la personne»*

Le livre de M. Meylan se fait lire comme sa parole se fait écouter, avec un grand intérêt et avec une respectueuse sympathie. Il est le témoignage d'un esprit accueillant aux idées, d'un lettré sans dédain pour la science ni pour aucune des manifestations du génie humain. Le désir de l'auteur d'intégrer dans l'unité d'une pédagogie fonctionnelle toute valeur positive, en principe, nous le partageons; comme nous approuvons son souci de ne pas confondre la fin et les moyens. Louée soit enfin sa chaude amitié pour la jeunesse, et son entrain, son enthousiasme.

Son livre cependant parfois nous inquiète et même nous déconcerte. En prévoyant la descente dans la pratique de cette « philosophie de l'enseignement humaniste » nous craignons certains effets. M. Meylan ne veut pas de la conception traditionnelle des humanités. Il a partiellement raison, croyons-nous, quand il refuse de voir dans les langues classiques le moyen unique et suffisant pour parvenir au but de l'enseignement humaniste qui est la formation de la personne. Il ajoute que « la méthode la plus sûre pour actualiser l'humanité virtuelle de l'enfant, c'est de lui faire connaître l'homme; c'est de lui présenter ce que l'humanité, dès l'origine de la civilisation jusqu'à nos jours, a produit de plus significatif et très particulièrement les hommes en qui l'humanité s'est le plus magnifiquement, le plus actuellement incarnée ». Il consacre ainsi une certaine primauté de l'histoire (je ne dis pas de ses méthodes) qui risque de conduire à une pédagogie ambitieuse. Bien qu'il se défende de recommander un « totalitarisme » qui accablerait l'enfant et l'adolescent au lieu de l'élever à la vie de l'esprit, ne suggère-t-il pas à l'école de se hâter témérairement vers une illusoire reconnaissance de cette expérience multiple et toujours en cours de l'être, à quoi, selon lui, se ramène l'histoire ? Pédagogie ambitieuse et présomptueuse; quelles capacités requiert-elle des élèves ! Et, nous le craignons aussi, à d'autres égards, pédagogie trop facile, parce qu'elle abuse de l'imagination et de la sensibilité, jusqu'ici, il est vrai, trop méprisées, et cède à la tentation d'assimiler, à tous les degrés de l'enseignement, des impressions

* Louis MEYLAN, *Les humanités et la personne, Esquisse d'une philosophie de l'enseignement humaniste*, Delachaux et Niestlé.

d'art — de soi très valables — à des connaissances d'un autre genre. Que de faits, que d'images, mais, ajouterons-nous, après le brillant défilé, quel scepticisme !

Ce n'est pas que M. Meylan donne dans un dilettantisme sans foi ni loi. Il croit. Il croit en l'évolution progressive de l'humanité, en l'accomplissement toujours plus parfait de l'individu dans la composition toujours plus harmonieuse de la collectivité. La prédication d'une telle foi aboutira chez nombre de jeunes esprits à qui elle sera présentée, non pas à les confirmer dans une saine confiance en la vie, mais à les guinder jusqu'à une déplorable fatuité. Je crois devoir citer ce passage considérable: «...La méthode la plus sûre pour actualiser l'humanité virtuelle de l'enfant, c'est de lui faire connaître l'homme; c'est de lui présenter ce que l'humanité, dès l'origine de la civilisation jusqu'à nos jours, a produit de plus significatif, et, très particulièrement les hommes en qui l'humanité s'est le plus magnifiquement, le plus actuellement incarnée. Pour lui donner la propriété des valeurs les plus authentiquement humaines, et, par là même, la propriété de tout ce qu'il y a en lui, potentiellement, d'humanité, du fait qu'il est l'aboutissement, l'héritier, de tant d'efforts et de si grands accomplissements. Pour lui inspirer le respect des valeurs produites par cet effort millénaire. Pour qu'introduit dans la communion de l'humanité et dans la communion de son prochain, il sache reconnaître, aimer et respecter chez ses contemporains les valeurs qu'on lui aura présentées, analysées, simplifiées, stylisées, chez les hommes représentatifs de tous les temps. Pour que, conscient de sa responsabilité envers l'avenir, il ait à cœur de transmettre à ses après-venants ces richesses et ces valeurs accrues, tout au moins rajeunies par la ré-évaluation qu'il en aura faite. Le sens de la continuité et de la perpétuelle nouveauté de la vie, la claire conscience de ce que nous devons au passé et de ce que nous pouvons y ajouter, tel est le fruit de l'institution humaniste ».

M. Meylan critique avec beaucoup de raison l'humanisme scolaire d'avoir mis à la porte la religion. Sa très louable intention de la faire rentrer nous paraît effacée ou recouverte par nombre de passages qui tous convergent vers cette forme de panthéisme dont Renan a fourni quelques expressions célèbres. Il faut, dit-il, établir entre les valeurs une hiérarchie. Et il ajoute que le Christ est la Révélation Suprême. Mais une note vient énerver son affirmation: « Révélation essentielle, et pour nous, relativement à nous, absolue; révélation dans notre langage, dans la ligne de notre devenir. Non pas supérieure à la révélation qui a trouvé son expression dans le *Yoga* par exemple, mais pour nous suprême ». Ces phrases oscillantes, vacillantes, perdent toute chance de recouvrer une stabilité quand on les rapproche d'autres phrases où ce n'est pas seulement la sagesse brahmanique qui est égalée à la révélation judéo-chrétienne. L'affirmation de Galilée y revêt la même valeur que la prière de Pascal, le Discours de Socrate la même valeur que l'Epître de saint Paul; et le maître d'humanités se réclamant du non chrétien, ne peut recourir qu'à la Bible de l'Humanité, «comme aimait à dire

Michelet »[1]. Cette « solution » d'un problème pratique, délicat, certes ! nous laisse perplexe. A cette neutralité positive, n'allons-nous pas préférer la neutralité négative : le silence, ou un exposé strictement objectif des doctrines, qui ne donnât pas le change sur les positions des uns et des autres, et n'insinuât pas sous le couvert de l'humanisme chrétien une philosophie qui n'est pas compatible, croyons-nous, avec l'Evangile ?

Prenons-nous mal la pensée de l'auteur ? Donnons-nous dans l'économie de son livre, une place trop considérable aux idées et aux formules que nous avons relevées ? Ce n'est pas, de notre part, assurément désir de rien monopoliser ou moindre désir de reconnaître tout ce qui unit. Nos réserves faites, nos craintes exprimées, nous nous en voudrions de ne pas transcrire, pour y souscrire, cette phrase ultime de la conclusion du livre :

« ...Dieu est le postulat *métaphysique* de tout humanisme, puisque seul le sentiment d'être relié comme le sarment l'est au cep, à l'éternelle Totalité, fait de l'individu une personne ; et il est d'autre part le postulat *pratique* de cet amour des âmes en quoi nous avons reconnu le seul levier efficace de l'action éducatrice. De telle sorte que ce n'est que dans une atmosphère religieuse que nous pouvons espérer voir fleurir les humanités poétiques dont nous avons esquissé, dans cet ouvrage, le propos et l'opération, les humanités qui aideront enfin le petit d'homme à devenir un homme. »

F. B.

---

[1] « Il (le maître d'humanité) ne peut se réclamer que du nom chrétien, et sa Bible ne peut être que la Bible de l'humanité, comme aimait à dire Michelet », p. 265. Nous demeurons perplexe. Qu'est-ce que la phrase signifie exactement ? Faut-il ranger de quelque façon le livre de Michelet qui porte ce titre parmi les livres Canoniques ?

La Pureté d'intention*

Debout sur le quai de la gare de Pringy, il regarda le train qu'il venait de quitter.

La lourde locomotive électrique, avec cet air de provisoire ou de délabrement que lui donnait le léger cerceau de fer incliné sur son large dos et comme écrasé par un heurt, le choqua.

Dédaigneux, il se retourna d'un autre côté et pensa: c'est bien le travail des ingénieurs d'aujourd'hui ! Ces gens-là, incapables de mêler l'agréable à l'utile, tiennent pour bagatelles les proportions et la belle ordonnance qui, sans nuire à la force et à la solidité, transfigurent une œuvre. Eux, ils sont incomplets ; ils facilitent, mais enlaidissent la vie déjà laide ;

---

* Ces pages encore inédites d'un professeur que tous ses élèves ont aimé à cause de sa sincérité si absolue, si délicate et de sa profonde bonté, et dont nous avions imprimé naguère — non, jadis ! — les premières lignes, pourquoi ne pas les publier, si elles pouvaient aider l'un ou l'autre d'entre nous à reprendre son examen de conscience d'une façon plus exigeante ? Elles n'offusqueront personne: c'est lui-même que l'auteur a voulu représenter deux fois, sous les traits de Jacques Métral et sous ceux de l'abbé Falcon. La philosophie de Jacques Métral est-elle bien profonde ? L'homme, chaque homme, est peut-être à la fois pire et meilleur, plus grand et plus malheureux qu'il ne le soupçonne ; du moins à ces moments de péché mortel ou de repentir qui décident, dans le temps, de son éternité tout entière. Plus qu'il ne croit, chacun de nous est, à tour de rôle, simultanément le pharisien et le publicain de l'Evangile ; plus qu'il ne croit, le cœur de tout homme est un mariage du ciel et de l'enfer. « Le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures », et cependant « c'est le cœur qui sent Dieu..., voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur ». Pascal va combien plus loin que Jacques Métral ! Et, depuis, Dostoïevski a été traduit. Qui donc songerait aujourd'hui a s'émouvoir à la lecture de ces pages charmantes, un peu décolorées par le temps, et qui ont revêtu le caractère de bonhomie inoffensive propre aux vieilles choses. S'il leur fallait une épigraphe, nous la trouverions dans les réflexions d'un jésuite du grand siècle, le P. Louis Lallemant, un vrai saint, sur *La pureté de cœur :* « Il y a en nous une malice infinie que nous ne voyons pas ; parce que nous n'entrons jamais sérieusement dans notre intérieur. Si nous le faisions, nous y trouverions une infinité de désirs et d'appétits déréglés d'honneur, de plaisir, de commodités, lesquels bouillonnent sans cesse dans notre cœur... Nous faisons en un jour plus de cent actes d'orgueil ».

cerveaux alourdis de calculs merveilleux, ils ne peuvent s'élever vers le beau ; ils courent à ras le sol, comme des aigles qui n'auraient pas d'ailes ; il est vrai toutefois que les autres, les artistes, souvent n'ont pas de tête.

Il fit quelques pas, s'arrêta brusquement et considéra la petite ville blanche et rouge, posée comme une couronne, là-haut, sur un énorme mamelon de verdure.

Cette vue lui procura la jouissance exquise du désir bientôt satisfait ; car l'année précédente, au cours d'une excursion, il était monté, à la hâte, jusqu'à Gruyères, et après avoir passé la porte du Belluard, il avait cru voir un bourg endormi, depuis des siècles, d'un sommeil enchanté. Immédiatement, malgré l'impression de vieillerie falsifiée produite par les corniches en ciment de la maison de Chalamala, malgré la vue d'une demeure seigneuriale lamentablement défigurée et couverte d'ardoises lugubres, il avait résolu d'y passer, plus tard, une ou deux semaines d'isolement prestigieux et de paix nonchalente.

Il avait attendu, pour réaliser son projet, les premiers jours de l'arrière-saison, alors que les touristes ont déjà vidé les lieux et que les frondaisons resplendissent des couleurs exaltantes de l'automne. Il lui semblait que son rêve, parmi les morts évoqués, serait plus vivant si, oublieux de lui-même, il demeurait loin des hommes qui, disait-il, cachent sous un masque banal la lâcheté de leurs âmes et la vilenie de leurs intentions.

Quand le train eut repris son grincement métallique sur les rails, il confia ses bagages à un employé de la gare, puis, pour montrer qu'il avait le jarret solide, car il se sentait examiné, il s'élança d'un pas rapide et menu sur la route montante, sans regarder derrière lui.

En effet, quelques personnes demeurées près de la voie, le suivaient curieusement des yeux, à cause de son chapeau dont les larges bords s'étalaient au-dessus de ses épaules qui, dans la marche, se remuant de droite et de gauche, agitaient les pans de sa redingote ouverte. A le voir s'avancer à vive allure, balançant les bras pour rythmer ses pas, une d'elles s'écria : On dirait qu'il va prendre d'assaut la ville ! Les autres sourirent, puis toutes se dispersèrent.

Quelques minutes plus tard, il parvint à la bifurcation de la route. Comme la rampe s'accentuait et qu'il exprimait de sa poitrine un souffle sifflant, il se retourna et constata que nul ne l'observait plus. Alors, haletant, il fit halte et leva la tête vers les nuages moutonnés, dont les masses blanches glissaient sur l'azur profond, avec le mouvement ralenti d'un troupeau qui s'éloigne dans les prés.

Ce fut pour lui une invitation à se modérer. Il regarda la vallée à gauche. Une nuée qui passait devant le soleil projeta une ombre portée sur le premier plan et laissa dans une lumière câline les toits bruns de la Tour-de-Trême et les pentes diaprées des montagnes qui barraient l'horizon.

Il demeura quelques instants, tout à la caresse de ce paysage attendri, parcourant des yeux les collines du Gibloux, les côtes boisées de Montsalvens, la Dent-de-Broc et la plaine semée de fermes isolées. Puis il se tourna vers la ville dont il apercevait, au-dessus des prairies et des sapins, les maisons juchées sur les anciens remparts, et, béante dans la muraille d'un bastion en saillie, la porte du Belluard, défendue à gauche par une petite tour en encorbellement.

Il avait ôté son chapeau et, tandis qu'il essuyait son crâne chauve, il songeait que derrière ces murailles, exempt des tracas quotidiens, il vivrait tout à la fois de la vie apaisée d'une petite ville bien vieille et de la vie noblement agitée des siècles féodaux. Il lui semblait que, quand il serait seul, devant sa table, ou sur le pavé de la place, ou le long des corridors du château, les souvenirs, comme les trompettes du dernier jour, sonneraient ; alors, les seigneurs et les bourgeois, tels qu'ils étaient autrefois, sortant de leurs tombeaux pour une héroïque existence, transporteraient son âme nostalgique dans un passé lointain et violemment suave.

Les pierres de ce bourg féodal, mieux que les livres d'histoire ou de légendes, devaient lui procurer la volupté des batailles qui angoissent, la folie des victoires qui fanatisent, la splendeur bruyante des fêtes qui enivrent, les feux colorés des passions qui transfigurent, en un mot toutes les sensations qui nous font une âme vibrante et pavoisée.

Ces pensées augmentaient encore en lui la jouissance du désir bientôt satisfait.

Il était certain de découvrir dans un moment, là-haut, la Fleur-de-Lys, un petit hôtel où, tranquille, inconnu, libre de la fausse réalité des hommes, il savourerait, dans le silence charmeur de la cité mortuaire, un rêve, le seul mensonge qu'il trouvât vrai.

Dès lors, que lui importait d'arriver une minute plut tôt ou plus tard ? Il reprit son chemin d'un pas flâneur, les pans de sa redingote relevés, les mains dans ses poches, les regards éveillés par la mobilité du paysage.

Malgré son allure lente, il ne tarda pas à franchir la porte du Belluard ; pénétrant sur l'esplanade fermée de trois côtés par de puissantes murailles, il éprouva le sentiment de tristesse respectueuse que provoque la force abolie.

Instinctivement, il se dirigea vers la partie ouverte qui domine toute l'immense vallée, et, sans s'attarder à cette vue qu'il connaissait déjà, il s'adossa au parapet pour examiner, à droite et à gauche, les échauguettes, debout, comme des sentinelles audacieuses, aux angles des remparts.

En face de lui, une seconde porte, plus grande, défendait la véritable entrée du bourg.

Il fut vexé de voir, au-dessous des mâchicoulis anciens, une peinture récente et maladroite. C'était l'écusson des comtes de Gruyères, avec, pour support deux hommes nus, armés de gros gourdins et portant sur les hanches, par pudeur, une espèce de couronne funéraire. Il murmura: Encore une fausseté ! j'aime mieux ces escaliers en ruine qui mènent au chemin de ronde ; ces façades irrégulières que font grimacer des balcons disloqués et des perches horizontales où sèche du linge ; au moins, ça c'est vrai !

A ce moment, une jeune fille, les cheveux serrés dans un mouchoir rouge, parut à une fenêtre et secoua, de son bras bruni, un chiffon poussiéreux. Cette apparition soudaine anima pour lui toute la rangée des maisons, qui prit l'aspect d'une bande d'ivrognes marchant de front et s'appuyant les uns aux autres pour ne pas tituber. Puis, sans qu'il sût pourquoi, elle lui donna la vision des soudards lointains, qui droits, casqués, l'arbalète contre la cuirasse, guettaient l'ennemi et protégeaient les bourgeois-paysans.

Peu après, il s'engagea dans l'ombre, sous la voûte de la grande porte, et déboucha devant une fontaine monumentale. L'âme émue, il s'arrêta, saisi par le calme vivifiant d'une place montante, sinueuse, bordée de vieilles maisons aux fenêtres fleuries, avec tout en haut, contre une façade ancienne, un grand Christ, dont le flanc percé et la tête couronnée d'épines, donnaient, à ces reliques du passé un air de douceur fanée et de mystère apaisant.

Il se sentait heureux de humer ces parfums d'antiquité seigneuriale, lorsqu'un homme, derrière lui, cria: Eh ! Métral !

Surpris d'entendre son nom, il se retourna brusquement et son visage d'abord sévère, s'éclaira quand il vit venir à lui, sur des jambes courtes, un homme obèse, à qui des yeux ronds et blancs, une moustache rousse recourbée sur une lippe sensuelle, entre deux bajoues flasques, donnaient une physionomie à la fois niaise et bonne.

Celui-ci s'approcha, la main tendue, et lui dit d'une bouche qu'un tic tordait toutes les fois qu'il éprouvait un peu de gêne: Comment vas-tu? Te rencontrer ici ! Quelle chance ! C'est fantastique !

Comme tous les gens de cerveau paresseux, il avait adopté ce mot pour exprimer son étonnement, son admiration, son contentement ; c'était un superlatif qui lui servait à qualifier n'importe quoi.

Avec toute autre personne qui l'aurait ainsi distrait de sa contemplation, Métral eût été d'une politesse hyperboréenne ; mais il était en face d'un ancien camarade de classe, Joseph de Lentigny, qui, autrefois déjà, par une simplesse provocante, excitait la malice de ses condisciples, et dont maintenant, certains propos naïfs, méchamment interprétés, égayaient les cabarets de la ville.

Par une amicale pitié, il s'était toujours montré affable avec lui, car il tenait pour bon et droit cet ingénu qui, sans finesse d'intelligence, mais doué de sens commun, pensait avec son cœur, évitait de déplaire, distribuait, malgré la haute idée qu'il avait de sa noblesse, des coups de chapeau à tout le monde et se faisait un devoir, dans sa vie désœuvrée, d'assister à un grand nombre d'enterrements.

Il lui répondit affectueusement et l'interrogea sur sa santé, son séjour, ses plaisirs.

De Lentigny lui apprit qu'il était à Gruyères depuis deux mois, qu'il logeait à la Fleur-de-Lys, que la nourriture y était excellente et qu'il se portait très bien. Il ajouta : Que je suis content de t'avoir rencontré ! Viens avec moi ; il y a derrière l'hôtel une terrasse d'où la vue est fantastique. Elle est renommée, cette terrasse ; viens voir cela. D'ailleurs tu as chaud, tu dois avoir soif.

A ces mots, il se tordit la bouche et rit sans conviction, comme pour se mettre à l'aise ; puis, avec cette familiarité qu'éveille chez certaines gens l'ennui ou la solitude prolongée, il prit par le bras Métral, que la promesse d'un beau paysage, plus encore que l'attrait d'une boisson fraîche, avait déjà presque gagné, et l'entraîna.

Tu sais, disait-il, tu peux descendre à cet hôtel ; des artistes y ont séjourné ; tu verras dans la salle à manger et dans le pavillon de la terrasse des peintures qu'ils y ont laissées en souvenir de leur reconnaissance, car l'hôtelier est un brave homme, très serviable.

Ils montèrent au premier étage. De Lentigny, au passage, demanda de la bière ; puis il traversèrent la maison et parvinrent de plain-pied, sur un large sentier, à mi-côte d'un monticule, que domine à droite un reste de fortification.

De Lentigny expliquait, en indiquant du doigt : Voici, là-haut, la tour carrée où l'on enfermait les condamnés à mort ; on a ménagé, par-ci,

par-là, sur la pente, des plates-formes, avec des bancs pour les pensionnaires. C'est gentil, n'est-ce pas ? Regarde, en bas, dans la seconde enceinte de murailles, comme ils sont jolis ces jardins, à l'ombre des maisons bâties sur les remparts. Plus loin, tu vois l'église, le cimetière, et là, au sommet de la colline, le château des comtes, avec son donjon ; il est bien conservé.

Tout en parlant, ils avançaient sous une tonnelle. Bientôt, ils franchirent une porte et se trouvèrent sur une terrasse plantée d'arbres.

Une dame brodait devant une table et leur tournait le dos. Ils allèrent jusqu'à la balustrade qui, à gauche d'un pavillon rustique, surmontait, à hauteur du genou, le mur de soutènement.

De Lentigny, la main sur l'épaule de son camarade, désignant d'un coup de tête en avant la vallée de la Sarine et les Alpes gruyériennes, dit, d'un ton d'autorité confiante : Regarde-moi cela ! C'est fantastique, hein ! Il se tut, les yeux interrogateurs, et, dans l'attente certaine d'une joyeuse réponse, il mordit sa moustache que, de sa lèvre inférieure, il avait saisie au coin de sa bouche tordue.

Métral, muet, l'air absorbé, resta quelques instants, le corps droit, le front relevé sous son large feutre, les pieds joints, les bras tombants. Enfin, comme s'il revenait d'un beau voyage lointain, il conclut : Superbe ! Ce paysage n'a pas la majesté écrasante des Alpes glacées, mais il est si divers dans ses lignes, si harmonieux dans son ensemble, si doux dans la verdure éteinte des pâturages qu'encerclent, au-dessus des hêtres flamboyants, les masses sombres des sapins, qu'il est une caresse émouvante !

Par calcul de vanité littéraire, il avait prononcé cette phrase à haute voix, de manière à être entendu par la dame qu'il ne connaissait pas, mais dont le corsage échancré laissait apparaître la naissance veloutée des épaules, sous une torsade de cheveux bruns.

Il continuait à demeurer immobile. Ses regards allaient, tantôt vers la Sarine dont le lit bordé de broussailles divise la vallée par un large ruban de gravier bleuâtre, tantôt sur les cimes, aiguës comme des dents de scie, ou longues et arrondies comme le dos d'un animal gigantesque.

De Lentigny fit un pas en arrière et dit : Maintenant, viens, je veux te présenter à ma femme qui est là sur la terrasse.

Métral ne répondit rien ; il continuait, imperturbable, sa contemplation et, comme s'il eût voulu emmagasiner le paysage, il tourna lentement de gauche à droite, puis, impassible, pour montrer qu'il accomplissait un devoir, il s'avança cérémonieusement, sa tête chauve découverte, vers la dame qu'il avait prise pour une étrangère.

A son approche, celle-ci, attentive à la conversation, s'était levée. Une fragrance émana de son corps en mouvement. Métral, l'odorat heurté, estima le parfum violent, gras, désagréable, peut-être par malveillance, car il éprouvait une animosité rancie contre cette femme qui, le fait était notoire, avait rejeté depuis longtemps, pour en prendre d'autres, l'affection jurée à son mari.

Elle, debout, le scrutait avec des yeux de souris qui le troublèrent par leur étrange volupté. Il percevait à peine le teint mat, le corsage rouge, les traits réguliers du visage sous la masse des chevaux bruns. Il ne voyait que ces yeux à piège qui l'obsédaient et le gênaient presque.

Dès que de Lentigny eut prononcé le nom de Jacques Métral, sa femme eut un sourire minaudier et prononça ces mots: Je suis heureuse de faire votre connaissance, mon mari m'a très souvent parlé de vous et avec quelles louanges ! Depuis longtemps je désirais vous connaître personnellement, pour vous exprimer mon admiration, car j'ai lu toutes vos œuvres qui m'ont ravie.

Par politesse Métral s'inclina, bredouillant d'une voix officielle: Je vous remercie, et, sans ajouter un mot, se remit à contempler le paysage.

Madame de Lentigny avait repris sa broderie pour surveiller à la dérobée l'homme taciturne qui ne se laissait pas engluer. De prime abord, elle avait été surprise de l'insuccès de ses premières attaques, mais elle se rassura bientôt à l'idée que la vue des montagnes absorbait l'artiste dont l'indifférence n'était, sans doute, que transitoire. Cependant, elle était un peu contrariée, et cette distraction qu'elle croyait accidentelle, augmentait en elle le désir d'essayer ses charmes d'enjôleuse.

Elle rompit soudain le silence par ces mots qu'elle estimait à la fois relevés et séduisants: Ce panorama vous ravit, Monsieur. Cela se comprend, vous êtes un artiste. Ce paysage est un vrai régal ; on ne peut s'en rassasier. Je passe ma journée à le contempler. Mais, prenez un siège, vous serez plus à l'aise pour admirer. D'ailleurs vous aurez le temps d'en jouir, car vous séjournerez à Gruyères. On vit très confortablement dans cet hôtel ; c'est simple, c'est la vie de famille ; et puis Joseph éprouverait tant de plaisir en votre compagnie.

Depuis un instant, Métral sentait qu'une ruse gracieuse l'enveloppait sournoisement et menaçait de lui ravir les joies dont la seule garantie étaient la liberté qui repose, la solitude qui exalte et le passé qui rayonne. Il se voyait enchaîné à la réalité de la vie quotidienne, marchant menottes

aux poignets entre un gros homme naïf et une femme insinuante. Cette réalité étranglait les rêves et les illusions qu'il s'était promis.

Il s'assit, et muet, médita sur le moyen de reconquérir sa liberté. Loger dans un autre hôtel ? Inutile. Avouer franchement la vérité bousculante. Il n'en avait pas le courage.

Madame de Lentigny reprit de sa voix complaisante : Vous ne vous repentirez pas de m'avoir écoutée. Cependant je veux être sincère, et je dois vous avertir qu'il y a une ombre, oh ! très légère, au tableau. C'est le curé, un esprit du moyen âge, un esprit étroit, qui ne comprend rien aux exigences de la vie.

Son mari se hâta de l'interrompre : Tu es offensée parce qu'il ne t'a pas rendu ta visite. Il a d'autres occupations plus pressantes. Lui-même me l'a fait savoir et m'a présenté des excuses, c'est un très honnête homme.

Alors, chéri, reprit-elle, raison de plus pour que Monsieur reste.

Métral, en butte à cette amabilité agressive, résolut d'abandonner ses projets. Il proféra d'un ton décidé ce mensonge : Je le regrette infiniment, il faut que je rentre chez moi ce soir.

En alléguant ce prétexte, il s'estimait heureux de n'avoir pas fait monter ses bagages.

Instinctivement, Madame de Lentigny, aiguillonnée par l'amour-propre, voulut se prouver à elle-même sa puissance de séduction. Elle se leva, et avec des mouvements gracieusement ordonnés, elle posa son ouvrage sur sa chaise et remplit les verres qu'une servante avait apportés.

Métral observait discrètement les reflets roses que le corsage rouge mettait sur les deux bras nus, lorsque la dame à qui ce geste n'avait pas échappé et dont les yeux et la bouche se faisaient gracieux, lui présenta le plateau et lui dit : Voici, Monsieur, mais vous nous resterez, n'est-ce pas ; vous qui êtes artiste, vous aurez tout pour vous charmer ici, la vue, le château, les vieilles maisons, et surtout votre merveilleuse imagination. Faites-nous ce plaisir et buvez ; la bière est fraîche. Il ne faut pas que le curé vous effraye !

Métral, qui, un instant auparavant, pensait que le curé était un homme de devoir avisé, n'écouta pas les dernières paroles. La bouffée de parfum qui lui arrivait ne l'importunait plus. Comme si les flatteries répétées avaient subitement engourdi son intelligence et sa volonté, il s'inclina et répondit sérieusement : Vous êtes trop aimable, Madame, je vous remercie, ce serait pour moi un véritable plaisir, je vous l'assure.

De Lentigny, but une gorgée, essuya bruyamment sa moustache avec sa lèvre inférieure et joignit ses instances à celles de sa femme. Il disait: Tu sais, l'endroit est intéressant, outre les vieilles maisons et les fortifications, il y a le château; c'est un vrai monument historique; il y a la salle des chevaliers, la chambre de torture; il y a le lit de la belle Luce des Albergeux, des tapisseries, des meubles antiques; je te le ferai visiter; je connais les propriétaires: des industriels, disait-il, excellents, très riches, très charitables; ils sont les bienfaiteurs de toute la contrée. Ils ont amené l'eau dans la ville, établi à grand'peine une industrie dont ils ne bénéficient pas, ils sont d'un désintéressement fantastique.

Les traits du visage mouvants, les narines dilatées, Métral, souriant des yeux et du coin de ses lèvres moqueuses, lui dit d'un ton ironique: Ah! tu crois ? Puis après une pause, toujours avec le même sourir narquois, il demanda: Et les gens de Gruyères le croient ?

Interloqué, surtout par l'intonation comique, de Lentigny gêné, tordit sa bouche, et répondit d'une voix hésitante: Mais oui, des personnes d'ici, qui fréquentent les châtelains me l'ont certifié; d'ailleurs, les propriétaires eux-mêmes me l'ont affirmé.

Ces mots furent hilarants pour Métral, qui donna une inflexion railleuse à sa voix en s'écriant: Oh! alors, il faut nécessairement s'incliner devant leurs affirmations.

Il riait avec bonhomie, d'un rire goguenard. Soudain, après s'être tu un instant, sa face devint sérieuse; il reprit: Après tout, il est possible que les gens de Gruyères croient à ces bienfaits; il est possible aussi que les propriétaires soient persuadés de leur propre désintéressement. Tout est possible en sottise humaine! Qu'est-ce que cela prouve ? Pour moi une seule chose: c'est que tous les hommes sont stupides. Leur bêtise est authentique, mais leur désintéressement est aussi apocryphe que le lit de cette belle Luce qui n'a jamais existé.

Ces dernières paroles avaient sonné avec une rudesse métallique et Métral, comme si la cause était entendue et jugée sans appel, parcourait des yeux la pente assombrie qui sépare la Dent-de-Broc de la Dent-du-Chamois.

Quelques secondes s'écoulèrent silencieuses. Alors, Madame de Lentigny, penchée sur sa broderie, releva la tête en tirant son aiguille et protesta flatteusement: Oh, Monsieur, dit-elle, je suis vraiment étonnée de voir à quel niveau les hommes sont descendus dans votre estime!

Elle baissa le front et regardant de biais, comme les comédiennes

qui sur la scène complètent les sous-entendus des phrases par des œillades veloutées, elle ajouta: Vous avouerez que l'étiage est bien bas. Je suis d'autant plus étonnée que j'ai toujours entendu vanter votre indulgence chrétienne.

Cette expression d'indulgence chrétienne parut ironique à Métral, qui se savait blâmé et redouté à cause de son esprit corrosif.

Commençant à regretter sa politesse comme une lâcheté, il riposta avec calme: L'étiage est bas, c'est vrai, mais en affirmant que tous les hommes sont stupides, j'use d'une charité évangélique dont bénéficient bien des personnes chez qui la sottise n'excuse ni la méchanceté ni la fourberie: vous ne devez donc pas protester, Madame.

Il fut interrompu par de Lentigny qui, les grands yeux blancs dilatés, lui demanda en riant: Tu fais au moins une exception pour nous deux ?

Sans tourner entièrement la tête, Métral regarda obliquement son ancien camarade et lui répondit avec une moue de doute: Oui, si tu le désires, je ferai une exception pour toi, mais non pour moi, j'éprouve quelque scrupule à me sortir de la foule des sots. Vois-tu, le soir, dans ma chambre, quand je suis seul, loin de tout témoin qui me fasse rougir, si je me scrute intérieurement, je constate que je suis stupide comme les autres; ma stupidité, je le confesse, ne m'émeut pas, je la trouve même naturelle et pourtant tous les hommes stupides me répugnent.

Madame de Lentigny, mortifiée de ce que ses minauderies demeuraient inefficaces, crut bon de changer de tactique. Elle espérait qu'une offensive impertinente aurait un succès, sinon d'agacerie sentimentale, du moins de vengeance. Elle tira brusquement cette conclusion: Donc, Monsieur, vous devez vous répugner à vous-même, si vous êtes logique.

Métral, quoique surpris de l'attaque et piqué dans sa superbe intime, répliqua tranquillement: Je viens de vous dire, Madame, que je trouve ma stupidité naturelle. Elle devrait m'offusquer, toutefois, elle me laisse indifférent. Cela vous étonne ? Tenez, voici une comparaison qui vous aidera à comprendre. L'odeur physique des autres m'incommode souvent; la mienne ne m'est jamais désagréable. Il en est de même de mon odeur morale. Si je l'aspirais chez un autre, elle me causerait des nausées: chez moi, elle est très supportable; parfois, je la hume avec plaisir.

Puis, impassible, comme s'il eût démontré un théorème de géométrie, il poursuivit: Nous sommes tous soumis à cette loi de duplicité. Ainsi, Madame, les parfums dont vous vous imprégnez, ne vous répugnent pas:

vous ne les sentez même plus: mais lorsque, sur le trottoir, vous frôlez une de ces personnes qui embaument, vous pensez à une mauvaise femme, vous soupirez: encore une punaise ! et vous oubliez votre parfum.

La dame ne broncha pas sous le coup: constatant la stérilité de ses efforts, elle demeura muette, les traits figés, fixant sur son interlocuteur des yeux aigus, froids de haine.

Métral remarqua l'effet de ses paroles et, satisfait, continua de causer comme s'il dissertait devant des personnes désintéressées. C'est très humain, expliquait-il ; toutes les sociétés, toutes les religions, tous les peuples agissent à la manière des individus. Les Anglais critiquent sévèrement les Français et gardent des trésors d'indulgence pour leurs propres défauts. Les musulmans accusent les chrétiens d'idolâtrie et conservent leurs superstitions païennes. Les barnabites sont renseignés sur toutes les tares de l'ordre des prémontrés et ignorent absolument leurs propres vices ; les prémontrés savent par cœur tous les vices de l'ordre des barnabites et ignorent absolument leur propres tares. Ils se combattent souvent à armes déloyales et pourtant je n'oserais pas mettre en doute leur bonne foi, mais je les trouve stupides et j'avoue qu'ils me dégoûtent, bien que chacun d'eux en particulier, je le reconnais, soit plus vertueux que moi.

Sa pensée lui paraissait d'une telle exactitude qu'il fut presque ébahi de voir de Lentigny, assis, les jambes écartées, les mains à plat sur ses cuisses, ouvrir la bouche pour dire: Je ne suis pas de ton avis. Qu'il y ait des gens bêtes dans le monde, c'est certain, mais toi, tu exagères ; ta philosophie est trop pessimiste. La sottise n'est pas aussi générale que tu le prétends. Quand nous commettons le mal, nous sommes avertis de notre culpabilité et nous discernons sans peine le mobile de nos actions. Que diable, nous ne sommes pas si bêtes !

Madame approuvait de la tête son mari, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Après avoir reposé son verre sur la table, Métral leva une main qui, par de lentes oscillations nia obstinément ; puis il prononça un non catégorique. Ensuite, il ajouta: Si tout se passait en nous comme tu l'affirmes, nous serions tous de hideux hypocrites. Je préfère croire que nous sommes tous des bêtes, bêtes rusées, je le concède, mais enfin des bêtes. C'est plus charitable et moins humiliant. D'ailleurs, j'estime que le plus souvent, nous sommes de bonne foi, ou à peu près. Le fait que nous arrivons à nous tromper nous-mêmes, le prouve. Nous sommes parfois nos propres dupes ! C'est de la stupidité de haut goût, mais elle existe et dans la plupart des

cas elle exclut, heureusement, la véritable hypocrisie. Oui, nous nous mystifions nous-mêmes. Je le sais par expérience. J'ai cru, telle fois, accomplir telle action, pour tel motif; mon intention alors me semblait très pure. Plus tard, j'ai dû reconnaître qu'elle ne l'était pas. Je m'étais caché à moi-même la vraie, l'inavouable. Il m'a fallu du temps, de l'observation réfléchie pour découvrir la réalité. Oh ! je ne suis pas fier d'avoir constaté ma sottise rusée ! Vous riez, Madame, pourquoi ? Vous êtes amusée de voir que j'ai raison de me compter parmi les stupides.

Non, répartit Madame de Lentigny, avec un air de bonne humeur affectée. Je suis charmée d'entendre votre confession publique; vous allez continuer, je l'espère; ce sera très intéressant.

Très intéressant ? Je ne le pense pas, reprit Métral; mes péchés sont ceux de tout le monde. Mais ce qui est intéressant c'est de découvrir toujours, chez n'importe qui, l'éternelle duperie personnelle. Tenez, je vais vous citer un exemple dont votre mari connaît le principal personnage. Il vous convaincra qu'on se dupe soi-même, grossièrement, à la minute même où l'on avertit les autres qu'ils ne doivent pas se laisser duper.

A ce mots, il vit dans les yeux de Madame de Lentigny une traînée d'inquiétude.

Il s'en réjouit et la tranquillisa malicieusement: N'ayez pas peur, dit-il, je ne blesserai pas la charité. Il s'agit d'une leçon de religion d'un de nos anciens professeurs qui vous est inconnu; nous n'étions pas au collège de Fribourg, car vous savez que les parents, dans notre ville, font instruire à l'étranger leurs enfants ou trop paresseux ou d'intelligence trop restreinte.

Madame de Lentigny rassurée s'apprêtait à parler. Métral devina sa pensée et la prévint: Ne m'interrogez pas, s'il vous plaît. Je vous ai déjà avoué ma stupidité; n'exigez pas que je m'accuse de paresse. Ce serait trop d'humiliations à la fois. Et sans plus s'occuper d'elle: Tu te rappelles Falcon ? demanda-t-il à son ami qui fit aussitôt, de la tête et de ses yeux blancs, un signe affirmatif; puis il continua: Je le vois encore entrer en classe; il s'arrêtait sur le seuil pour nous jeter le coup d'œil du maître. De sa soutane noire, coupée sur un ventre obèse par une large ceinture moirée, émergait un visage replet et comme passé au brou de noix. C'était un véritable tableau que faisait valoir l'encadrement gris de la porte.

L'abbé était très digne avec son parler lent et dogmatique, sa tête altière plantée court sur de larges épaules, dont il tenait l'une plus haute que l'autre. Les élèves le disait ombrageux, jaloux, plus solennel que

savant. Il se croyait voué à de grandes destinées. Il mangeait abondamment, buvait avec facilité, sous prétexte, prétendaient les mauvaises langues, que n'étant pas marié, il avait droit à une compensation. Mais pour ce qui touchait à la doctrine et à la morale, il affectait la plus stricte observance, et s'il se produisait un petit scandale, parmi les laïques bien entendu, il en parlait avec des lèvres mélancoliques, des yeux attristés, et des réprobations énergiques. A part ces défauts assez communs, on n'avait rien à reprocher à ce rigide ecclésiastique ; ce qui peut paraître singulier, car les gens très sévères ont, en général, beaucoup à se faire pardonner ; alors il se repentent amèrement des fautes d'autrui et leur rigorisme est comme un rideau qui tombe sur la scène, dès qu'ils ne jouent pas la comédie devant le public.

Je vous donne ces renseignements, Madame, pour que vous sachiez, que l'abbé, sans être un saint était un honnête homme. Il nous enseignait donc la religion. Un après-midi, ventre en avant, jambes écartées, chef en arrière, il entra dans notre classe, avec une lenteur calculée. Ce jour-là, il était encore plus solennel que d'habitude, car il éprouvait le besoin de consolider sa dignité, ébranlée par un long repas, très arrosé en l'honneur d'un confrère dont il avait célébré la fête. Son œil brillait d'une flamme apostolique et le brun de son visage tournait au rouge.

Dès qu'il fut à son pupitre, il prononça d'une voix magistrale les mots coutumiers: Messieurs, à vos places. Une fois le silence établi, il se mit à nous expliquer la pureté d'intention.

Après avoir indiqué en quoi elle consiste, il nous démontra par des arguments de raison et de foi, qu'elle est d'une nécessité absolue, et nous avertit que, néanmoins, le monde ne la connaît pas.

C'était, énoncée en d'autres termes, ma théorie d'il y a un instant ; seule la conclusion diffère.

Il nous lut, à cette occasion, une page de Bossuet ; elle était savoureuse. Depuis, je l'ai relue et méditée souvent, avec un tel plaisir que je la sais presque par cœur ; elle est un peu longue, mais la beauté abrège la longueur. La voici, ou à peu près.

Ici, Métral, avala sa salive, puis battant la mesure de la main pour mieux marquer le rythme des phrases qu'il détaillait finement, il commença :

« Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu, pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené

par des promesses terrestres, la nature infirme et animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce faible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit, par une chaste dilection des biens véritables qui sont les spirituels.

« Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisions le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque ; et de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies sont toutes affaires du monde ; et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions du moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous, sans inquiétude, des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie, ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions si intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux dans les prisons et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et très contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises ! »

Monsieur et Madame de Lentigny écoutaient des yeux et des oreilles ; ils souriaient à entendre Métral accentuer les mots : « tout est judaïque », ou « dans les sacristies » ou « des neuvaines à tous les autels » ou « fatiguer véritablement le ciel ».

Celui-ci avait une mémoire tenace, et parlait sans hésitation. Suivant les passages, sa voix sonnait autoritaire, ironique, dédaigneuse, toujours naturelle, tandis que ses regards et ses lèvres devenaient tour à tour méprisants, moqueurs ou sévères.

Lorsqu'il eut abaissé les deux bras qu'il avait élevé vers le ciel pour dire : « O Père éternel, tels sont vos adorateurs », il se tut et prit une gorgée de bière. Ensuite, le visage et la voix calme, il déclara qu'il n'avait pas

beaucoup apprécié l'enseignement de l'abbé Falcon; mais, affirmait-il, je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir révélé ce sermon où Bossuet nous apprend que la pureté d'intention est absente du monde et que les intérêts matériels sont présentés au public dans un pieux emballage.

Puis, se tournant vers Madame de Lentigny, il lui dit: Vous ne vous étonnez pas quand Bossuet affirme que les hommes sont aveugles et que chez eux tout est judaïque ?

Elle lui répliqua: Il excepte au moins certaines personnes, tandis que vous !... Oh ! s'écria Métral, à peine une sur cent ! Je n'ose pas garantir qu'il ait voulu comme moi, ne point désobliger votre mari ; mais il y avait à Paris, ne l'oublions pas, le roi et les princes du sang: il fallait bien les ménager.

En tout cas, dans cette leçon, tout était lumineux, même les ombres. Néanmoins, l'abbé Falcon crut devoir l'illustrer encore par un exemple.

L'orateur, prétendait-il, nous avait donné une théorie abstraite, il désirait, lui, nous rendre cette vérité tangible. Ecoutez, nous disait-il, un fait historique, qui vous la fera, si je puis m'exprimer ainsi, vraiment palper. L'action se passe dans ce XIII^{e} siècle qui a produit tant de saints, entre autres, François d'Assise et Dominique, ces deux colonnes de marbre précieux qui ont soutenu l'Eglise ébranlée. Elle est racontée par un moine, par conséquent, elle est vraie.

Durant ces préliminaires, il tira de sa serviette un vieux livre, relié en peau de truie et dont les couvertures de bois, ornées de dessins en reliefs, étaient maintenues par des fermoirs de cuivre. Il l'ouvrit avec vénération, comme l'écrin d'un reliquaire et nous lut un texte latin qu'il nous traduisait phrase après phrase:

« Il y avait une fois dans une église des clercs séculiers... »

Là, par crainte de nous scandaliser s'il nous révélait les rivalités qui existent entre les moines et les prêtres qui vivent dans le monde, il nous expliqua que ces clercs étaient probablement de simples tonsurés, non constitués en dignité sacerdotale. Ayant émis, à bon escient, cette interprétation sagement fallacieuse, il se remit à sa traduction:

« Ces clercs séculiers chantaient à pleine gorge, et poussaient, sans dévotion, des notes d'une éclatante sonorité. Un saint religieux, par hasard, assistait à l'office. Il vit, debout dans un endroit élevé du chœur de l'église, un démon géant, qui, de sa main droite, saisissait au vol chaque note des chanteurs et les jetait dans un sac qu'il tenait de la main gauche.

« L'office terminé, les chanteurs se félicitaient mutuellement d'avoir loué Dieu avec une grâce robuste. Le religieux, témoin de la récolte diabolique, prononça ces mots ; oui, vous avez bien chanté, vous avez rempli le sac. Les clercs déconcertés lui demandèrent ce que signifiaient ces paroles. Alors le moine leur raconta sa vision. »

Quand il parlait du diable, l'abbé Falcon prenait un ton grave pour mieux nous émouvoir et donnait à sa voix des inflexions mystérieuses. Les élèves se regardaient à la dérobée, et l'un d'eux sourit. L'abbé le remarqua. Il s'interrompit et posant son livre sur le pupitre nous dit d'un ton tranchant d'anathème: J'ai vu le sourire sceptique d'imbéciles qui jouent aux esprits forts, et croient faire preuve d'intelligence en étalant leur sottise.

Il resta muet, immobile, un instant. Un silence massif pesait sur nous. Un crayon tomba sur le plancher. Personne ne bougea.

L'effet voulu était produit. Alors, pour montrer que son orthodoxie rigoureuse ne rétrécissait pas la largeur de son esprit tolérant, il convint que ce récit n'était pas article de foi, comme les miracles de l'Evangile, et, qu'à le nier, on n'encourait aucune censure théologique. Oui, déclarait-il, on peut, sans être hérétique ou excommunié, ne pas l'admettre. Mais si la religion, dans ce cas, n'exige pas notre assentiment, la raison, en vertu de la probité intellectuelle, nous défend de nier ce qu'elle nous affirme comme vrai. Or, ce récit offre toutes les garanties de véracité, car l'auteur est un moine qui a analysé les sources, contrôlé les témoignages et soupesé l'autorité des témoins. Lui-même nous le dit expressément: « Le fait m'a été raconté par un abbé de l'ordre de Cîteau, homme de la plus haute valeur morale ». Il serait donc, sinon déloyal, au moins téméraire, de mettre en doute sa sincérité et sa véracité.

En prononçant ces deux dernières phrases, il branlait la tête et agitait son index pointé vers le ciel ; ensuite haussant, par mépris, les épaules, il laissa tomber dédaigneusement ces mots: et pourtant il y en a qui sourient !

Il se tut de nouveau et son regard dominateur pesa un instant sur nos visages devenus sérieux et docilement pensifs.

Après avoir joui décemment de sa maîtrise, il reprit: Vous constatez que la pureté d'intention fait défaut même chez des personnes qui sans posséder l'éminente dignité du sacerdoce, se sont vouées, néanmoins au service de Dieu et contribuent par leurs efforts artistiques à la splendeur du culte. Dès lors, vous vous figurez combien le monde la néglige. Pas-

sez en revue toutes les classes de la société ; choisissez dans chaque profession les hommes les meilleurs ; peut-être les estimerez-vous droits et purs dans leurs sentiments intimes, dans leurs pensées secrètes, car le pouvoir de sonder les reins et les cœurs vous manque. Mais soyez-en certains, vous auriez tort, puisque tous les hommes ont une conscience contrefaite et adultèrent leurs intentions.

Prenez par exemple un haut magistrat. On vente son désintéressement, sa loyauté. Il propose au peuple une loi ; il s'efforce de l'imposer, il se démène à la tribune, il parle avec de grands gestes, il use de promesses mensongères et jure, la main vers le ciel, de n'avoir en vue que le bien du pays. Ah ! si vous étiez saints comme le pieux moine, vous verriez le démon lui prendre toutes ses paroles sur ses lèvres et les jeter dans le sac.

Vous écoutez un avocat plaider ; vous êtes persuadés qu'il défend la veuve et l'orphelin, qu'il parle pour la cause du droit et pour le triomphe de la justice ; ah ! si vous étiez saints comme le pieux moine, vous verriez le démon lui prendre toutes ses paroles sur ses lèvres et les jeter dans le sac.

Un écrivain disserte sur ses œuvres ; il prétend écrire pour corriger les mœurs, instruire les ignorants ; mais si vous étiez saints, comme le pieux moine, vous verriez le démon lui prendre toutes ses paroles sur ses lèvres et les jeter dans le sac.

Voici une dame de l'aristocratie ; elle préside à toutes les ventes de charité ; elle vous énumère les travaux qu'elle s'impose pour l'amour des pauvres ; elle vous détaille son douloureux dévoûment aux malheureux, elle vous apitoie sur les peines qu'elle se donne ; si vous étiez saints comme le pieux moine, vous verriez le démon lui prendre toutes ses paroles sur ses lèvres et les jeter dans le sac.

Il vous serait facile de multiplier les exemples à l'infini ; les patrons protégeant les ouvriers, les chefs socialistes défendant les prolétaires, les domestiques se dévouant pour leurs maîtres : les résultats seraient identiques ; nous constaterions que tous, quel que soit leur rang social, tous manquent de pureté d'intention, tous agissent par intérêt, intérêt d'ambition ou de rivalité, intérêt d'argent ou d'influence, intérêt de vanité ou d'orgueil, de haine ou de vengeance, de paresse ou de passion dégradante, mais toujours l'intérêt.

Il fallait voir la mimique de l'abbé. Il tendait d'abord le bras et l'index devant lui, comme s'il désignait quelqu'un, et le verbe haut, il criait : « prenez un magistrat » ; puis à « si vous étiez saints », il agitait la main près

de sa tempe, il baissait, en nous toisant, sa voix lente et pitoyable, enfin, prononçant la phrase: « vous verriez le démon », il mettait la main en coquille, faisait le geste d'attraper une mouche et jetait à son côté gauche, dans un sac imaginaire, les paroles saisies par sa paume droite, soudainement fermée.

Après avoir conclu que l'intérêt égoïste est le vrai moteur des actions humaines, il nous regarda en dompteur et posa la question coutumière: Avez-vous bien compris ? Tous les élèves gardèrent le silence. Alors l'abbé s'adressa à celui qui avait souri: Eh bien, vous, prouvez-moi, par un exemple, que vous avez compris. L'élève debout, le visage impassible, la voix froide murmura: Si vous entendez un magistrat proposer une loi... Non, non, s'écria le professeur, n'allez pas, comme un perroquet, me rabâcher mes exemples. Trouvez-en, par vous-même, un nouveau ; ce n'est pas difficile quand on est si fort d'esprit. Il y en a des quantités: un médecin qui traite son malade, un polisson qui rit quand on explique une histoire pieuse... Sa voix avait un timbre de rancune et sonnait la vengeance.

L'élève, d'un ton ferme, reprit sans hésiter: Par exemple, quand un curé prêche et vante...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase ; l'abbé plus rouge encore par indignation, cria, vous êtes un insolent, asseyez-vous ; vous me copierez cent vers de Virgile... Ensuite, il nous débita un petit sermon où, dans des tirades haletantes, intervenaient tour à tour, le fâcheux esprit critique, la perversité précoce de l'intelligence et du cœur, la révérence que l'on doit aux représentants de Dieu, et le « Ne touchez pas à l'oint du Seigneur ». Le tout était entrecoupé d'invectives contre le pauvre écolier, un garçon malicieux, mais bon, qui prenait un air morfondu et se gaussait intérieurement.

Nous, nous trouvions que notre professeur était burlesque ; mais il gardait une telle sévérité dans la voix, une telle gravité dans son maintien, une telle domination dans le regard, que nous n'osions pas rire. Il est vrai qu'à peine sortis de la classe, nous nous sommes revanchés. Nous félicitions notre camarade ; le clergé devint le sujet de nos plaisanteries plus malveillantes que spirituelles, et nous injurions l'abbé qui, à notre sens, était un fanatique de mauvaise foi.

Métral s'adressant à Madame de Lentigny: Vous voyez, lui dit-il, qu'au moment où il nous prévenait contre la duperie universelle, M. Falcon se dupait lui-même. Il déniait la pureté d'intention aux hommes de toutes les professions ; il n'exceptait personne, pas même les plus hauts

magistrats et, avec raison me semble-t-il, il eût applaudi, malgré sa rancune, si l'élève avait cité comme exemple, un pasteur protestant, un pope orthodoxe ou un chef salutiste ; mais le fait d'appliquer sa loi générale au clergé catholique, le révolta comme un sacrilège.

Oh ! il n'y a rien là qui me surprenne, déclara Madame de Lentigny. C'est à croire que le sacrement de l'ordre confère aux prêtres l'orgueil sacerdotal. Tous, si j'en juge, par ceux qui m'entourent, sont comme votre professeur, des fanatiques déloyaux, car ils savent très bien qu'ils sont des hommes comme les autres et ils refusent de l'admettre. Ainsi le curé de ma paroisse...

Métral l'interrompit : Pardon, Madame, je vous en prie, ne dites pas du mal de lui, il est de mes amis. De plus, permettez-moi de ne pas être de votre avis, ou plutôt, de mon ancien avis. Aujourd'hui, j'ai de l'expérience, hélas, et je suis persuadé que l'abbé Falcon n'a pas même soupçonné ce qu'il y avait de ridicule dans ses contradictions. Beaucoup de désirs secrets, sollicitaient sans doute sa volonté. Lequel était prépondérant ? Lui-même, vraisemblablement, ne s'en est pas rendu compte. Il voulait surtout, semble-t-il, nous édifier par tous les moyens possibles, et sauvegarder l'honneur du clergé. C'était son rôle ; son intérêt l'aveuglait ; maintenant, je suis convaincu de sa bonne foi.

Pourtant les défauts des ecclésiastiques ne lui échappaient pas ; j'ai appris plus tard que s'il les cachait aux laïques, il en plaisantait volontiers avec ses confrères. Est-ce extraordinaire ? Mon Dieu, non, car dans la vie, chacun se compose un personnage qu'il joue avec conviction. Dès que quelqu'un nous est annoncé, vite nous chaussons le cothurne, nous entrons en scène, nous commençons nos grimaces, et si l'on nous traite d'histrions, la colère nous étouffe, parce que nous voulons être pris au sérieux.

N'avez-vous jamais remarqué que nous sommes incapables d'écrire une lettre intime sans jouer un peu la comédie ? Bien plus ; non seulement nous nous présentons déguisés, grimés, masqués devant les autres, pour les tromper, mais nous nous masquons pour nous tromper nous-mêmes ; nous sommes comédiens avec nous-mêmes, nous nous dupons, nous nous pipons, comme dirait Montaigne.

A ce moment, de Lentigny, que l'histoire de Falcon, légèrement embellie, avait amusé comme amuse un souvenir de jeunesse espiègle, cessa de rouler entre le pouce et l'index sa longue moustache dont il glissait de temps en temps la pointe entre ses dents pour la mordiller. Il hasarda

cette remarque: Etre comédien avec soi-même, ce n'est pas être hypocrite, ce n'est pas être stupide, c'est être idiot.

Tu as parfaitement raison, répondit Métral en badinant; tu deviens courageux, je te félicite; toi qui reculais devant le mot stupide, tu affrontes un terme plus violent et peut-être plus juste. Moi je ne suis pas aussi brave que toi et si tu le permets, je dirai, pour ne blesser personne, que nous vivons à l'état de comédiens inconscients. Le fait s'explique sans difficulté... Ne fais pas des signes de dénégation, écoute-moi. Nous nous croyons chrétiens, bons, honnêtes, toutefois Bossuet certifie que nous sommes juifs; moi, je suis persuadé que nous sommes simplement des païens déguisés en chrétiens. Nous sommes nés païens, avec tous les instincts païens. Nos parents, nos curés, nos maîtres, dès notre enfance, nous ont appliqué sur le visage un masque chrétien et nous vivons dans un pieux carnaval. Travestis, nous paraissons humbles, charitables, vertueux, chrétiens, enlevez le masque, vous voyez le païen: et tous nous portons ce masque, les uns avec élégance, comme un domino rose, les autres, avec mystère, comme un loup noir, quelques-uns avec grossièreté, comme un ignoble visage de carton peint, mais nous le portons tous, sans exception.

La contradiction avait excité Métral, qui les sourcils relevés, les yeux agrandis, branlait affirmativement la tête. Son geste parlait avec énergie et le ton de sa voix frappait sec et coupait comme une hache.

La dame qui le considérait avec surprise, poussa un: Oh! cependant Monsieur...

Lui, sans gêne, lui coupa la parole brusquement: Si nous avions une vie chrétienne, efficace, nous serions d'autres hommes et surtout d'autres âmes. Nos cœurs, en holocauste, seraient flamboyants de charité. Mais nous n'aimons ni Dieu ni notre prochain; nous sommes tous païens et notre amour ne rayonne que sur nous.

Ne protestez pas, Madame; vous vous estimez chrétienne, vous pensez être vertueuse, parce que vous ne volez pas, parce que vous ne tuez pas, parce que vous n'êtes pas convaincue d'adultère, mais les païens ne pensaient pas autrement, et quelques-uns pensaient mieux.

Pour racheter son insolent « vous n'êtes pas convaincue d'adultère », il ajouta: Vous êtes une gentille et gracieuse païenne avec un domino rose-chrétien. Consolez-vous; nous portons tous le masque et ce masque est si fortement collé sur notre visage que nous sommes impuissants à l'ôter lorsque nous voulons nous mirer dans notre conscience.

Cette dernière phrase, pareille à une sentence de condamnation, tomba lente et grave.

Madame de Lentigny, comme si elle n'eût pas saisi l'allusion à sa vie intime, prit une mine de reproche et articula ces mots en avançant les lèvres: Oh ! Vous êtes bien sévère.

Il sourit; c'est peut-être, dit-il, que j'ai beaucoup à me faire pardonner, n'est-ce pas ? Que voulez-vous; je porte mon masque.

Non, reprit-elle, vous éprouvez du plaisir à calomnier tout le monde et à vous calomnier vous-même. Jamais je croirai que vous portez un masque.

Hélas, vous avez tort, murmura-t-il avec un air de tristesse et de regret comique: j'ai mon masque; seuls, les fous et les hommes ivres n'en portent pas. Or, je ne suis ni fou ni ivre, je ne suis qu'un comédien inconscient... comme le reste de l'humanité.

De la main ouverte, désignant de Lentigny, il ajouta en s'inclinant: J'excepte toujours votre mari.

Et les saints ? demanda-t-elle.

Il leva les yeux au ciel, en un geste d'incertitude: Je ne suis pas en état de vous renseigner, déclara-t-il, car, Dieu merci, je n'ai jamais rencontré un saint.

La dame le regardait, à la fois amusée, stupéfaite et dépitée.

Il poursuivit: Ne vous étonnez pas de mon « Dieu merci »; car je vous l'ai avoué, je suis un païen sous un masque chrétien. Dès lors, si je me trouvais en face d'un saint, qui fût un véritable chrétien, ce saint me serait un reproche vivant, et, vous le savez, je n'éprouve aucune difficulté à reconnaître moi-même mes vices, mais il ne faut pas qu'un autre me plonge le nez dans mes défauts, même dans ceux que je viens de confesser ! Arracher mon masque qui plaque si bien ! Ce me serait humiliant et douloureux. D'autre part, un saint doit être très ennuyeux, puisque les gens qui passent pour vertueux sont déjà si désagréables.

Il s'était levé en prononçant ces paroles soulignées d'un sourire moqueur. Excusez-moi, Madame, je porte un instant mon masque ailleurs et je vous le rapporte immédiatement.

Il quitta la terrasse et pénétra dans l'hôtel pour payer la bière qu'on lui avait offerte.

Dès que Métral se fut éloigné, de Lentigny se dressa sur ses jambes courtes, fit quelques pas au hasard, les mains dans ses poches, puis debout, devant sa femme qui brodait de nouveau, il dit: Quel original! il est

fantastique ! Il n'a pas changé ; mais avec lui, du moins, on ne s'ennuie pas.

Celle-ci prit un petit air maussade et riposta sèchement : Son originalité est impertinente, voilà tout ! Tu n'as pas même remarqué son insistance à t'excepter des stupides ; il se moquait de toi et de ta sottise. Je n'aime pas ces esprits qui dénigrent tout, ces railleries assommantes qui ne respectent rien, pas même la religion. Tu as vu comme il traite les prêtres ! C'est un sceptique effronté, j'espère bien qu'il ne restera pas ici.

Le mari, ignorant les vraies causes du dépit de sa femme, protesta : Il n'est pas méchant, affirmait-il ; son esprit m'amuse, et ses taquineries ne me blessent pas du tout. Il est un peu paradoxal, je le concède : tu es témoin que je n'étais pas entièrement de son avis : mais au fond de ses théories, il y a toujours une vérité. Il t'a plaisantée gentiment ; aussi, pourquoi t'offenser ? Si, comme moi, tu l'avais fréquenté, tu l'estimerais ; peut-être l'aimerais-tu !

Elle fit, de la tête, un signe de dénégation énergique.

Au même moment, Métral passait sous la tour carrée. Elle entendit ses pas sur le sentier. Aussitôt, elle changea de visage pour l'accueillir avec un sourire très naturel.

Métral s'approcha et l'enveloppant d'un de ces regards qui angoissent, il lui dit : Madame, je vous rapporte mon masque, je vous l'avais promis. Maintenant, avant de vous quitter, je vous présente les hommages d'un païen qui reste païen... comme tout le monde. Il se tut.

Pour ne pas laisser s'établir un silence qui lui paraissait accusateur, elle posa cette question, la tête penchée sur sa broderie : Si nous sommes païens, alors nous serons tous damnés ?

Il enfonça la tête dans ses épaules, fronça les sourcils, fit la moue en dilatant les yeux, puis, prononça ces mots : Ça, c'est une autre question ! Ensuite, un coin des lèvres relevé moqueusement, tandis que l'autre s'abaissait dédaigneux, il ajouta : Nous deux, nous n'avons rien à craindre : l'enfer n'a pas été créé pour les comédiens inconscients. Mais votre mari pourrait bien y aller ! C'est encore une consolation pour vous.

De Lentigny se mit à rire bruyamment d'un bon gros rire de sa bouche torte. Sa femme, très maîtresse d'elle-même, rit à son tour d'une façon discrète, sans paraître comprendre la malice de la remarque. Métral se tenait debout devant-elle, son large chapeau à la main.

Restant assise, la tête droite, les yeux de nouveau caressants, elle le pria avec instance de rester. Ce serait un si grand plaisir pour son mari ;

on a tout à gagner dans la compagnie d'un homme d'esprit, et puis les jours s'annonçaient si beaux ; les nuits, avec le clair de lune sur le château, rayonnaient d'une splendeur féérique ; un vrai décor de théâtre ! Pour elle c'était le comble de la beauté.

Métral tira sa montre et s'excusa ; il regrettait beaucoup, mais c'était l'heure du dernier train, il devait rentrer à la maison où des occupations criardes le réclamaient ; d'ailleurs, il redoutait d'être importun.

Il salua d'une inclination la dame qui s'était enfin levée ; il tendit la main à son ami, le pria de ne point se déranger, remit son large chapeau sur son crâme chauve et tourna le dos.

De Lentigny l'accompagna jusqu'à la sortie de la ville, et après une dernière poignée de main, revint sur la terrasse. Sa femme qui avait pris un visage dur et dont les yeux étaient glacials, éclata en reproches : Tu choisis bien tes amis, je te félicite. Une autre fois, tu pourras te dispenser de les conduire chez moi. Enfin, par bonheur qu'il s'est décidé à partir. Cette manie de ne pas croire à la franchise des gens est insultante. A l'entendre, on dirait que tout le monde est fourbe, menteur, et pourtant...

Son mari, sans malice, reprit les derniers mots et lui dit : Et pourtant, réfléchis un peu ; tu constateras qu'il a raison. Pourquoi voulais-tu le retenir, puisque tu es contente de son départ ? Pourquoi le trouves-tu injurieux et te fâches-tu, toi qui le flattais ?

Le regard dur et froid de Madame de Lentigny, se fit encore méprisant. Elle répondit sèchement : Que tu es bête, tu n'as pas compris que je le retenais pour te faire plaisir et que je suis fâchée parce qu'il se moquait de toi ? il n'y a pas d'autre raison.

Comme, malgré sa naïveté, le mari souriait, elle redressa son buste et cria d'une voix acidulée : Tu as beau sourire ; c'est comme cela ; je n'ai pas l'habitude de mentir.

Sentant le feu près de la poudrière, le pauvre homme se hâta d'apaiser sa femme : Calme-toi, ma chère, je ne souris pas, regarde, et je ne mets pas en doute ta pureté d'intention ; voyons, ma chère, calme-toi, calme-toi !

ALBERT CHARPINE †

Le témoignage de Georges Duhamel[1]

On entend quelquefois avancer, par des esprits intrépides, que jamais, comme dans la littérature de ces vingt dernières années, ne s'est autant manifestée la traditionnelle légèreté française. Pour réduire à néant cette téméraire affirmation, il suffirait, je crois, de l'exemple de Georges Duhamel et de son œuvre.

Ce médecin, qui ne s'est pas fait écrivain pendant la grande guerre, puisqu'il l'était déjà, mais qui a dû à la guerre quelques-unes de ses inspirations les plus pathétiques, cet observateur-né pour qui l'observation n'a pas le caractère futile d'une quelconque curiosité, mais la valeur sacrée d'un témoignage, ce fervent amateur de musique, à qui les mélodies les plus enchanteresses ne font pas oublier la déchirante plainte des hommes, ce voyageur infatigable, qui, aspirant à la possession du monde, ne dédaigne pas de rétrécir son horizon aux limites de l'univers enfantin, — un problème, un seul, domine, me semble-t-il, toute sa pensée et toute son œuvre, mais un problème de quelle envergure et de quelle profondeur ! celui qui consiste à se demander quels sont, en face de sa destinée, les pouvoirs d'un homme. Subit-il, sans rien y changer, non seulement les circonstances extérieures qui définissent sa vie dans le temps et dans l'espace, — mais aussi et surtout, ces fatalités internes qu'il porte en lui dès la naissance, dans son tempérament, dans son caractère, dans les mystérieuses influences de son hérédité? — ou bien, au contraire, est-il capable de se dépasser, de transformer son caractère et sa vie, de changer, en quelque manière, sa destinée? Disons-le d'un mot : le problème du héros, le problème du saint, tourmente cet honnête homme, qui n'a rien d'un mystique, qui se déclare même agnostique mais qui, sans se laisser arrêter par les postulats déterministes d'une science que, pourtant, il aime et

[1] Causerie faite à Radio Lausanne, dans la série des Voix Universitaires, le 8 janvier 1941.

révère, ouvre tout grands ses yeux et son cœur aux révélations d'une expérience humaine proche et loyale.

Médecin-major durant la grande guerre, appelé à soigner des milliers d'obscurs martyrs, Duhamel a été bouleversé par les actes d'héroïsme simple, d'héroïsme vrai, dont il a été le témoin — car le véritable héroïsme fuit toute pose et toute jactance, et le blessé qui, d'abord timide devant la douleur, s'enhardit jusqu'à chanter, tandis que la teinture d'iode brûle sa chair saignante, est un héros aussi à sa manière. Ces humbles témoignages d'une humanité capable de dominer ses réactions les plus naturelles, Duhamel ne les oubliera plus. Désormais le problème est posé à son esprit. Romancier, il s'attache à reconstituer les ambitions, les démarches, les expériences, les vaines tentatives du malheureux Salavin, — avide d'échapper à sa misère morale, contraint d'avouer, au terme d'une existence frénétique et douloureuse, que la meilleure voie pour parvenir à la sainteté n'est pas celle où vous égarent un subtil égoïsme et un secret orgueil. Le saint ne devient pas saint en ne pensant qu'à sa sainteté.

Salavin n'était qu'un fantôme né de l'imagination enfièvrée de Duhamel ; Laurent Pasquier, le nouveau personnage que Duhamel suit de si près, — tout au long de la Chronique des Pasquier, — qu'il se confond au moins partiellement avec lui, a les deux pieds posés solidement sur le pavé parisien, et autour de lui toute une famille : père, mère, des frères, des sœurs, — et des amis, des maîtres, — lourde pâte humaine... Que de désillusions cette imparfaite humanité ne réserve-t-elle pas à ce témoin sensible et lucide, — trop sensible pour ne pas souffrir de ses incartades, trop lucide pour ne pas voir qu'il partage avec elle la plupart de ses faiblesses et de ses lubies : l'inconduite du père ruine à jamais le merveilleux bonheur et la candide confiance des enfants, les divergences de caractères et d'opinions déchirent la paix et l'unité de la famille, l'art se montre impuissant à rapprocher les hommes d'une manière durable, la science, non plus que l'intelligence demeure sans effet sur les dérèglements du cœur ; à la petitesse et à la méchanceté des individus s'ajoutent le poids de la bêtise collective et les hideux entraînements de l'esprit de parti, — cependant que la douleur, incessamment, laboure les âmes les plus hautes...

En dépit de toutes ces déceptions, Laurent Pasquier, alias Georges Duhamel, conserve un indéfectible optimisme. « Des hommes admirables ! s'écrie-t-il, il y en a. J'en ai connu. J'en connais. Ils ne sont pas admirables partout et toujours. Ils sont admirables quand les circonstances les portent et que l'inspiration les visite... Des hommes admirables ! J'en ai cherché, j'en cherche encore. J'en trouve... Il faut chercher sans défaillance. Il faut arra-

cher tous les masques, ouvrir toutes les portes, contourner tous les obstacles et soulever toutes les pierres. Oh ! je ne suis pas déçu. S'il m'arrivait un jour d'être déçu... Mais non, je ferai mon optimisme de toutes mes déceptions. »[1] *Optimisme résolu, mais qui n'est pas exempt d'une sourde crainte ! Pour que cet optimisme fût décidément purgé de tout pessimisme, pour qu'il cessât d'être une sorte de défi que le cœur de Duhamel lance à sa raison, il faudrait que Laurent Pasquier se rendît enfin à la vérité que, déjà, la lumière rayonnant du front de sa sœur Cécile, — ange musicien au cœur percé d'un glaive, — lui laisse entrevoir. Il faudrait qu'il reconnût, et Duhamel avec lui, que le secret du bonheur, comme de la grandeur, ne réside pas, pour l'homme, dans la présomptueuse confiance qu'il met en ses propres forces, mais, au contraire, dans l'aveu de son impuissance personnelle, et dans le tranquille abandon à la Volonté, pleine de fermeté et de douceur, qui, mystérieusement présente au fond le plus pur de son cœur, le conduit aussi d'en-haut, à l'accomplissement de sa totale destinée. Ainsi Cécile s'abandonne-t-elle, dans l'église où la ramène, presque malgré elle, un irrésistible besoin de prière :*

« *Maintenant, Cécile est seule ou presque seule, debout, parmi les chaises. Elle regarde les lumières de l'autel d'un œil qui ne cligne point. Elle qui, tout le jour, chantonne, comme aux jours de son enfance, quelque interminable chanson qu'elle invente note à note, et parfois syllabe à syllabe, elle ne chantonne plus. Les anges qui volent dans l'ombre, s'ils veulent bien prêter l'oreille, ils entendront les pensées que Cécile forme laborieusement dans le secret de son âme.* »

Et voici ce que dit Cécile :

« *Seigneur, prenez-moi comme je suis. Si vous ne pouvez vous débrouiller avec ce cœur misérable, qui le pourra? Qui le voudra? Alors, Seigneur, acceptez-moi telle que je suis et ensuite, à nous deux, nous tâcherons d'arranger tout* [2]. »

Et l'on parle de légèreté !... La vérité est qu'à la tradition de la légèreté française — si elle existe — Duhamel en oppose une autre, — la plus authentique et la plus constante de toute la littérature française, — celle de l'humanisme, de l'observation, de l'étude et de la recherche de l'homme.

Et comment ne pas saluer avec joie cet humanisme, si complètement dépouillé d'influences nitzschéennes, — quand, rejoignant les plus hauts préceptes de la morale évangélique, il aboutit à proclamer la supériorité de l'a-

---

[1] *Les Maîtres*, Ed. Mercure de France, p. 303.
[2] *Cécile parmi nous.* Id., p. 77.

mour sur la haine, de l'esprit, éclairé par la charité, sur le déchaînement aveugle des instincts :

« Si l'homme est grand, écrit Duhamel, s'il mérite une place exceptionnelle au milieu de la création, ce n'est pas parce qu'il peut à l'occasion, se comporter comme les caïmans et les requins, c'est parce qu'il lui arrive de penser comme François d'Assise et Vincent de Paul. Si l'homme est grand, ce n'est pas parce qu'il a inventé les canons, l'avion ou les paquebots à turbine, c'est parce qu'il est capable de surmonter ses passions et d'humilier ses instincts. Si l'homme est grand, c'est parce qu'à travers mille expériences douloureuses, il s'est élevé, degré par degré, vers l'idée de Dieu. Il a d'abord dit, comme les animaux : « Oeil pour œil, dent pour dent ». Puis il a marqué, sans doute, un grand progrès, quand il a découvert cette autre maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît à toi-même ». Puis il a quitté la nature, la nature farouche et brutale, pour proclamer cet étonnant précepte : « Rends le bien pour le mal » [1].

Quel que soit le jugement que nous portions sur son œuvre, rendons grâces à Georges Duhamel de rappeler à un monde qui, par le culte insensé et la pratique effrénée de la violence, retourne à la barbarie, les plus nobles caractères, les plus essentielles vertus de l'humanité.

René BADY
professeur à l'Université de Fribourg.

[1] *Positions françaises.* Ed. Mercure de France, p. 101.

Quatre poèmes

VEILLE D'ORDINATION

C'est demain que je meurs
Pas de vaine tendresse
Pas d'inutiles pleurs
Mais un chant d'allégresse
C'est demain que je meurs.

Demain je meurs au monde
Et je revis en Dieu
Mort suave, profonde
Source d'un divin feu
Demain je meurs au monde.

Du seul Jésus épris
Le front haut, l'âme en joie
Méprisant tout mépris
Calme j'irai ma voie
Du seul Jésus épris.

Pour la mort de moi-même
Je reçois en tout don
Ma robe de baptême
Et le chaste cordon
Pour la mort de moi-même.

Vêtement de candeur
Noble et blanche livrée
Qui porte la fraîcheur
Dans mon âme enfiévrée
Vêtement de candeur

Tu seras mon suaire
Lorsque j'aurai fini
Ma vie et ma misère
D'infortuné banni
Tu seras mon suaire.

C'est demain que je meurs
Pas de vaine tendresse
Pas d'inutiles pleurs
Mais un chant d'allégresse
C'est demain que je meurs

Car le Christ c'est ma vie
Le monde c'est ma mort
Mort atroce, suivie
De lancinants remords
Car le Christ c'est ma vie.

VOCATION

Viens, je suis l'eau que ta prière
Demandait dans un soupir las
Cette eau fraîche dans la clairière
Que peu savent trouver, hélas.

Quand tu te croyais marcher libre
Moi, par ma grâce, je guidais
Dans ses détours fous ton pas ivre
Et tu vins où je t'attendais.

Maintenant, couche-toi par terre
Bois à même la source ; bois
L'onde qui seule désaltère
Les soifs des âmes aux abois.

Je suis la divine fontaine
Je puis calmer ton pauvre cœur
Je puis noyer toute ta peine
Mauvaise et toute ta langueur.

Mais je veux qu'ici tu demeures
Surtout que tu ne rentres pas
Dans la foule avide de leurres
Dans la fournaise de là-bas.

Reste ; je t'aime et te convie
Ce que tu cherchais vainement
Je te le donnerai : la Vie
Et l'Amour éternellement.

CHANSON D'AUTOMNE

Mon été d'espoir a passé
Et mes beaux soirs, éblouissants
De pourpre, de mauve et de sang
Demain seront gris et glacés.

Doux rêve trop vite effacé
Par un morne éveil malfaisant
Rayon d'or parfumé d'encens
Mon été d'espoir a passé.

Triste comme un voile de veuve
Le brouillard se lève et m'indique
Que, sans fruits, l'automne est tragique
Et que moi, j'en serai la preuve.

Voici donc venir les épreuves
Car en moi sous les rais obliques
Du soleil, fleurit le colchique
Triste comme un voile de veuve.

Mon été d'espoir a passé
Voici venir les jours d'épreuve
Ma vie est un rêve effacé
Mon âme a son voile de veuve.

A MARIE IMMACULÉE

C'est la nuit dans mon cœur
Une nuit noire épaisse
Qui me glace et me laisse
Tout transi de terreur.

Cette nuit est hantée
Par des fantômes blancs
Qui passent froids et lents
Dans l'âme épouvantée.

Ils m'oppressent. Ce sont
Les remords et la crainte
De la justice sainte
Oh ! quel affreux frisson

Glisse dans tout mon être !
Le désespoir m'étreint.
Etoile du matin
Brillante avant de naître

Luis à mon cœur éteint.

ALBERT CHARPINE †

De la Pratique médicale à la Direction spirituelle[1]

Au Dr Pierre Darbellay, en souvenir de nos causeries médico-théologiques.

Médecine de la Personne est un livre qui a du succès. Annoncé, il était curieusement et impatiemment attendu. Un de nos amis nous en avait parlé comme d'un ouvrage de déontologie médicale, c'est-à-dire comme d'un traité des devoirs moraux du médecin dans la pratique de son art. On va voir qu'il est, à divers points de vue, plus et moins que cela [2].

L'attrait du sujet — tout le monde a été, est, ou sera un jour malade — les promesses d'un titre que tant de travaux récents sur la personne et le « personnalisme » en général ou sur le service de la personne humaine par la médecine [3], rendaient séduisant, le souvenir, conscient ou subconscient chez beaucoup, des déceptions et déboires d'une médecine trop abstraite et trop exclusivement médicamenteuse, le nom et l'autorité du préfacier, Dr Georges Bickel, professeur à la faculté de médecine de Genève, créaient le préjugé favorable. Les recensions furent très élogieuses,

---

[1] A propos du livre du Dr Paul Tournier, *Médecine de la Personne*, un vol. in-8° de 296 pages, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.

[2] Plus, parce qu'il tourne en spiritualité spécifiquement protestante, de nuance oxfordienne, et la question est de savoir quel rapport cela soutient avec la médecine; moins, car on n'y trouve absolument rien sur plusieurs chapitres de première importance dans un traité de morale médicale, par exemple la déontologie chirurgicale. (Les allusions aux interruptions de grossesses ne laissent percevoir aucune inquiétude sur la légitimité morale de cette opération.) Mais l'auteur n'a pas voulu écrire un ouvrage proprement dit de déontologie médicale, il n'emploie même jamais ce mot. Il a voulu faire autre chose, qu'il faut examiner pour ce qu'elle veut être, ce que de fait elle est.

[3] Dr René Biot, *Au service de la personne humaine; Le corps et l'âme* (Présences), et en général les divers volumes du groupe Lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques; Dr Joseph Okinczyc, *Humanisme et Médecine*, etc.

surtout dans la presse spécifiquement protestante, ce qui s'explique aisément par la confession de l'auteur et surtout par le contenu du livre, non moins religieux que médical, témoignage fervent d'une foi, autant, sinon plus, qu'œuvre de science. Dans *La Vie Protestante* du 27 décembre, M. le pasteur Max Dominicé saluait ce livre comme « le premier manifeste de la révolution chrétienne de la médecine » et ne tempérait guère son admiration que par une petite chicane sur... l'abus des majuscules, ce qui n'est en aucune façon une réserve doctrinale.

Cependant, les lecteurs sont partagés d'avis. Les uns, tant protestants que catholiques (on comprend déjà par les lignes qui précèdent, pourquoi il n'est pas absurde de distinguer par leur « confession religieuse » les lecteurs de *ce* livre de médecine), se montrent non seulement sympathiques mais satisfaits, voire enthousiastes. Des prêtres, persuadés qu'il peut avoir d'excellents résultats pratiques, le recommandent chaleureusement, malgré les réserves doctrinales qu'ils ne peuvent pas ne pas faire s'ils l'ont lu de près. D'autres lecteurs, des catholiques, mais aussi des protestants, font des critiques assez graves: ils parlent d'exagérations manifestes, de confusion regrettable des plans et perspectives, de mélange fâcheux de médecine et de religion. Tel médecin, admirable de conscience professionnelle, s'est arrêté dès les premières pages en voyant se manifester l'orientation et préconiser, comme un élément essentiel de la thérapeutique même des maladies organiques, la « cure d'âme », le « recueillement », la « consécration de la vie » à Jésus-Christ. Tel autre qui se réjouirait du succès, s'il le croyait justifié de tout point et s'il tenait l'ouvrage pour uniquement bienfaisant ou du moins pour inoffensif, le considère comme une sorte de « tentative oxfordienne » plutôt que comme un ouvrage médical proprement dit. De fait, le Dr Tournier est un membre fervent des groupes d'Oxford, il a beaucoup travaillé à leur diffusion en Suisse et il dissimule si peu ces attaches qu'il dédie son livre au Dr Frank N. D. Buchman, fondateur et président du mouvement, « dont le message, témoigne-t-il, a exercé une influence profonde sur ma vie personnelle et m'a obligé à réfléchir au sens réel de ma vocation ».

Des lecteurs, surtout non médecins, sont impressionnés par l'efficacité de la méthode, attestée par les nombreux cas racontés à chaque chapitre et désignés par un prénom, de convention, je suppose. Des esprits sincèrement religieux sont touchés par l'accent de piété de l'auteur, son affranchissement de tout respect humain, sa ferveur à confesser le nom du Christ, son attachement aux saintes Ecritures, le dévoûment et le désintéresse-

ment requis par la pratique de la médecine telle qu'il la comprend, son respect pour les autres confessions, le soin qu'il prend, ainsi que sa femme et collaboratrice pour les cures d'âme, de conseiller à ses patients catholiques, oublieux de leur foi ou négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs, de revenir à l'Eglise, de recourir aux sacrements de pénitence et d'eucharistie, à la direction spirituelle d'un prêtre.

D'autre part, les mêmes lecteurs éprouvent un malaise, dont ils n'arrivent pas toujours à se formuler exactement les raisons, en voyant ce médecin se recueillir avec ses malades, attendre avec eux je ne sais quelles inspirations et dictées célestes à enregistrer sur un bloc-notes, exercer lui-même auprès d'eux une sorte de direction spirituelle que l'on a coutume de considérer comme étrangère à la pratique médicale et réservée, par nature ou de fait chez les catholiques, aux hommes revêtus du caractère sacerdotal. Sans compter que certaines phrases sonnent comme l'expression d'une confiance bien mitigée dans la direction spirituelle non médicale auprès des personnes qui n'ont pas les nerfs très solides et même des autres. On est choqué par l'une ou l'autre insinuation sur une carence de l'Eglise et un manque de profondeur dans la pratique de la confession, déconcerté par la solution apportée à tel problème juridico-moral, etc.

De plusieurs côtés, on nous demande: Que pensez-vous de ce livre?

Un premier sondage aux endroits présumés névralgiques m'avait inquiété. Une première lecture d'ensemble me laissa une impression mêlée, que je communiquai, oralement ou par écrit, à plusieurs personnes. Pour ne pas me tromper sur le sens véritable d'un ouvrage qui ne saurait en aucune cas être traité par prétérition, pour être sûr de ne pas en déplacer involontairement l'accent, je me suis astreint à le relire encore deux fois d'un bout à l'autre, à l'annoter, à le résumer. Je ne voulais, je ne voudrais pour rien au monde laisser passer, sans les reconnaître et les saluer, des vérités oubliées que le Dr Tournier aurait découvertes ou mises en meilleure lumière que les médecins, catholiques pour la plupart, qui s'attachent depuis longtemps déjà à souligner le caractère humain de l'art médical et qui veulent aussi une médecine de la personne. Tout vrai vient du Saint-Esprit: *Omne verum a Spiritu sancto.*

Si le livre était exclusivement médical, même écrit à la fois pour les médecins et le grand public, il échapperait à notre jugement d'homme ignorant de la médecine et peu au fait des sciences naturelles que la médecine suppose et utilise. Mais nous savons déjà qu'il n'est pas uniquement médical au sens « limitatif » du terme, pour parler comme l'auteur. Il pose

des problèmes, propose des solutions qui relèvent beaucoup plus de la philosophie (en particulier de la psychologie rationnelle, de l'épistémologie et de la classification des sciences, et surtout de la théologie : biblique, dogmatique, morale) que de la médecine telle qu'on l'entend habituellement, et des sciences annexes ou auxiliaires. C'est ce que sentent bien, malgré l'effort de l'auteur pour représenter toutes ses vues comme relevant de la « médecine synthétique », les personnes qui consultent un théologien sur cet ouvrage de médecin.

La meilleure manière de répondre à leur légitime désir et de mettre les choses au point nous paraît être de faire courir parallèlement l'exposé et la critique. Laissant de côté les cas nombreux dont l'anamnèse est faite et qui, s'ils illustrent les idées une à une, dissimulent un peu le lien qui les unit, nous analyserons l'ouvrage, chapitre par chapitre, en insistant sur les points jugés capitaux. Les observations critiques, d'ordre philosophique ou théologique plutôt que médical, seront mises en note. Ces notes d'inégale étendue et qui parfois se recouperont, ne représentent qu'une partie des réflexions que la lecture suggère : une étude critique complète demanderait un autre volume, presque aussi considérable. On se borne aux réflexions les plus urgentes. Une sorte de résumé final tiendra lieu de critique synthétique et, en les complétant, manifestera le lien des remarques particulières.

Ce procédé un peu lent, insolite, a paru le meilleur pour reconnaître, ainsi que l'équité le demande, non seulement la générosité d'intention, mais les apports positifs, les leçons utiles de *Médecine de la Personne*, et pour signaler d'autre part, comme le souci du vrai le requiert, les écueils auxquels des lecteurs non avertis et trop confiants risqueraient d'être jetés.

Si, tout en reconnaissant des mérites, on aboutit à des conclusions sévères, l'analyse, faite en grande partie de citations textuelles et, pour le reste, de résumés dont on pourra aisément vérifier la scrupuleuse fidélité, prouvera que les jugements ne portent pas sur un fantôme, mais sur une doctrine réellement soutenue. La critique d'ensemble devra remonter jusqu'aux postulats implicites, aux principes même non exprimés, mais parfaitement discernables, de la doctrine proposée.

La sévérité est sans préjudice de la bienveillance et de la charité. La bienveillance et la charité à l'égard des auteurs ne signifient en aucune façon relâchement doctrinal et complaisance à l'erreur. Un auteur peut de la meilleur foi et volonté se tromper dangereusement. L'amour de la vérité et la charité pour les lecteurs dont le discernement a besoin d'être

aidé font d'une juste rigueur un devoir à remplir coûte que coûte, sans circonlocutions diplomatiques. *Amicus Plato...*

Certains trouveront peut-être qu'il n'y avait pas lieu de s'arrêter si longtemps à un livre aussi... hybride ; que nous en faisons trop grand cas. Nul du moins ne pourra nous reprocher de n'avoir pas pris au sérieux un témoignage d'homme qui se présente aussi et surtout comme un témoignage de chrétien. Un ouvrage à certains égards discutable a toujours de l'importance s'il a du succès, exerce une influence. Le succès et l'influence peuvent ne pas être proportionnés à la valeur objective, dans un sens ou dans un autre. Pour certains genres de travaux, il arrive qu'ils soient en raison inverse de la qualité de l'œuvre. Toutefois, dans un genre aussi sérieux, un livre ne retient l'attention, ne provoque l'intérêt de beaucoup, que s'il touche à un problème humain réel et profond. Si imparfaite ou discutable que soit la solution qu'on propose, c'est toujours chose belle et digne de respect de l'avoir cherchée de bonne foi. *In magnis sat voluisse.*

I

« Problèmes de Vie »

Deux parties bien équilibrées, de dix chapitres chacune, se partagent le livre. La première s'intitule : *Problème de vie ;* la seconde, comme l'ouvrage entier : *Médecine de la Personne.* Un tout premier coup d'œil sur *la médecine et la vie* (où l'on cite ce mot : « L'homme ne meurt pas, il se tue »[1]) s'achève sur cette constatation que les chapitres suivants s'atta-

[1] Il est incontestable que, sans compter les gens qui s'ôtent la vie tout d'un coup par le suicide, un grand nombre l'abrègent par des labeurs excessifs, épuisants, souvent nécessaires hélas, pour faire subsister leur famille, ou, au contraire, des imprudences, des excès de toute sorte, que rien n'excuse, un régime absurde, des soucis qui les minent et dont ils pourraient s'affranchir par une remise en Dieu et l'abandon à sa volonté. Mais est-il besoin de dire que la vie la mieux réglée naturellement et la plus sainte surnaturellement finit tout aussi bien, à peu d'années près, que celle des gens qui se tuent ou s'usent prématurément pour de bons ou de mauvais motifs. A moins de verser dans la *Christian Science,* ce délire (mais alors on n'est pas médecin), l'auteur n'entend certainement pas dire le contraire, mais il ne s'explique pas là-dessus autant qu'on le souhaiterait. La révélation chrétienne enseigne, par l'organe de saint Paul, que la mort n'est entrée de fait dans le monde qu'à la suite du péché, puisque, au premier paradis, dans l'état que la théologie appelle l'état de justice originelle, l'homme, par privilège « préternaturel », pouvait ne pas mourir. Mais mourir nous est *naturel,* puisqu'il fallait, pour nous en exempter, ce privilège doublement gratuit, non essentiel même à l'état de grâce, et que la Rédemption, en nous restaurant dans la grâce *(mirabilius reformasti),* ne nous a pas restitué.

chent à justifier: « Les progrès techniques de la médecine ne peuvent suffire à la sauvegarde de la santé, si les hommes par leurs fautes de vie compromettent leur résistance. Quels sont en effet les facteurs de déficit dans la résistance du *terrain?* c'est d'abord le facteur héréditaire. Et celui-ci se rapporte, si l'on y pense bien, aux fautes de vie des générations précédentes; la syphilis, l'alcoolisme des parents, surtout la conception en état d'ébriété, se rattachent de toute évidence à ce que nous appelons les problèmes de vie. Et puis, dans l'existence du sujet, ce sont les excès alimentaires de la gourmandise et de la mode, le surmenage par ambition ou par avarice, la vie trop confortable qui diminue l'endurance physique et morale, les abus sexuels et les passions, tout ce qui ronge le cœur enfin, peur, révolte, remords, tout cela ce sont nos problèmes de vie » (p. 9).

Et l'auteur de citer cet extrait de la lettre d'un jeune homme: « La grande question, c'est la résistance aux maladies, et cette résistance dépend directement de notre qualité de vie... Ma vie physique, comme ma vie intellectuelle et spirituelle dépend directement de mon obéissance à Dieu et de la souveraineté totale de Jésus-Christ sur mon corps, mon cerveau, mon âme »[1] (p. 9).

C'est ce qu'on s'efforce de montrer d'abord à propos de la tuberculose: le caprice, l'indépendance farouche, l'indiscipline, le désœuvrement, favorisent l'éclosion ou la recrudescence et empêchent la guérison de la terrible maladie. Les remèdes nouveaux font du bien, parce que les malades se suggèrent qu'ils sont efficaces, mais l'effet de cette suggestion s'épuise vite. Au contraire l'expérience spirituelle, le contact avec Jésus-Christ, s'il ne se relâche pas, produit, en mettant fin aux conflits qui rongent la vie, des effets profonds et durables (ch. III).

Les problèmes de vie et leur solution n'ont pas de rapports moins

[1] La résistance aux maladies est en effet tout l'objet de la médecine préventive, mais ce n'est pas la grande, la suprême question de la vie, s'il y a une autre vie vers laquelle on puisse s'acheminer vertueusement, dans la maladie incurable même; si, comme dit saint Paul, *virtus in infirmitate perficitur.* La vie physique, la vie intellectuelle ou vie naturelle de l'esprit, la vie spirituelle (surnaturelle) ne dépendent pas de la même façon, «directement », de l'obéissance à Dieu et au Christ. Un grand pécheur peut jouir longtemps d'une excellente santé physique et psychique, alors que, spirituellement, dans l'ordre du salut, il est mort et propage la mort par ses scandales. Un grand malade peut être un génie, il peut surtout être un grand saint. Et les grands saints très bien portants sont rarissimes. Nous y reviendrons. Toutes les confusions à démêler sont déjà contenues en germe dans ces lignes trop naïves citées sans la mise au point qu'elles appelleraient. Mais comment les rectifierait-on, quand tout l'ouvrage s'y accorde au point qu'elles en sont le résumé concret ?

étroits avec l'apparition et la guérison d'autres maux physiques: maladies infectieuses, arthritisme, névrites, artériosclérose, angine de poitrine (qui ne serait pas une entité morbide, mais un syndrome susceptible d'être provoqué par des causes diverses, morales autant que physiques et souvent combinées), crises de foie, phlébites, furonculose, troubles du cœur. Le destin d'une lésion organique dépend plus de l'état d'âme du sujet que de son état anatomo-physiologique. Il faut certes suivre des traitements, mais surtout changer de vie, renoncer aux excès qui provoquent, entretiennent, font empirer le mal, et éliminer de son cœur les dispositions qui l'empoisonnent.

Les névroses et psychoses augmentent dans des proportions effrayantes et sont déjà plus nombreuses à elles seules que toutes les autres maladies. Mais les psychopathes sont moins des malades que des victimes de désordres physiques et moraux: personnels, des ascendants et de l'entourage. La nervosité croissante est en grande partie l'effet du recul moral du monde qui multiplie et aggrave pour beaucoup les problèmes de vie et les conflits de tout genre. Elle se manifeste surtout dans les milieux « formalistes », qu'entoure un monde non revenu au christianisme. Il ne s'agit pas, pour y remédier, de restaurer un formalisme de principes, étranger et contraire au christianisme, car il est pharisaïsme, mais de travailler à « l'édification d'une civilisation nouvelle où l'esprit du Christ soit la source intérieure du comportement personnel, familial et social de l'individu » (p. 38).

Assurément, les troubles fonctionnels d'ordre divers, par lesquels s'exprime chez les natures prédisposées le tourment de la vie, ne disparaissent pas par le seul élan spirituel, mais l'expérience montre, malgré tout, combien le sort physique et psychique d'une vie est lié à des victoires qu'on ne remporte que par l'esprit. La « liquidation majeure », par voie spirituelle, qui remplace la haine par l'amour et la révolte par l'acceptation, s'impose pour sortir du cercle vicieux psychique où les problèmes de vie se compliquent, s'enchevêtrent et font perdre le « naturel ». Le Christ, la communion au Christ, surtout vécue par le malade avec son médecin l'entretenant d'homme à homme, font seuls retrouver le naturel et l'enfance, condition d'efficacité de tout traitement (ch. IV).

Il n'y a pas de médecine sans connaissance profonde de l'homme, pas d'art médical sans colloque singulier du médecin avec le malade, sans effort pour comprendre sa vie et l'aider à se comprendre, ce qui suppose que chaque médecin traite moins de malades et consacre à chacun plus

de temps, qu'il se recueille, cultive sa propre vie intérieure, prépare ses consultations dans la prière, médite sur ses malades sous l'inspiration de Dieu pour se mettre en état de leur apporter le climat spirituel nécessaire aux ouvertures profondes, à la communion spirituelle, où ils se rendront à Jésus-Christ et se consacreront à lui: « Car l'homme, esprit, âme et corps, est une unité. Ce qu'il vit dans son corps correspond à ce qu'il vit dans son âme et aussi à ce qu'il vit dans son esprit. Chacun sait ce que l'on entend par corps. Je dois m'expliquer sur la distinction entre l'âme et l'esprit. L'âme, la ψυχή est ce qui relève de la psychologie: volonté, intelligence, sentiment, morale, etc... L'esprit s'exprime par tout cela, et aussi par le corps, mais il n'est ni l'âme ni le corps. Il relève de la relation personnelle de l'homme avec Dieu et façonne l'âme et le corps en fonction de cette relation. La difficulté à le saisir vient de ce qu'on n'en peut parler que par les mêmes mots qui définissent les mouvements de l'âme. Aussi est-il ineffable dans ce qu'il a de propre, et ne se connaît-il que par l'expérience intérieure. On peut faire de la psychologie, même de la psychologie morale et religieuse, discuter de problèmes théologiques, on ne l'atteint que dans le tête à tête avec Dieu.

« Or ces trois réalités, le corps, l'âme, l'esprit, ne sont point trois éléments qui, juxtaposés, constitueraient l'homme. Ils sont trois aspects d'une même unité: l'homme. »[1]

---

[1] L'auteur est donc (à sa façon, nous le verrons) « trichotomiste ». Son recenseur dans la *Vie protestante* l'en félicite comme d'une preuve particulière de fidélité à la Bible. « Elle (la médecine chrétienne, que le Dr T. cherche à restaurer) se place résolument sur le terrain de la doctrine biblique de l'homme, formulée par saint Paul avec le maximum de clarté, selon laquelle nous sommes un composé de corps, d'âme et d'esprit, ce dernier étant le lieu où se joue le drame essentiel de nos relations avec Dieu. » Nous verrons mieux, dans la critique d'ensemble, ce qu'il faut penser de la trichotomie en général et de la manière dont l'entend le Dr T. Disons tout de suite que la philosophie chrétienne, catholique et thomiste, la théologie thomiste du composé humain qui *ne* distingue *que* (mais distingue *réellement*) deux principes: le *corps* ou plus exactement la matière, et l'*âme spirituelle* à la fois principe de vie végétative, animale, rationnelle, et, en tant même que spirituelle, sujet, en son fond ou dans ses puissances, de la grâce, des vertus et des dons surnaturels, divins, cette doctrine n'est nullement gênée par les textes bibliques, spécialement pauliniens, trichotomistes, dont une saine exégèse détermine le sens et précise la portée. La théologie de la grâce s'en accommode si bien qu'elle se fonde sur eux. Voir, à cet égard entre autres, A.-J. Festugière, O. P., *l'Idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, exc. D: *La division corps-âme-esprit* de I. Thessal., et surtout Bernard Allo, O.P., *Saint Paul, Ire épître aux Corinthiens*, exc. V, particulièrement pp. 92-93; 102 ss. En schématisant, on peut dire, avec le *Lexikon für Theologie und Kirche*: « Lorsque l'âme *(psychè)* et l'esprit *(pneuma, nous)* sont juxtaposés, ils sont synonymes et désignent l'âme spirituelle par opposition au corps

Il faut rejeter l'assimilation mécanisciste de l'homme à un assemblage de parties distinctes. Si profonde est son unité réelle que le problème de l'union de l'âme et du corps est un pseudo-problème, donc insoluble [1]. « Comme il n'y a pas d'âme sinon une âme qui s'exprime et se manifeste dans un corps, de même il n'y a pas de corps sinon animé par une âme. De même, il n'y a pas d'esprit sinon incarné dans un corps et une âme et pas de corps et d'âme, sinon esprit, c'est-à-dire en rapport personnel avec Dieu » (p. 60).

Dans ses examens et observations, le médecin polarise toujours selon ses conceptions personnelles: matérialiste, il ne voit que les acteurs physiques de la maladie; s'il croit à l'âme, il observe en outre les facteurs psychologiques et moraux; croyant à l'esprit, il est attentif aux facteurs spirituels et constate que « les troubles physiques et psychiques sont

(*Dan.* III, 86; *Sag.* IX, 15; XV, 11; XVI, 14; *Heb.* IV, 12); ou bien *pneuma* désigne la vie de la grâce surnaturelle (l'âme en tant que sujet de cette vie) par opposition à la vie naturelle (I *Cor.* II, 14 s; I *Thes.* V, 23). Il arrive aussi que *(psyché)* signifie la vie du corps (*Mc.* VIII, 35). Tout le débat sur la « médecine de la personne » ou « médecine humaine » telle que l'entend le Dr T., et telle que l'entendent les auteurs et des médecins catholiques comme ceux qu'il cite volontiers, mais qui ne le suivraient, ne le suivent certainement pas jusqu'où il s'avance, est un débat dérivé. Les débats essentiels et primitifs portent sur la notion philosophique ou théologique de l'homme, l'ordre surnaturel, et... sur les *Fontes revelationis:* La Bible est-elle l'unique source, ou seulement une source privilégiée ? l'Eglise a-t-elle reçu du Christ mission de garder et d'interpréter authentiquement le dépôt de la Révélation et l'Ecriture elle-même ?

[1] C'est pour nous, au contraire, un problème réel, nullement insoluble, parfaitement résolu, non certes par les théories auxquelles fait allusion l'auteur pour en souligner l'insuffisance, mais précisément par la doctrine thomiste, si ferme et si nette, de l'unité substantielle du composé (humain) de corps et d'âme spirituelle. Nier la réalité du problème de l'union de l'âme et du corps n'est concevable que si on les distingue seulement pour la forme (distinction de raison ou simplement verbale), et si (qu'on distingue ou non entre l'esprit et l'âme, comme entre l'âme et le corps), on identifie *réellement* les divers éléments qu'on prétend distinguer dans l'unité humaine. L'homme est un corps animé par une âme spirituelle, ou une âme spirituelle incarnée. Ces formules se comprennent. Qui dit: corps humain, dit: matière vivifiée par une âme immortelle. Un cadavre d'homme n'est pas un corps humain. Qui dit: âme humaine, dit forme substantielle d'un corps humain, soit qu'elle anime actuellement la matière qu'elle organise en corps humain, soit qu'elle subsiste hors de la matière, séparée. L'homme est un animal raisonnable. L'animal et le raisonnable ne sont pas deux sujets mais un seul, doué de vie animale et de vie intellectuelle. Mais dans *cet* homme, la matière que *cette* âme organise et fait vivre, et cette âme animant cette matière, qui n'ont ensemble qu'une même existence, celle de l'âme, sont, antérieurement à (et indépendamment de) toute considération de l'esprit, réellement distinctes, non certes comme un homme se distingue d'un autre homme, mais comme deux principes d'un seul et même être composé. Distinction réelle et composition ou union réelle en une seule nature humaine de ces deux principes, ce n'est qu'un seul et unique problème.

fonction de la relation personnelle du malade avec Dieu ». Il est évident pour lui « qu'on ne peut soigner le corps sans soigner l'âme et l'esprit », qu'il n'y a pas de réforme physique sans réforme morale, ni de réforme morale sans renouveau spirituel.

Persuadé que, comme le corps est le symbole de l'âme, l'âme et le corps sont le symbole de l'esprit, l'auteur, dans sa pratique médicale, note non seulement les antécédents héréditaires et personnels, l'état des organes, les résultats d'examens de laboratoire, les données psychologiques, anthropométriques, physiognomoniques, graphologiques, pathologiques, etc., mais encore l'*histoire spirituelle* de ses malades.

Le rôle du médecin est d'aider l'homme à distinguer le plan de Dieu sur sa vie et à s'y conformer [1]. « En faisant de cette recherche du plan

[1] C'est là formellement identifier le rôle du médecin et celui du directeur de conscience. Pour nous, si c'est au médecin de connaître, pour essayer de les restaurer quand elles sont troublées, les conditions de la santé physique et psychique, et même si l'on veut spirituelle (naturelle), ce n'est pas à lui, mais au théologien prolongé en directeur spirituel, qu'il appartient de tracer les voies de la vie spirituelle (surnaturelle) en demandant d'ailleurs, s'il le faut, autant qu'il le faut, l'aide du médecin, du psychiatre notamment, pour tout ce qui relève de leur compétence. Il n'est pas absurde qu'un même homme soit tout ensemble médecin et théologien, et exégète, et conseiller spirituel dans les voies de Dieu, mais la médecine est une chose et la théologie une autre ; l'art du médecin et l'*ars artium*, ou *regimen animarum*, sont deux arts très distincts. On ne gagne rien, on risque de tout brouiller, à les identifier ou à les confondre. Les distinguer n'empêche pas mais permet de les unir ou de les faire sainement collaborer, sans usurpation par aucun des deux du domaine propre de l'autre.

J'ai voulu relire, parallèlement à *Médecine de la Personne, La thérapeutique des péchés capitaux* du Dr Laumonier. Ce médecin, partant du principe que tout vice a des conditions organiques (qui l'ont provoqué ou dont il a provoqué l'apparition et le développement) susceptibles d'être modifiées par une thérapeutique appropriée, préconise ces soins comme indispensables au succès de la thérapeutique morale et spirituelle à mener parallèlement. Il met donc l'accent tout autrement que le Dr T. Il respecte aussi mieux que lui la distinction des genres:

« Il va de soi d'ailleurs que l'action du médecin ne saurait être isolée. Elle est là pour fournir une base solide et indispensable à l'emprise de l'éducation morale, base sans laquelle, pour les raisons déjà exposées, celle-ci demeure inopérante. Par conséquent, pour mener à bien la besogne commencée, pour achever de restituer aux centres nerveux la souplesse adaptative préparée par le traitement somatique, le médecin devra toujours solliciter la collaboration intime et coordonnée de tous ceux — parents et amis, maîtres ou supérieurs, ministres de la religion, — qui sont à même d'exercer une influence utile sur le malade. C'est de cette organisation des efforts vers laquelle on tend déjà mais qui demeure insuffisante, malgré la bonne volonté de beaucoup et une pressante nécessité, que dépend tout le succès » (p. 56).

C'est bien ainsi que je l'entends et que je fais, dira peut-être le Dr Tournier. Mais il dit tout autre chose en assignant comme objet central à la médecine d'aider l'homme à découvrir le plan de Dieu sur la vie. Le méde-

de Dieu pour chaque vie son objet central, la médecine contribuera à construire (la) société normale » mettant sa fin dernière en Dieu et non comme la société bourgeoise, dans la raison, l'utilité et le confort (ch. V, *Connaissance de l'homme*). On est au centre de la pensée qui s'achèvera au ch. X.

Passons brièvement sur les chapitres intermédiaires.

Le VI^e^ étudie des divers *tempéraments*. Le VII^e^ passe en revue les *conflits* de tout ordre: familiaux, conjugaux, sexuels, professionnels, etc., dans leurs rapports avec la santé et l'influence sur la guérison de leur solution par le recours au Christ. Le VIII^e^ analyse du même point de vue les *fuites :* dans le rêve, le passé, l'avenir, l'accident, la maladie, le traitement par médicaments, l'abus des excitants ou des stupéfiants, le jeu, l'art, la la science, l'intellectualisme ou l'activisme (= l'agitation) religieux. Ces fuites ne résolvent rien et ne sont que de nouveaux problèmes de vie dont l'expérience spirituelle, la communion au Christ seule apporte la solution. Le ch. IX dit les méfaits du *surmenage* sous toutes ses formes: domestique, scolaire, sportif, professionnel, rappelle le devoir du triple repos: de l'année (vacances), de la semaine (dimanche), de la nuit (sommeil). *Paresse*, désordre, indiscipline, n'ont pas des effets moins fâcheux, ne font pas moins obstacle à la guérison. Il les faut vaincre, ce qui ne s'obtient que par la domination du Christ sur la vie [1].

Le fil des considérations générales se renoue:

La méthode anatomique qui a prévalu au point de devenir exclusive dans les derniers siècles est excellente, mais insuffisante. Il faut, en effet, rattacher les symptômes morbides à leur cause anatomique, mais c'est un abus manifeste de considérer la cause matérielle comme absolument première toujours, de contester ou de nier qu'un fait spirituel de révolte contre Dieu, par exemple, puisse avoir des conséquences matérielles, anatomiques et physiologiques, sur le corps entier. L'objectivité scientifique oblige à noter chez les malades les faits spirituels et psychologiques aussi

---

cin peut y aider, en tant qu'homme, en tant que chrétien, en tant qu'ami ou conseiller spirituel, mais non en tant que médecin. Ce faisant, il exerce autre chose que l'art médical.

[1] C'est un plaisir de dire que, si ces chapitres n'échappent pas à plusieurs des remarques déjà faites ou à faire, ils contiennent bien des pages dont l'importance et l'efficacité pratique ne sauraient être mise en doute. Il n'est presque personne qui ne puisse trouver profit à s'examiner à leur lumière, à 'approprier l'une ou l'autre des suggestions de l'auteur. Qu'elles soient d'ordre strictement médical ou d'ordre moral et ascétique, ce problème épistémologique est bien distinct de celui de leur pertinence et de leur bienfait, que notre intention n'est pas de nier ni de diminuer.

bien que matériels pour les mettre en rapport avec les symptômes dont ils souffrent. Il faut affirmer l'interdépendance des aspects anatomique, physiologique, psychologique et spirituel. Les relations causales ne sont pas à sens unique. Les faits matériels peuvent être l'effet aussi bien que la cause des spirituels et *vice versa*. Dans la vivante unité de l'organisme les éléments s'influencent réciproquement de telle sorte qu'il est impossible de dire, comme en mathématiques: « toutes choses égales d'ailleurs », car, si un élément change, rien n'est plus « égal d'ailleurs »[1].

Avec raison, Alexis Carrel a déploré qu'on ait réalisé des abstractions: corps et âme, matière et esprit, et dès lors regardé comme hétérogènes le physique et le moral. La médecine ayant perdu ainsi l'unité vivante de l'homme doit la retrouver. Elle ne le peut qu'en revenant à la conception chrétienne de l'homme: ni monisme (matérialiste ou spiritualiste) ni dualisme, mais doctrine d'incarnation[2].

---

[1] Il faut sourire un peu même en un sujet grave. Un ami, qui a eu la bonté de revoir ces pages, me fait remarquer que le Dr T. concilie les deux thèses de Brisset et de Caméristus, les deux médecins par qui Balzac dans *La peau de chagrin* fait représenter « l'analyse » et « la spiritualité ». Selon Brisset, qui s'en explique éloquemment, la monomanie, le « problème de vie » au sens strict du malade Raphaël provient tout simplement de l'altération de son épigastre. Caméristus répond: « Notre savant collègue prend l'effet pour la cause... Le principe vital, l'*archée* de Van Helmont est atteint en lui, la vitalité même est attaquée dans son essence, l'étincelle divine... a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du mécanisme et les fonctions de chaque organe; de là proviennent les désordres si bien appréciés par mon docte confrère. Le mouvement n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du cerveau à l'épigastre... Ici donc je voudrais un traitement tout moral, un examen approfondi de l'être intime. Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'âme et non dans les entrailles du corps. Un médecin est un être inspiré doué d'un génie particulier à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne aux prophètes des yeux pour contempler l'avenir, au poète la faculté d'évoquer la nature, au musicien celle d'arranger les sons dans un ordre harmonieux ».

Sur quoi Brisset: « Toujours sa médecine absolutiste, monarchique et religieuse ».

Le Dr Maugredie, sceptique, les renvoie dos à dos: « Le malade est monomane, eh ! bien, d'accord, mais il a deux cent mille livres de rente, ces monomanes-là sont fort rares, et nous leur devons au moins un avis. Quant à savoir si son épigastre a réagi sur le cerveau ou le cerveau sur son épigastre, nous pourrons peut-être vérifier le fait quand il sera mort ».

A la différence de Maugredie, le Dr T., dont la médecine n'est ni « absolutiste » ni « monarchiste » mais incontestablement « religieuse », eût, selon les cas, donné raison tantôt à Brisset, tantôt à Caméristus, plus souvent à ce dernier. Qu'il nous pardonne cette allusion littéraire, repère plus éclairant pour les lecteurs qui aiment la philosophie en images.

[2] Le Dr T. emprunte ici et en d'autres endroits des témoignages de cette doctrine de l'incarnation (incarnation de l'âme dans le corps, non du Verbe divin dans l'humanité), au R. P. Sertillanges, au Dr René Biot, mé-

Telle est la clef de la médecine synthétique de la personne. Puisque dans l'unité de l'homme il y a nécessairement interdépendance absolue du physique, du psychique, du spirituel, la médecine ne saurait pas plus ignorer arbitrairement le spirituel que le psychique ou le physique. Tout ce qui contribue à guérir est de son domaine et il est incontestable que des faits d'ordre spirituel contribuent à guérir. Ils ne sauraient donc être écartés par le médecin, qui, de même qu'il peut appliquer les ondes courtes sans être physicien, ni faire des injections sans être chimiste, peut, sans être théologien, pratiquer la cure d'âme, c'est-à-dire amener le malade à entrer en contact personnel avec le Christ. Cette expérience ayant des retentissements psychiques et physiques relève donc elle aussi de la médecine. On fait sienne l'idée du médecin éveilleur de conscience et entraîneur d'hommes, à côté de l'éducateur, du politicien, du prêtre, de l'artiste et du philosophe.

Bref, à l'unité humaine: corps, âme, esprit, correspond l'unité de la médecine: somatique, psychologique, spirituelle (ou cure d'âme). Il faut se dégager des « préjugés doctrinaux » qui tracent des frontières dans cette unité et soigner « à la fois l'homme tout entier ».

Telle est, fidèlement résumée, croyons-nous, dans ses lignes essentielles, la doctrine exposée dans la première partie.

II

« Médecine de la Personne »[1]

La seconde partie, qui porte ce titre, serait plus exactement intitulée, ce me semble, *Bible et médecine*, ou *Bible, problèmes de vie et de la santé humaine*. Qu'on en juge:

---

decin, très au courant de la philosophie thomiste du composé humain. Ces auteurs ne sont nullement trichotomistes. Ils ne distinguent pas dans l'homme trois principes réels mais seulement deux, l'âme spirituelle et le corps ou matière. Pour eux, l'âme est à la fois principe de vie, forme du corps, et esprit immortel, *mens*, capable de subsister sans la matière qu'elle informe et vivifie. Ces deux principes réellement distincts, sont réellement et substantiellement unis en une seule nature. Le Dr T. ne semble pas avoir conscience de la diversité d'idées qui peut subsister, se cacher, derrière des rapprochements et des analogies verbales. Les formules anthropologiques de philosophes et de théologiens habitués à la précision conceptuelle, et les formules du médecin très peu philosophe auteur de l'*Homme cet inconnu*, qu'une femme d'esprit qualifiait joliment et fort justement de « déménageuse d'idées », ne sont pas interchangeables. Le Dr T. ne paraît pas s'en apercevoir, en les faisant voisiner.

[1] Médecine de la Personne, cela doit vouloir dire: 1° art de guérir les maladies somatiques de sujets qui sont, non des individualités animales,

Le chapitre XI sur *La souffrance*, s'ouvre par l'idée générale qui domine aussi les suivants, que la Bible contient la solution de tous les problèmes humains[1] parce qu'elle est l'histoire des hommes qui ont vécu selon Dieu ou se sont humiliés de leurs fautes, matérielles, psychiques et spirituelles, l'histoire surtout de Jésus-Christ qui a connu toutes nos difficultés physiques, psychiques, spirituelles et qui, seul, les a toutes résolues par son obéissance totale, a mené une vie entièrement dirigée par Dieu (cf. ch. XIX, p. 274-275)[2].

---

mais des personnes humaines; 2° art de guérir les maladies des sens internes (maladies mentales) de ces mêmes personnes humaines. Cela ne peut signifier, à moins de faire éclater le concept de médecine, l'art de guérir les maladies de l'intelligence (= erreurs) ou de la volonté (= péchés et vices) de la personne.

[1] La Bible est un ensemble de livres inspirés par Dieu, le livre de Dieu, écrit pour nous apprendre avant tout les mystères et la voie du salut éternel, non précisément pour enseigner à tous les hommes de tous les temps toute chose, l'hygiène et la médecine par exemple, bien qu'elle contienne des indications précieuses même à cet égard. De même, l'Eglise n'a pas pour mission d'assurer le salut temporel des individus et des sociétés humaines, mais le salut éternel des hommes, membres du corps du Christ en même temps que membres des cités terrestres. En faisant son œuvre surnaturelle, l'Eglise, par surcroît, apporte à l'ordre temporel d'inappréciables bienfaits. Voir, dans *Nova* 1940, III, l'étude si approfondie sur la *Nature de l'Eglise.*

[2] Quelle est cette christologie ? Comment l'auteur conçoit-il le mystère de l'*Homme-Dieu*, puisque, comme nous, il appelle ainsi le Christ. Jésus n'a pas connu *toutes* nos difficultés physiques, psychiques et spirituelles, sinon, même en admettant qu'il les eût toutes résolues par sa parfaite obéissance, il ne serait pas le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, le Dieu-Homme, au sens véritable, mais seulement le plus parfait des hommes, le seul parfait si l'on veut. Il faudrait résumer ici les belles questions de saint Thomas sur les perfections de l'âme du Christ, sa science (ou plutôt sa triple science: béatifique, infuse, acquise), sa puissance, les déficiences qu'il a prises dans la nature humaine quant au corps et quant à l'âme (*Sum. theol.* III 9-15). Citons du moins ces lignes qui expliquent pourquoi le Christ n'a pas contracté *toutes* nos déficiences humaines:

« Le Christ a assumé les déficiences humaines en vue de satisfaire pour l'humaine nature: ce qui requérait qu'il possédât dans son âme la perfection de la science et de la grâce. Des déficiences provenant du péché commun à toute la nature il a donc dû prendre toutes celles, mais celles-là seulement, qui ne s'opposent pas à la perfection de la science et de la grâce. »

Il ne convenait donc pas qu'il assumât toutes les déficiences et infirmités humaines, car il en est parmi elles qui s'opposent à la perfection de la science et de la grâce: telles l'ignorance, l'inclination au mal, la difficulté à faire le bien.

« D'autre part, il y a des déficiences qui ne suivent pas communément la nature humaine toute entière en raison du péché du premier père, mais sont causées en certains hommes par des causes particulières, comme la lèpre, le mal caduc, et autres choses de ce genre. Tantôt elles sont produites par la faute de l'homme, par exemple par un mode de vie désordonné; tantôt elles proviennent d'un défaut de conformation. Or, ni l'une ni l'autre ne conviennent au Christ: car sa chair a été conçue du Saint-Esprit, dont

Les enseignements bibliques concernent aussi bien notre vie physique (alimentation, travail, repos) que notre vie psychique et sociale, notre attitude spirituelle et notre relation personnelle avec Dieu. En vivant selon la Bible dans la communion personnelle avec le Christ, Homme-Dieu, nous distinguons les problèmes de vie et trouvons, avec une force miraculeuse qui supplée à nos efforts impuissants, le pardon des fautes qui subsistent encore. La Bible apporte la réponse au problème de la *souffrance* humaine, que le médecin, comme le Christ, s'applique à guérir, en collaborateur de Dieu. Il ne peut guérir toute souffrance, mais il propose la réponse chrétienne, l'acceptation qui devient possible par le miracle du Christ. Qui accepte lutte sans défaillance comme sans révolte (ch. XI).

---

la sagesse et la puissance sont infinies, qui ne peut errer ni défaillir. Et lui-même n'a rien eu de désordonné dans son régime de vie.

« Il y a un troisième genre de déficiences qui se trouve communément dans tous les hommes, du fait du péché de notre premier père: la mort, la faim, la soif, et autres choses de ce genre. Ces déficiences-là, le Christ les a toutes assumées » (III, 14, a. 3).

Le Christ, dit un grand théologien, Cajétan, a pris une chair non stoïque, mais passible. Il a divinisé l'univers de la souffrance. Jésus a eu faim, a eu soif, il s'est fatigué. Il a souffert et ses douleurs sont insondables: *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus,* dit le prophète en son nom. Une des malades du Dr T. s'est bien rendu compte dans ses recueillements que nulle souffrance humaine ne pouvait se comparer à la souffrance et aux tristesses de Jésus-Christ portant nos fautes et les expiant. Mais Jésus n'a *pas été malade,* ni corporellement, ni psychiquement, ni spirituellement. Il n'y avait en lui, ni ignorance, ni ombre de péché, ni concupiscence, ni aucune autre passion désordonnée. Sa raison et sa volonté régissaient parfaitement les puissances sensibles de son âme.

Par son obéissance universelle et parfaite aux préceptes de son Père, Jésus, comme homme, ne résolvait pas *ses* difficultés mais les *nôtres.* Il prouvait son amour pour son Père et pour nous, méritait, opérait notre salut, détruisait le titre de nos dettes.

Nous n'avons pas à juger la foi et la piété personnelle du Dr T., dont maintes pages du livre contiennent de touchants témoignages, mais sa doctrine christologique est certainement déficiente. Devant de telles prémisses, nous nous demandons quelles idées recouvrent les passages où il parle de l'œuvre du Christ. Il n'entrerait que mieux en communion avec lui, n'y amènerait que plus sûrement ses malades s'il étudiait d'un peu plus près (avec la doctrine anthropologique de l'incarnation, sur laquelle nous avons vu qu'il se méprend), le mystère divin de l'Incarnation, la théologie du Verbe incarné et rédempteur.

A lui-même et à ses lecteurs nous recommandons, entre autres, surtout s'ils n'ont pas le temps d'étudier de plus amples ouvrages, le petit livre tout d'or, du R. P. Lutz, O. P.: *Jésus-Christ et les Protestants,* spécialement les premiers chapitres: *Le mystère de Jésus-Christ, Jésus Sauveur, Le mystère de l'Homme-Dieu et l'Eglise catholique.* Un tel livre pris dans son entier est la réponse appropriée aux erreurs théologiques exprimées ou latentes dans l'ouvrage du Dr Tournier. (Soit dit en passant, les personnes qui ne connaissent la doctrine catholique que par les catalogues protestants d'« erreurs de l'Eglise romaine », trouveraient dans ce volume de quoi rectifier leurs informations, leurs jugements ou leurs préjugés.)

Il faut accepter de vivre, ne pas vouloir mourir sous prétexte qu'on est vieux et ne sert plus à rien. La femme en particulier doit accepter le célibat, si Dieu en dispose ainsi, car elle peut dans ce cadre même faire fructifier toutes ses qualités proprement féminines, accepter de vieillir et de voir disparaître sa féminité.

Les enfants doivent accepter leurs parents ; les parents, leurs enfants ; tout homme, son entourage, « car nous n'avons aucun droit que ceux qui nous entourent soient parfaits ». Il faut accepter sa profession, son travail, son corps avec ses défauts. On évitera ainsi tous les troubles de santé qui ont à leur principe le *refus* (ch. XII, *L'acceptation de la vie*).

La Bible résout aussi les *questions sexuelles*. Le mari doit accepter sa femme ; la femme, son mari ; l'un et l'autre, le mariage tel qu'il est avec son côté charnel et instinctif qui ne doit pas être rejeté sous prétexte de pureté et d'idéal [1]. La vie sexuelle ne peut être réglée par le « *principe du plaisir* » (ce qu'oublient les médecins qui prétendent libérer les âmes des « préjugés formalistes »), mais par le principe de la soumission à Dieu qui fait accepter les renoncements nécessaires. Les époux ont à chercher ensemble la volonté de Dieu et à résoudre ainsi en harmonie avec elle, non par égoïsme, tous les problèmes de la vie conjugale, celui des dispositions physiques, psychiques et spirituelles, requises pour accomplir l'acte qui détermine la conception d'une nouvelle vie, et celui de la limitation des naissances [2]. La cause unique de la dénatalité, plaie redoutable, notamment en Suisse, est l'idée que l'homme est seul maître de lui et peut organiser sa vie à sa guise, c'est-à-dire selon son égoïsme. Le remède radical unique est l'idée que l'homme doit chercher dans le recueillement, pour sa vie sexuelle, comme pour tout autre aspect de la vie, la direction de Dieu.

C'est un tort d'isoler des autres « le problème de l'onanisme » et d'essayer de le résoudre par une « lutte négative et obsédante ». Il se résout lui aussi par la préoccupation générale d'obéir à Jésus-Christ [3].

---

[1] Pour le développpement et la mise au point de l'idée énoncée là, nous ne saurions trop recommander le petit livre collectif *Intelligence et conduite de l'amour*, Paris, Desclée De Brouwer, et le volume de A. Christian, *Ce sacrement est grand*, témoignage émouvant d'un ménage chrétien, essai très réussi de spiritualité conjugale, malgré l'une ou l'autre formule moins heureuse (Paris, édition « mariage et famille ».

[2] Voir plus loin.

[3] Ceci est fort juste. Il n'y a pas un « combat de la pureté » complètement distinct du « combat spirituel » total, pour lequel le chrétien reçoit du Christ « les armes de lumière ». Les éducateurs qui sépareraient la culture

Selon la doctrine chrétienne, telle que l'entend l'auteur, « l'homosexualité en soi n'est pas un péché mais une infirmité » et seul le formalisme fait peser sur ces malades une réprobation qui les écrase ; le Christ est plus près d'eux, qui souffrent, que de leurs censeurs. Le péché est de désobéir à Dieu, et, à cet égard, l'homosexuel ne diffère pas de l'hétérosexuel, de l'adultère par exemple qui cède à son penchant ou des époux qui, dans leurs rapports conjugaux, ne se règlent pas selon Dieu. Poursuivi devant les tribunaux, l'homosexuel doit être déclaré juridiquement irresponsable, l'infirmité n'étant pas délit, mais il ne sera guéri qu'en se sentant, au même titre que tout autre, responsable à Dieu de n'user de son instinct que selon le plan divin (ch. XIII *Questions sexuelles*) [1].

---

de la chasteté ou la lutte contre l'impureté de la culture des autres vertus et surtout de la vertu-reine de charité n'auraient que déboires et échecs.

[1] La cohérence des pensées de l'auteur nous échappe tout à fait. Il nous paraît sacrifier à une philosophie déterministe, c'est-à-dire à la négation de la liberté humaine au moins chez les homosexuels (ce déterminisme est exprimé ou sous entendu par d'innombrables médecins de formation matérialiste) et croire en même temps, avec le sens commun, la philosophie naturelle et chrétienne, que l'homme est libre, et que des *dispositions* homosexuelles ne sont pas forcément et à tous les degrés destructrices de la liberté. Les plus expresses réserves s'imposent donc ici. «L'homosexualité n'est pas un péché. » Distinguons: les *dispositions* ou propensions à l'homosexualité ne sont pas toujours l'effet d'un vice volontairement contracté, mais peuvent être une tare involontaire, la suite de quelqu'un de ces états intersexuels si bien décrits par le Dr Marañon. Elles ne sont pas alors des péchés ni des suites du péché personnel, puisqu'elles ne sont pas des actes mauvais volontaires ni la résultante de tels actes. Elles sont cependant déjà un désordre, un mal. Désordre et mal pire que la convoitise normale qui pousse aux actes hétérosexuels désordonnés. Du fait qu'elles n'orientent vers aucune issue normale, il reste qu'il faut résister à leur entraînement autant et plus qu'aux tentations qui inclinent aux formes « normales » de la luxure. A cette fin, faire appel aux plus hauts motifs surnaturels. Saint Paul, voulant préserver les chrétiens de retomber dans les désordres païens, dans les « œuvres de ténèbres » et notamment l'impureté sous toutes ses formes dont ils étaient naguère esclaves, les exhorte à « revêtir le Christ » et à « vivre dans la charité comme le Christ les a aimés » (*Rom.* XIII, 14; *Gal.* III, 27; *Eph.* IV, 24; V, 2, 8, 15, etc.). Mais les *actes* d'homosexualité, dans la mesure où ils sont volontaires, où le sujet qui les commet était capable de résister à ses propensions, sont des péchés graves de luxure.

Toute luxure est honteuse et répugne à la nature raisonnable de l'homme, mais celle-là y répugne doublement, faussant en nous l'animal même.

La gravité du péché est surtout grande quand, sans y être poussé par des dispositions natives dont on n'est pas responsable, on s'y livre en pleine liberté par une horrible curiosité ou par malice, pour goûter à toutes les formes possibles de la jouissance, faire toutes les expériences. Le cas est légion.

La spécificité objective de ce péché contre nature explique parfaitement que les mêmes lois humaines qui ne répriment pas la luxure hétérosexuelle quand elle ne s'aggrave pas d'injustice (et plût à Dieu qu'alors au moins elle fût toujours réprimée par les juges !) poursuive et sanctionne sé-

Mettre de l'ordre dans les vies selon les enseignements de la Bible, assure non seulement l'absence de maladie, mais « un épanouissement physique, psychique et spirituel, une exaltation du dynamisme personnel »[1] (ch. XIV *La Santé positive*).

---

vèrement, non les tendances ou propensions homosexuelles, mais les actes d'homosexualité dont l'auteur est reconnu responsable.

A moins d'admettre que tout homosexuel est, en s'abandonnant à ses tendances, *moralement* irresponsable (mais alors aucun ne serait, à proprement parler, pécheur, tous seraient simplement des malades), on ne saurait donc poser en thèse qu'un homosexuel doive être systématiquement déclaré *juridiquement* irresponsable. Chaque prévenu en ce genre de délit ou de crime doit être examiné sous le rapport de sa liberté et responsabilité, comme tout prévenu en tout autre genre de délit ou de crime dès qu'il est présumé ne pas jouir entièrement de ses facultés. Le délinquant homosexuel ne doit pas bénéficier d'un privilège en raison du caractère spécial de sa faute, mais seulement en raison des déficiences éventuelles de sa liberté.

Il va sans dire qu'à l'égard de ces pécheurs (dont la misère est pire), nul n'a droit d'être orgueilleux ni méprisant. Les pécheurs seraient mal venus à se complaire en leurs vices, parce qu'ils ne sont pas invertis. Les chastes n'ont pas à se flatter de leur pureté. *Qui stat, videat ne cadat.* Qu'il y ait toujours des pharisiens fiers de leur justice et regardant de haut les pécheurs, et qu'il y ait toujours des « sépulcres blanchis », hélas ! qui ne le sait ?

Mais le moins qu'on puisse dire de la « doctrine chrétienne » présentée par le Dr T., c'est qu'elle n'a pas sa source dans l'Ecriture. Qu'on se rappelle comment la Genèse caractérise les « hommes de Sodome » et le châtiment terrible de la ville pervertie, que ne sauva pas la prière d'Abraham, parce que sans doute il ne s'y trouva pas même dix justes (*Gen.* XVIII-XIX, ; cf. *Deut.* XXIX, 22 ; *Is.* I, 10 ; I *Petr.* II, 7 ; *Jud.* 7). Quant à saint Paul dans l'épître aux Romains, il ne considère pas non plus l'homosexualité comme une maladie dont les hommes ne sont pas responsables, mais comme un horrible péché dégradant, châtiment d'un péché de l'esprit. Dieu y laissa tomber les païens pour les punir, l'ayant connu par leur raison, d'avoir refusé de lui rendre la gloire qu'ils voyaient clairement lui être due:

« Car ce qui est invisible en lui se découvre à la réflexion depuis la création du monde par ses œuvres, et aussi sa puissance éternelle et sa divinité, de façon qu'ils soient inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu la gloire qui lui était due, ni l'action de grâce, mais ils se sont amusés de vaines pensées et leur cœur inintelligent s'est obscurci [...] Aussi Dieu les a-t-il livrés, suivant les désirs de leurs cœurs, à l'impureté, afin que leurs propres corps soient déshonorés [...] Aussi Dieu les a-t-il livrés à des passions déshonorantes ; car leurs femmes ont échangé l'usage naturel pour celui qui est contre nature, et de même les hommes ayant abandonné l'usage naturel de la femme ont été consumés de désirs les uns pour les autres, pratiquant l'infamie avec d'autres hommes. Vraiment, ils ont bien reçu en eux-mêmes le salaire qui convenait à leur égarement. Et comme ils ne se sont pas souciés de bien connaître Dieu, Dieu les a livrés à leurs sens pervers [...] » (*Rom.* I, 20-28. Cf. I *Cor.* VI, 10, I *Tim.* I, 10).

[1] On peut vivre selon les enseignements bibliques et rester malade (comme on peut violer la morale biblique et jouir d'une excellente santé), mais, qu'on soit malade ou bien portant, la fidélité à l'enseignement de Jésus compris dans toute sa sublimité surnaturelle, assure plus et mieux qu'une « exaltation du dynamisme personnel ». Elle conduit à la perfection chrétienne, à l'union divine, à la sainteté.

La Bible enseigne *les lois de la vie*, du travail, de l'alimentation, ainsi que du jeûne périodique dont l'efficacité curative est certaine [1] (ch. XV).

Mais la Bible, continue d'expliquer l'auteur dans le chapitre *Inspiration*, n'est pas qu'un recueil de lois divines, le croire serait légalisme, formalisme, moralisme [2]. Tandis que le légalisme est un « esclavage de prin-

[1] Les anciens auteurs chrétiens ont beaucoup insisté, sinon sur les bienfaits physiques du jeûne (ce n'était pas ce qui les préoccupait en premier lieu), du moins sur ses avantages spirituels, notamment la garde de la chasteté, de la virginité. Les textes sont innombrables. De même, après l'Ecriture, ils insistent sur la connexion des autres vices et notamment de la luxure avec la gourmandise et l'ébriété. Dans ce chapitre, les observations judicieuses abondent. On ne peut qu'y souscrire, du point de vue de l'hygiène et de la médecine. Au point de vue spirituel (surnaturel) de la vertu de tempérance infuse et de la mortification des sens, elles ne vont pas loin.

[2] Formalisme, légalisme, moralisme, trois termes identifiés dans leur opposition au christianisme. Et certes il n'y a rien de commun entre le christianisme et le formalisme moral, qu'il soit de type kantien ou autre. Le pharisaïsme faisait de la Loi ancienne un légalisme insupportable; cependant Jésus, qui condamne avec tant de sévérité les pharisiens, déclare, qu'il n'est pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir, la parfaire. Car elle était bonne et de Dieu, mais imparfaite. Il faudrait résumer ici les belles considérations de saint Thomas d'Aquin, *Sum. theol.* I-II, 106-108.

La Loi nouvelle ou Evangile est, avant tout, grâce du Saint-Esprit. La vie chrétienne, vie divine participée, non simple santé humaine intégrale, est essentiellement vie de charité, amitié avec Dieu. Le christianisme est donc incomparablement plus qu'un moralisme, non seulement parce qu'il est révélation de mystères divins, objet de foi, avant d'être loi de vie morale et objet d'obéissance, et que cette morale y découle toute entière des mystères révélés, mais encore parce que la *vie* chrétienne, anticipation de la vie du ciel, par l'amour qui ne passera jamais (il n'aura besoin que de changer d'état, non de nature), ne se réduit pas à l'observation littérale, matérielle, sans âme, d'un code de lois, d'un ensemble de préceptes surtout négatifs. L'obéissance du chrétien aux préceptes moraux du Décalogue (révélés de fait, mais en soi presque tous de droit naturel), aux préceptes évangéliques, aux lois ecclésiastiques ou même civiles, obligeant en conscience quand elles sont justes, naît et s'inspire de l'obéissance au *double précepte* primordial de l'amour de Dieu et du prochain, expression des immédiates exigences de l'*unique charité*. Si la charité est l'âme de la vie et de la perfection chrétiennes, les autres vertus et l'obéissance aux préceptes qui les concernent en sont le corps. Sous le primat de l'amour, l'organisme complet des vertus assure la rectitude et la fidélité morales. La vertu-reine ne rend pas les autres superflues, elle les vivifie toutes. Le précepte suprême de la charité, sans se réduire aux commandements, les annule encore moins, ne dispense d'aucun d'eux. Transcendante à tout formalisme, à tout légalisme, à tout moralisme, la Loi chrétienne implique nécessairement une morale fort précise. A défaut de charité, rien ne servirait de rien pour le salut, saint Paul le proclame assez haut, et tous les spirituels après lui, mais la charité entraîne, suppose, l'obéissance exacte à tous les préceptes, ne supporte pas qu'on en viole aucun: *Qui solverit unum ex his mandatis minimis, minimus vocabitur in regno cœlorum*, dit Jésus en saint Matthieu, et, en saint Jean (qui expliquera cet enseignement dans sa 1re épître), il déclare avec toute la clarté possible, en retournant la pensée sous tous ses aspects: Qui aime obéit; qui n'aime pas n'obéit pas; qui obéit, c'est qu'il aime; qui n'obéit pas, c'est qu'il n'aime

cipes », l'Ecriture appelle à la foi, à l'expérience chrétienne c'est-à-dire à « l'irruption de Jésus-Christ » dans la vie, qui apporte « une détente, une confiance et une force libératrice inconnues ». La vraie libération est chose rare par défaut de foi:

« C'est pour se cacher à lui-même cette insuffisance d'expérience réelle que l'homme religieux fait si souvent semblant d'être libéré de péchés et de passions dont il n'est pas du tout délivré. C'est ce manque de sincérité avec lui-même qui crée en lui un conflit intérieur. Et le médecin voit tous ces gens religieux écrasés de conflits intérieurs inextricables. Et l'homme de la rue, sans être psychologue, le sent confusément et dit simplement que ces gens ne lui font pas envie. On peut tirer de l'enseignement même du Christ une nouvelle morale formelle aussi tyrannique pour les âmes que la loi judaïque que saint Paul oppose à la grâce de Jésus-Christ. Qu'elle soit dénommée « chrétienne » ou non, la morale formelle ne conduit qu'à des désastres psychologiques.

« Les écoles médicales « naturistes » n'échappent pas non plus à ce danger, et l'on voit leurs adeptes écrasés par une vraie obsession de ne désobéir en rien aux lois de la vie naturelle.

« Etre un « homme nouveau » c'est échapper à tous les systèmes: Rien n'est bien ni mal en soi. Le bien et le mal sont dans le cœur des hommes et non dans les choses [1]. Le christianisme fait appel à l'élan du cœur et

---

pas. (*Jean* XIV, 15, 21, 23; XV, 10; cf. I *Jean, passim.*) Le moindre degré de charité rend capable d'observer en toute circonstance tous les commandements. Et ce n'est pas *miracle*, mais *grâce*. (cf. plus loin.) Rejetons donc, avec toute l'Ecriture et toute la tradition, pour des raisons plus profondes que celles de notre auteur, toute réduction du christianisme à un moralisme ou même à une morale, mais gardons-nous, sous prétexte de liberté, de libération chrétienne et par horreur du formalisme-légalisme-moralisme, de penser que « rien n'est bien ni mal en soi » (cf. note suivante), de tenir pour non avenue ou facultative une seule prescription de la loi naturelle ou de la loi divine. « Aime et fais ce que tu veux. » *Dilige et quod vis fac*, c'est un des plus beaux mots de saint Augustin: l'amour fait vouloir tout ce que Dieu veut, empêche de rien vouloir ou faire qu'il réprouve. J'évoque en courant cette doctrine, développée, textes sacrés et patristiques à l'appui, dans un livre à paraître *Amour et perfection chrétienne* auquel, par avance, on me permettra de renvoyer.

[1] Comment laisser passer ces formules ?

D'abord, être un « homme nouveau », ce n'est pas précisément échapper à tous les systèmes. Echapper aux systèmes peut être une nouveauté importante dans la vie d'un homme jusqu'ici leur prisonnier, à condition qu'il ne devienne pas captif de l'idée d'échapper à tout système. La renaissance, le renouvellement dont parlent Jésus: « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit... » et saint Paul: « Revêtez-vous de l'homme nouveau... » est infiniment plus que ne le laisse entendre, même en ses meilleures pages, le Dr T. C'est passer de l'état de péché à l'état de justice et de grâce,

compte sur des miracles tandis que le légalisme exhorte à l'effort moral, compte sur la volonté et prononce des jugements.

---

recevoir le nom d'enfant de Dieu et la réalité de l'adoption filiale, commencer à vivre de la vie divine participée, être inséré, membre vivant, dans le corps mystique du Christ, devenir le temple de la Trinité: « Si quelqu'un m'aime mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons notre demeure chez lui ». « La charité a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. »

« Rien n'est bien ni mal en soi. Le bien et le mal sont dans le cœur des hommes. » Examinons d'abord la dernière de ces deux propositions.

Si l'on veut dire que le mal, le péché, est dans la volonté d'un objet mauvais avant d'être dans l'acte extérieur, dans l'exécution pure et simple de cet acte intérieur mauvais (et mauvais parce qu'il a pour objet une chose en opposition avec la règle, naturelle ou révélée, des mœurs) on a raison: « Quiconque, dit Jésus, regarde une femme avec un désir mauvais a déjà commis l'adultère dans son cœur ». Une thèse classique de la morale thomiste enseigne que l'acte extérieur, en tant précisément qu'exécution de l'acte intérieur efficace, n'y ajoute de soi ni bonté ni malice. Mais si l'on veut dire que tout est dans le cœur et l'intérieur, en ce sens qu'avec une intention généreuse et pour des fins bonnes, il serait permis de vouloir et faire n'importe quoi, parce que « rien n'est bien ni mal en soi », qu'il n'y a pas d'acte objectivement mauvais, c'est-à-dire qu'il soit nécessairement bien ou mal de vouloir et de faire, quelque fin bonne qu'on se propose d'atteindre par là, c'est la négation de la morale objective, au profit d'une morale de la seule intention. Aucune fin bonne ne justifie un moyen mauvais. Il est des choses si essentiellement contraires à la règle morale, naturelle ou révélée, qu'on ne peut les vouloir ni les faire en gardant le cœur innocent et pur. La considération des motifs et des intentions personnelles *(finis operantis)* ne doit jamais faire oublier la considération primordiale de l'objet (ou fin de l'œuvre, *finis operis*) qui donne à un acte (à l'acte intérieur de volonté d'abord) sa bonté ou malice première et essentielle. Une fin, si excellente soit-elle, ne fera jamais qu'il soit permis de vouloir un objet mauvais. C'est pourquoi nous nous défions beaucoup de cette recherche subjective de la volonté de Dieu, quand elle se réduit au discernement des motifs (égoïstes ou généreux) et ne comporte pas avant tout le discernement, par toutes les lumières que Dieu donne (et la prière et le recueillement sur un texte de l'Ecriture ne sont pas la seule source de lumière), de la bonté ou malice objective d'un acte. Nous craignons beaucoup que, par peur du formalisme, on n'en vienne à croire permises, au moins dans certaines circonstances et sous certaines réserves, des actions qu'aucune circonstance et aucune fin ne sauraient légitimer, par exemple les artifices et ruses destinés à rendre inféconds les rapports conjugaux, ou l'interruption de grossesse (= l'avortement directement provoqué) « pour sauver la mère ». Nous ne pouvons oublier ni certaine déclaration des évêques anglicans réunis à Lambeth, visée fort clairement par Pie XI dans l'encyclique sur le mariage, ni la thèse de M. le Pasteur Durand-Pallot discutée par nous ici-même (*Nova et Vetera*, 1940, nº 4), ni certaine « Ethik » dont l'auteur, après d'excellentes considérations sur la gravité de l'avortement, dit que, quand on est amené à interrompre la grossesse, il faut le faire avec crainte et tremblement.

Si rien n'est mal en soi, il est évident que tout sera bien, pourvu qu'il soit fait avec bonne intention. Dieu pardonne toute faute à qui s'en repent. Mais il ne faut jamais appeler bien le mal (*Is.* v, 20), ni poser un principe qui permette de le faire pourvu qu'on raisonne correctement à partir de ce principe faux.

« Rien n'est plus opposé à l'esprit du Christ qu'exhorter une âme malade à un effort de volonté dont elle est incapable. Au contraire, la conduire à un contact personnel avec Jésus-Christ, c'est lui faire trouver la force miraculeuse qui lui donnera des victoires que ses efforts ne pouvaient lui procurer. »[1] (p. 216.)

Les méfaits du formalisme religieux ont détourné les médecins de la conception chrétienne de l'homme, parce qu'ils ont confondu la notion

---

[1] On le voit par cette citation de même style que plusieurs autres, l'auteur fait grand usage des mots *miracles*, *force miraculeuse*, tandis que le *terme grâce*, le seul qui serait de mise ici, semble absolument étranger à son vocabulaire. Si, dans ce texte et d'autres analogues, il désignait par *miracle*, force miraculeuse, ce que nous appelons grâce, puissance de la grâce (grâce sanctifiante, vertus et dons surnaturels, force et secours divins actuels nous faisant accomplir des renoncements et des actes vertueux dont notre nature blessée, réduite à ses seules ressources, serait absolument incapable), nous pourrions nous entendre. La pénitence, fruit d'une grâce qui le prévient, encore ennemi, dispose le pécheur au pardon de Dieu, à la justification, à la restauration dans l'amitié divine. Le péché est chassé par la grâce. De toute grâce, le Christ est pour nous le principe et la cause. Il nous la mérite et nous la donne. C'est de sa plénitude que, tous, nous recevons tout dans l'ordre du salut: cause principale comme Dieu, il en est, comme homme, la cause instrumentale.

Le miracle (par exemple la guérison subite, instantanée, d'une maladie que la nature pourrait guérir avec le temps, la résurrection d'un mort) est une intervention extraordinaire (hors du cours de la nature) de Dieu auteur de la nature, créateur de toutes choses.

L'effet produit: santé physique, vie humaine (restituée), est une réalité naturelle, quoique son mode de production soit au-dessus de toutes les forces de la nature. C'est pourquoi nous disons que le miracle est surnaturel modalement *(supernaturale quoad modum)*. La grâce, participation à la vie de Dieu tel qu'il est en soi, est réalité surnaturelle, non seulement dans son mode de production, Dieu seul pouvant la donner, mais en elle-même, dans sa réalité propre. Voilà pourquoi on l'appelle surnaturelle par essence *(supernaturale quoad substantiam)*. Dieu fait des miracles, démontre sa toute-puissance, pour frayer dans les âmes les voies à la vérité et à la grâce surnaturelle. Le Christ accomplit des miracles de guérison physique, par bonté et miséricorde sans doute, pour soulager temporellement ceux qui souffrent, mais *avant tout* pour montrer aux hommes que, faisant des œuvres réservées à Dieu, il est son envoyé, le Messie, Fils de Dieu, et que tout ce qu'il dit est vrai. Si donc il s'attribue et exerce le droit de remettre les péchés, c'est qu'il possède vraiment ce droit propre à Dieu. Le miracle est au service de la grâce, mais non la grâce au service du miracle.

Dans l'ordre même de la grâce, d'ailleurs, le miracle se rencontre aussi. On parle non simplement de grâce, mais de miracle de grâce lorsque l'effet intrinsèquement surnaturel est, par surcroît, causé d'une manière extraordinaire et exceptionnelle dans l'ordre surnaturel même. Exemple: la conversion subite et merveilleuse de Saul de Tarse, persécuteur acharné, *adhuc spirans minarum et caedis*, terrassé sur la route de Damas par le Christ ressuscité qui l'interpelle du ciel, et se relevant apôtre élu de Jésus-Christ. Miracle de grâce si grand et dont les suites furent telles que l'Eglise le célèbre par une fête spéciale: « *Celebremus conversionem Sancti Pauli Apostoli: quia hodie ex persecutore effectus est vas electionis* ».

formaliste du péché avec celle qu'en donne l'Evangile et n'ont pas compris que, si le formalisme s'épuise dans la lutte contre le péché, la rencontre personnelle de Jésus-Christ, principe de transformation intérieure, tient le péché (mais elle seule) en échec. Préceptes et conseils n'agissent que du dehors, mais la rencontre du Christ et la révolution spirituelle agissent du dedans, et délivrent des passions ou habitudes dont on était esclave [1]. « C'est pourquoi le sens le plus profond de la médecine n'est pas encore, me semble-t-il, de « conseiller les vies » mais de conduire le malade à cette rencontre personnelle avec Jésus-Christ, pour qu'en l'acceptant, il trouve une qualité de vie nouvelle, discerne le plan de Dieu pour lui et reçoive la force miraculeuse dont il a besoin pour agir » (p. 218). Le médecin laisse « l'exhortation morale ou la prédication » aux ecclésiastiques et invite le malade au recueillement et à la méditation [2]. Quand le malade aura, dans le tête à tête, dit oui à Dieu de tout son cœur, sa santé s'en ressentira doublement: « directement par la joie, l'épanouissement de vitalité qui

---

[1] Il y a bien cette différence entre l'action purement objective des préceptes et des conseils (présentation d'un objet à vouloir et de motifs d'action) et l'action intérieure de la grâce reçue dans l'âme et la mouvant du dedans.

[2] Ainsi, allant d'emblée à l'extrême opposé des médecins incroyants, matérialistes, qui, dans leur pratique médicale, ne tiennent aucun compte des exigences de la morale et, au besoin, conseillent le péché censé hygiénique ou thérapeutique, préservatif ou curatif (il est clair que ce n'est pas le médecin, comme tel, mais le médecin comme mauvais conseiller ou séducteur, qui dit à un jeune homme: « Prenez une petite amie », à une jeune fille ou à une femme mariée: « Prenez un amant »), le Dr T. non seulement veut ramener ses malades à la vie morale, à la piété chrétienne, mais il tient cette conversion, cette rénovation de la vie, pour éléments intégrants de la guérison.

On ne peut que louer cette honnêteté humaine, ces bonnes intentions chrétiennes, comme on ne peut que blâmer la présomption des médecins dont les « ordonnances » prescriraient le péché. Mais, répétons-le, puisqu'il le faut en face d'assertions réitérées, ce n'est pas la médecine, c'est la morale et la spiritualité qui tracent les voies de la vie intérieure. Un médecin peut être personnellement bon moraliste, théologien, homme d'oraison, intime ami de Dieu, apôtre zélé pour le salut des âmes de ses malades. S'il entreprend de diriger leur vie spirituelle, dans l'espoir du bienfait physique et psychique qui en résultera, il assume une autre tâche que celle du médecin. Sans doute, les théologiens ont-ils accoutumé d'appeler le confesseur-directeur médecin de l'âme, mais précisément le déterminatif écarte tout danger de faire croire qu'il s'agisse là de médecine au sens propre. Remarquons-le d'ailleurs, loin que le médecin comme tel puisse amener les malades à une vraie expérience du Christ et de Dieu dans l'oraison, le directeur spirituel lui-même ne peut qu'enseigner comme on s'y dispose en écartant les obstacles, mais c'est la grâce divine qui donne la force de suivre ses conseils de prudence surnaturelle et de se mettre en disposition de recevoir, si et quand Dieu veut les donner, des lumières et des forces nouvelles. La « médecine synthétique » du Dr T. usurpe le domaine de la spiritualité.

ne manque jamais à cette heure décisive ; indirectement par la solution des problèmes de vie qu'elle apporte et l'harmonisation de la personnalité » (p. 225).

« Le Christ lui-même a comparé cette expérience spirituelle à la graine qui germe. »[1] (p. 226.) « Pour conduire les âmes à cette rencontre personnelle du Christ, il n'est pas besoin de discours religieux ni d'enseignements théologiques. »[2] (p. 228.)

« Le Dr Tournier assure qu'il prend rarement l'initiative d'entretiens spirituels, mais qu'il est généralement conduit par ses malades non à les exhorter mais à leur faire part de sa propre expérience de Jésus-Christ et

---

[1] Ce que le Christ compare à la graine qui germe, c'est, sauf erreur, *le royaume de Dieu*, dont la croissance est lente mais certaine comme celle de la graine qui germe: *Sic est regnum Dei quemadmodum si homo faciat sementem in terra...* (*Marc* IV, 26). Jésus compare aussi à la semence qui tombe en différents terrains la parole de Dieu diversement reçue: *Exiit qui seminat seminare...* Il compare la « mort » du grain semé, condition de fécondité, au renoncement et à la mort à soi-même, condition de fécondité spirituelle. Il explique la croissance du règne de Dieu par l'évolution d'une toute petite graine (sénevé), mais nous ne voyons nulle part dans l'Evangile la graine qui germe comparée à cette expérience spirituelle, à cette communion au Christ, cent fois évoquée sans être jamais définie ni expliquée. On consent qu'elle soit ineffable. Les mystiques disent assez souvent et assez haut que leurs expériences sont ineffables et incommunicables. Cependant, il ne laissent pas d'en parler, d'en expliquer les phases, les degrés, les effets dans l'âme. Le Dr T. laisse entendre que l'expérience dont il parle est au fond la certitude du pardon reçu de Dieu. Plaise à Dieu qu'il n'y ait pas là d'illusion et que tous les malades qu'il invite au recueillement reçoivent en effet, non seulement le pardon de leurs péchés, mais la certitude, la révélation intérieure de ce pardon. Ils seraient de grands amis de Dieu. La théologie catholique enseigne qu'à moins d'une révélation à laquelle nul ne peut prétendre et qui semble en tout cas réservée à de très hauts états spirituels, si tant est qu'elle y soit commune, ou même fréquente, nul ne peut savoir de certitude absolue, s'il est digne d'amour ou de haine, s'il possède la grâce de Dieu. Le commun des chrétiens même fervents doit se contenter de la certitude morale ou prudentielle, suffisante pour aller de l'avant dans le service de Dieu. Gardons-nous de prendre une certaine euphorie psychique ou spirituelle pour une révélation divine. (Sur la cognoscibilité de l'état de grâce, voir par exemple *Dict. de théol. cath.*, art. *Grâce*, t. VI, col. 1616-1626 et, pour de rapides indications, Lutz, *op. laud.* pages 56-59: L'*assurance du salut.*)

[2] Les discours, du moins les longs discours sont peut-être superflus et, à coup sûr, il faut éviter les vaines confabulations même « théologiques », mais une saine doctrine théologique est indispensable au directeur spirituel, les âmes sont mal conduites par un mauvais théologien. La vertu éminente même supplée difficilement à la science. Sainte Thérèse l'a dit et répété, et c'est pourquoi elle aimait tant les « savants », même s'il n'étaient pas hommes de grande oraison... Pour mettre au point la question de spiritualité touchée par notre médecin, il faudrait esquisser tout un traité des qualités requises dans le directeur spirituel. C'est la meilleure preuve qu'il est sorti du domaine propre de la médecine.

de la conviction qu'Il a une réponse à tous les problèmes des hommes » (p. 231).

Chapitre XVII. *La Confession.* Il y a un lien entre le péché et les souffrances (les maladies des hommes). Le Christ l'affirme en disant au paralytique pour le guérir: « Tes péchés te sont pardonnés ». « Son pouvoir de pardonner les péchés et celui de guérir les malades sont deux aspects différents d'un même ministère. Cette unité entre son action spirituelle et son action médicale éclate à toutes les pages de l'Evangile » (p. 233), mais le Christ nous interdit de tirer des maux d'autrui un jugement sur ses péchés [1].

---

[1] On établit un lien trop étroit entre le péché et la souffrance d'une part, entre la guérison physique et le pardon du péché par le Christ d'autre part (cf. *supra*).

Non seulement Jésus interdit de tirer des maux d'autrui un jugement sur ses péchés ou ceux de ses ascendants, mais il exclut ce lien: A ceux qui, à propos de l'aveugle-né, demandent: « Qui a péché, lui ou ses parents ? » Jésus répond: « Ni lui, ni ses parents, mais c'est pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui ». Loin de nous l'idée de nier que les péchés d'un homme ou ceux de ces ascendants ne soient souvent la cause explicative de beaucoup de ses maux (saint Thomas part de là pour exclure du Christ toute une catégorie de misères). La chose est trop manifeste. Mais, dans nombre de cas, le rapport de la souffrance même physique et du péché, personnel ou d'autrui, est si lointain qu'on ne peut plus le déterminer et qu'il n'y a pas la moindre raison de le rechercher. Il faut se contenter de la relation générale: la mort et la souffrance sont entrées dans le monde à la suite du péché. Les maux physiques et psychiques, les douleurs de la mort des hommes pris individuellement ne sont pas nécessairement proportionnés au nombre et à la gravité de leurs fautes personnelles ou des péchés de leurs ascendants. Bien souvent c'est l'inverse. Un saint, né de parents sains et pieux, peut tomber malade, souffrir longtemps de grandes infirmités. Un corps misérable, délabré, atteint dans presque tous ses membres ou organes, peut être vivifié — d'une vie mourante — par une âme transformée et perdue en Dieu, sanctifiée par la patience même et la longanimité dans le support d'incurables maux. Que de maladies affreuses — la lèpre ou la peste — contractées au service charitable des malades et des pauvres ! Et nous ne disons rien des faiblesses sacrées de l'extase, des défaillances du corps sous le poids glorieux de grâces auxquelles il n'est pas encore adapté; ni des souffrances spirituelles, des nuits mystiques et des tourments intérieurs qui ont pour cause propre les lumières supérieures de l'oraison, les expériences spirituelles au sens fort et vrai du mot, les touches de Dieu sur l'âme enamourée.

Ne serait-ce pas pour avoir parlé à trop bon compte d'expériences spirituelles et de communion au Christ, qu'on semble oublier les douleurs et les ténèbres — plus précieuses certes que les clartés et les joies de la vie spirituelle commune — qu'il faut traverser pour être élevé aux sommets de l'union à Dieu, et que les âmes totalement purifiées, parvenues au faîte, connaissent encore quand Dieu leur fait la grâce de les unir à la passion rédemptrice de son Fils ? On pense par exemple à la longue nuit de saint Paul de la Croix, le bien-nommé.

Quant au pouvoir de guérir et au pouvoir de pardonner, s'ils relèvent tous deux de la toute-puissance au sens déjà indiqué plus haut, ils ne sont

Le médecin doit donc, en évitant ce jugement qui dresserait un obstacle, une barrière, entre son malade et lui, éviter de nier le péché par sa doctrine médicale, car il encouragerait ainsi le malade à fermer les yeux sur son péché pour s'en excuser par la maladie, et il empêcherait la libération qui ne vient que par l'humiliation, le sens de la responsabilité morale est le chemin de toute expérience spirituelle.

Se plaindre de ses maux en victime et avouer sa propre responsabilité dans les malheurs, « c'est la distance qu'il y a entre les confidences et la confession. Or, seuls ceux qui passent par une conviction du péché trouvent une solution spirituelle à leurs tourments, même si leur vie reste

---

pas deux aspects *ex aequo* du même ministère. Le pouvoir de guérir les maux physiques tient à la toute-puissance du Créateur dont la sainte Humanité de Jésus est l'instrument parfait. Son exercice est un miracle. Le pouvoir de remettre les péchés relève de la toute-puissance de la Trinité communiquant, faisant partager sa vie intime; il est de l'ordre surnaturel *quoad substantiam*. Le miracle est le signe visible de la transformation intérieure invisible, la preuve de la crédibilité de celui qui l'atteste en même temps qu'il l'opère dans le secret du cœur: « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme sur la terre a le pouvoir de remettre les péchés, alors il dit au paralytique: Lève-toi, prends ton grabat et marche ».

Le Christ guérissait miraculeusement les malades et il guérissait les âmes des malades et des bien portants par la rémission des péchés et la grâce. Les apôtres ont eu le pouvoir de guérir et en ont usé pour accréditer leur témoignage auprès de ceux qu'ils avaient mission d'enfanter à Jésus-Christ (*Mat.* x, 1 ; *Marc* III, 13 ; *Luc* VI, 1 ; x, 17, 19. *Act. passim*). Dieu donne quand il lui plaît, à d'intimes amis, le charisme appelé *gratia curationum*. Un sacrement, celui d'extrême-onction, guérit parfois ou soulage corporellement ceux qu'il achève de purifier spirituellement (cf. *Jac.* v, 16). Les prières de l'Eglise demandent « la santé de l'âme et du corps ». Mais, à regarder l'ensemble de la vie de l'Eglise et des chrétiens, le miracle de guérison physique est incomparablement plus rare que la guérison spirituelle, qui n'est pas en soi de l'ordre du miracle, mais de l'ordre de la grâce surnaturelle. Même aux lieux d'élection du miracle, Lourdes par exemple, les guérisons de maladies sont extrêmement rares par rapport aux guérisons d'âmes, c'est-à-dire aux conversions de l'incrédulité à la foi ou d'une vie de péché à une vie de vertu et d'amour de Dieu.

Le médecin comme tel guérit, non par miracle, mais en utilisant les forces de la nature, la vertu des remèdes, l'efficacité des traitements psychiatriques. Il peut même utiliser le retentissement *naturel* de la paix et de la joie surnaturelles d'un retour à Dieu, d'un abandon à Jésus-Christ, qu'il aura, parlant d'homme à homme, de chrétien à chrétien, conseillé ou provoqué par son exemple. Il n'est pas *directement, comme médecin*, instrument de grâce et c'est pourquoi il lui convient de ne pas assimiler trop vite l'exercice de son art, même intégralement pris, avec le « ministère » du Christ guérissant et sanctifiant tout ensemble, ou sanctifiant sans guérir.

Le prêtre, ministre des sacrements par lesquels Dieu remet les péchés et communique la grâce, joue un rôle direct d'instrument dans la sanctification des âmes. (D'une autre façon, le directeur spirituel qui n'administre pas les sacrements.) C'est pourquoi, tout bon prêtre tremble de crainte et d'amour en comparant les sublimes pouvoirs dont Dieu l'investit à sa misère d'homme et à ses péchés personnels.

encore chargée de mille souffrances » (p. 236). L'auteur qui, jeune, était révolté par la « confession des péchés » de la liturgie calviniste, l'a comprise en entendant des chrétiens lui parler de leur propre péché...

« C'est dans la méditation en face des exigences morales de l'Evangile et dans la pénétrante présence du Christ, que nous mesurons nos péchés et que nous comprenons le rôle fondamental qu'il joue dans notre vie » (p. 236).

« En niant le péché et la responsabilité morale, la science a perdu le sens du drame intérieur de l'homme. Le grand mérite de Freud me paraît être de l'avoir remis en lumière » (p. 237). Les 260 cas cliniques de Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* sont des cas de péché (malhonnêteté, impureté, préoccupation de soi, manque d'amour). « Le conflit intérieur de Freud n'est pas autre chose que ce que la Bible appelle le conflit du péché ». « L'âme humaine telle que se la représentait saint Paul est bien celle qu'a décrite Freud » (p. 239).

« Freud confirme la doctrine chrétienne, puisqu'il montre que tous les conflits psychologiques des hommes tiennent à une violation des exigences du Christ. »[1] (p. 237.)

En inventant la psychanalyse, Freud a «suppléé à la carence de l'Eglise dans le soin des âmes », « carence... surtout grave dans les pays protestants où la pratique de la confession individuelle contrairement aux recommandations de Calvin, est très peu répandue ». A beaucoup de catholiques aussi, habitués à se confesser superficiellement[2], « la cure d'âme »

---

[1] Pour tout ce qui regarde Freud et la psychanalyse, ne voulant pas aborder un sujet qui ne peut l'être utilement en quelques lignes, qu'il nous soit permis de renvoyer au magistral ouvrage de Roland Dalbiez, *La Méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, ou, pour une étude plus brève, aux pages profondes de Jacques Maritain instituées *Freudisme et Psychanalyse* dans son dernier livre *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, (Paris 1939). Remarquons toutefois que la lumière de saint Paul sur le péché et la lumière de Freud sur ce qui remue en notre inconscient sont deux lumières irréductibles, que l'Evangile et saint Paul n'ont pas précisément besoin d'être « confirmés » par Freud. Et Freud lui-même n'eût pas accepté l'interprétation que le Dr T. donne de son œuvre.

[2] L'exercice superficiel de la confession par des catholiques, même prêtres ou religieux, ne dénonce pas « une carence de l'Eglise » catholique. Celle-ci enseigne les conditions d'efficacité du sacrement de pénitence notamment la sincérité du regard sur les fautes ou examen de conscience: l'esprit de l'Eglise, touchant la sincérité de la confession, s'exprime dans ce mot de saint Hubert Fournier: « Il faut dire le certain comme certain, le douteux comme douteux et porter son âme dans ses mains ». Quant à la contrition et au ferme propos d'éviter le péché qu'on accuse et dont on sollicite l'absolution, l'Eglise enseigne et fait enseigner qu'ils sont plus indispensables que l'aveu même. De l'aveu détaillé, et même de tout aveu, l'impossibilité,

a apporté la libération qu'ils n'avaient pas connue encore (p. 240), en les mettant en face des fautes secrètes qu'ils n'avaient pas eu l'idée de confesser au prêtre. Si la cure d'âme rejoint la psychanalyse, le recueillement bien pratiqué obtient des résultats plus rapides et meilleurs (p. 241).

« J'ai vu bien des malades qui avaient suivi de longues cures psychanalytiques retrouver à leur premier recueillement des souvenirs refoulés de la plus grande importance et qui n'avaient jamais surgi dans le champ de conscience au cours de l'analyse » (p. 241).

« J'ai vu des personnes, la première fois qu'elles tentaient l'expérience, m'apporter un cahier entier tout rempli de fautes inavouées: mensonges de mots ou d'attitudes, duplicité, tromperie, fraudes de douane, d'impôts, de comptes de ménage, pensées, gestes ou regards impurs, susceptibilités, jalousies, révoltes, peurs, rancunes, ambitions, rivalités, hostilités, haines » (p. 242).

« Une confession authentique est toujours un rude combat »: Il faut renverser les barrières de la « censure », non en niant le péché comme certains analystes (dont la compréhension à l'égard du malade « contribue sans doute bien plus à le mettre en confiance que cette neutralité morale théorique, cette négation doctrinaire du péché »), mais comme le christianisme, qui l'appelle par son nom et montre que si Dieu en a horreur, il accueille toujours la confession du péché caché, du pécheur repentant.

Il faut vaincre la censure ou plutôt les deux censures qui s'opposent, l'une au retour à la conscience du souvenir refoulé, l'autre, à la confession devant un tiers. La victoire sur la seconde facilite la victoire sur la première:

« Dès qu'une âme trouve le courage de confesser devant un tiers tout le contenu de la conscience, elle voit remonter dans ce champ d'autres souvenirs. » De vagues entretiens comme ceux que certains pasteurs baptisent déjà cure d'âme sont inefficaces, car ils n'établissent pas le « climat de confiance »; mais « rien n'est plus propre à établir ce climat que la communion qui s'établit entre deux âmes qui se placent ensemble devant Dieu » (p. 246).

Chapitre XVIII. *Le champ de la conscience.* « La Bible montre que l'homme tend par nature à fermer les yeux sur ses fautes et souffrances. Inversement, la Bible montre que le phénomène religieux fondamental,

---

physique ou morale, dispense. Mais le repentir, toujours possible, est aussi toujours absolument nécessaire.

c'est la repentance, c'est-à-dire la reprise de conscience du péché dont on avait trop bien réussi à éliminer le souvenir. »[1] (p. 252.)

« Ce n'est qu'après avoir ramené un premier péché dans le champ de la conscience, après l'avoir confessé, que ce champ peut s'étendre davantage et que le souvenir d'autres péchés y remonte à son tour » (p. 253). Le recueillement et l'examen quotidien développent une clairvoyance inaccessible et incompréhensible à ceux qui ne le pratiquent pas.

« Se recueillir devant Dieu, se laisser inspirer par Lui, conduit à une extension progressive du champ de la conscience. » Le grand service à rendre aux âmes est de leur apprendre par l'exemple le recueillement et la sincérité envers elles-mêmes.

En amenant « une âme à voir plus clairement les mécanismes qui jouent en elle, les ressorts d'impureté, d'égoïsme et de malhonnêteté qui sont à la base de ses actes » les analystes font de la cure d'âme, et « c'est là, je pense, le secret de leurs cures, car aider quelqu'un à devenir plus honnête vis-à-vis de lui-même, c'est le rapprocher de Dieu, même si ni le patient ni l'analyste n'ont conscience de faire acte religieux ».

Freud dirait que les chrétiens font de la psychanalyse sans le savoir.

---

[1] La repentance est autre chose qu'une reprise de conscience d'un péché oublié. Qui l'entend ainsi, on s'explique les rapprochements hasardeux qu'il établit entre la psychanalyse et la cure d'âme chrétienne. Certes la pénitence suppose la conscience qu'on est pécheur: *Tibi soli peccavi et malum coram te feci*, et l'examen de conscience a précisément pour objet de se remémorer ses péchés, soit qu'on les ait oubliés (tous ou certains), soit que, sans les avoir oubliés tout à fait, on ne les ait pas tous présents à l'esprit quant à leur espèce et leur nombre. Mais on peut avoir son péché, tous ses péchés, présents à la conscience, et n'avoir pas la repentance, c'est-à-dire la douleur du péché comme offense et « mal » de Dieu; ces péchés dont on se souvient, on peut les aimer encore, ou du moins ne pas les haïr comme il faut, n'en être pas contrit, ni de cette contrition dite parfaite par la charité *(caritate perfecta)*, parce qu'elle est inspirée par un amour fervent qui obtient la restauration de l'âme dans l'amitié divine même sans absolution sacramentelle, ni de contrition imparfaite (attrition, qui implique aussi un amour « initial ») nécessaire et suffisante avec l'absolution.

On peut, d'autre part, avoir la contrition de péchés absents du souvenir si le motif pour lequel on regrette ceux dont on se souvient est, comme il se doit, universel, s'étendant à tous. Si on l'entend correctement, la repentance (= la pénitence, la conversion, le retour à Dieu d'un cœur qui s'en était détourné par le péché) est bien le fait religieux fondamental, non en soi, mais pour les pécheurs que sont de fait tous les hommes. C'est la pénitence que les prophètes, le précurseur du Christ et le Christ lui-même, prêchaient avant tout: *Metanoeite:* « La pénitence, dit Pascal, seule de tous les mystères, a été déclarée manifestement aux Juifs, et par saint Jean, précurseur; et puis les autres mystères: pour marquer qu'en chaque homme comme au monde entier cet ordre doit être observé ».

On peut dire aussi que Freud faisait de la cure d'âme chrétienne sans le savoir [1] (p. 255).

« Mais je dois aller plus loin: le christianisme ne consiste jamais dans la méthode, mais dans l'Esprit. Toutes les méthodes, la persuasion de Dubois, la psychanalyse de Freud, la rééducation du contrôle conscient de Vittoz, l'exploration de l'inconscient par le dessin spontané de Dessoie, la suggestion de Baudouin, la compréhension psychologique de Janet donnent des résultats. Mais ces résultats sont moins dus à chacune de ces méthodes elles-mêmes dans ce qu'elles ont de technique qu'à ce qu'il y a de chrétien dans l'attitude du thérapeute qui l'applique; dans la mesure où il est honnête avec son malade, où il s'intéresse à lui, s'abstient de le juger, lui donne son amour, sa patience, le comprend, l'aide à s'ouvrir et à se voir tel qu'il est, il l'aide réellement. Et inversement tous les échecs de toutes les méthodes tiennent, non à cette méthode, mais à quelque péché dans le cœur du thérapeute: Malhonnêteté, préoccupation de lui-même, manque d'amour, impatience, esprit de jugement, impureté [2]. Ce que je dis là implique encore cette vérité: ce n'est pas parce qu'on parle du Christ et de la Bible, ce n'est même pas parce qu'on se recueille et qu'on apprend au malade à se recueillir, qu'on pratique une méthode chrétienne. Si nous n'avons pas pour nos malades plus d'amour encore,

---

[1] L'examen de conscience tout pénétré de religion et de pénitence surnaturelle, en vue d'obtenir de Dieu le pardon du péché, et l'exploration de l'inconscient par la méthode psychanalytique, sont irréductibles à tous égards. Ils ne coïncident ni matériellement ni formellement. Ces rapprochements ne sont de nature à satisfaire ni les chrétiens conscients de ce qu'est la vie surnaturelle ni les psychanalystes légitimement jaloux de la spécificité de leur méthode scientifique.

[2] L'auteur semble donc penser que toutes les méthodes psychothérapiques sont à peu près équivalentes et que, si l'une se révèle plus efficace, ce n'est pas dû à son excellence intrinsèque ou à l'habileté technique du thérapeute, mais à ses dispositions morales ou religieuses. Nous avons peine à accepter, mais n'avons pas qualité scientifique pour condamner cette sorte d'indifférentisme aux méthodes thérapeutiques prises en soi ou dans les usagers en tant que tels. Ne contrarions point le Dr T. en attribuant des prix d'excellence à telle méthode psychiatrique. A méthode et à valeur technique égales, les dispositions morales et religieuses du thérapeute, son action d'homme ou de chrétien sur l'homme ou le chrétien, son frère malade, la charité qui l'anime dans l'emploi de son art ne sont pas pour autant indifférentes. Le fait qu'on distingue mal les méthodes thérapeutiques et la direction spirituelle, la tendance à les confondre au moins concrètement, explique jusqu'à un certain point l'attribution du succès à la personne du thérapeute plutôt qu'à la valeur de la méthode, car il est vrai qu'en direction spirituelle, la personnalité du directeur, sa sainteté, son union à Dieu, donnent à ses conseils une portée et une efficacité que n'auraient pas les mêmes « directives » venant d'un autre moins saint.

de compréhension, de foi et de patience que les autres thérapeutes, nous ne sommes pas plus chrétiens qu'eux. Mais je dois cependant remarquer que si ce qui caractérise la cure d'âme chrétienne est moins sa méthode que l'état d'âme du thérapeute, elle conduit cependant plus loin qu'aucune méthode non chrétienne. Certes, l'amour qu'un psychanalyste donne à son malade est une vertu chrétienne, qui fait de ce psychanalyste un psychothérapeute chrétien en quelque mesure, même s'il se déclare incrédule. Mais cet amour, si grand soit-il, ne peut pas conduire au résultat décisif que procure seulement la rencontre personnelle du Christ [1]. Le malade qui a trouvé le Christ a trouvé la source qui lui assurera ensuite la victoire dans toutes les autres circonstances de sa vie. Quelque chose de fondamental a changé en lui » (p. 255-256). Suivent par contraste des considérations sur l'extension pathologique du sens de la conscience, caractéristique des états paranoïdes, à laquelle la réponse chrétienne est le pardon. « Car le pardon véritable conduit à l'oubli du tort subi, à son enfouissement dans l'inconscient. Au lieu de contester, chez le revendicateur même ce qu'il y a de vrai dans ces revendications, il faut l'aider à pardonner aux autres, même ce qu'il y a d'inconscient dans leurs sentiments à son égard. » (p. 259-260.)

A l'extension pathologique de la conscience portant sur soi-même (scrupule par exemple), le remède est de regarder en face les vrais problèmes importants de la vie. Au déplacement du faisceau lumineux de la conscience sur les fautes d'autrui (esprit critique), le remède est de jeter un regard clairvoyant sur les nôtres. La cure d'âme chrétienne ne donne pas seulement des réponses appropriées à chaque perturbation du champ de la conscience. Elle donne encore à l'âme troublée « une aide d'ordre synthétique ». Consciente du pardon de Dieu, l'âme sans discriminer analytiquement tous les facteurs lointains de ses difficultés, peut les résoudre d'un

---

[1] Nous nous garderons bien de contester la transcendante efficacité d'une vraie rencontre du Christ, mais cette efficacité est, d'un autre ordre que celles des méthodes naturelles; son rôle dans la guérison psychique et physique n'est qu'un rejaillissement, un retentissement. Elle agit dans ce domaine *per modum redundantiae,* diraient les anciens scolastiques Pour être exercée en esprit chrétien par le médecin traitant, une méthode naturelle de thérapeutique ne change pas de nature, son efficacité curative n'en est pas intrinsèquement surélevée. Quant à la direction spirituelle, on ne saurait trop protester contre son assimilation à une méthode thérapeutique. C'est essentiellement une œuvre surnaturelle: elle l'est tout ensemble dans sa fin, sa lumière, ses ressorts et ses moyens.

coup par l'élan de sa foi. Alors elle oublie le passé à la manière de saint Paul [1].

Chapitre XIX. *La Vocation.* « Dieu a un plan sur nous. Il nous y a préparés par les dons et le tempérament particuliers qu'il a donnés à chacun. Discerner ce plan par la recherche quotidienne de Sa volonté c'est trouver le but de la vie. Avoir un but de vie est une condition fondamentale de la santé physique, morale et spirituelle » (p. 267).

« Une conviction de vocation quelle que soit celle-ci est un vrai moteur de vie qui assure l'épanouissement physique, l'équilibre psychique et la joie spirituelle » (p. 272).

« Un homme qui a décidé de soumettre sa vie à l'autorité de Dieu ne cherche pas seulement auprès de lui une direction dans les grandes décisions à prendre, comme le choix d'une carrière ou d'une épouse. Chaque jour, il trouve dans la méditation des inspirations nouvelles pour son activité, son comportement personnel, son attitude vis-à-vis de son entourage » (p. 274).

« Je crois donc qu'une des tâches du médecin est d'aider son malade à discerner la volonté de Dieu, à remporter sur lui-même les victoires de l'obéissance » (p. 276). Cela suppose qu'il est le premier fidèle et ne se permet aucune compromission [2].

Chapitre XX. *Réalisme.* Après avoir tant parlé des conséquences favorables de l'expérience religieuse sur la santé, l'auteur reconnaît que l'expérience religieuse peut provoquer des troubles mentaux, que certains malades qui croient faire une expérience spirituelle sont simplement victimes de troubles mentaux [3], qu'il a été appelé souvent « pour des troubles

---

[1] Ce que saint Paul dit qu'il oublie (*Phil.* III, 13), ce ne sont pas précisément ses péchés. Il s'en souvient au contraire et les rappelle pour s'en humilier et rendre grâce du pardon (I. *Cor.* XV, 9; *Eph.* III, 8). Mais il oublie ses efforts antérieurs vers la perfection. Il ne veut penser qu'au chemin qui lui reste à parcourir, aux combats à livrer encore, avant de recevoir « la couronne de justice ».

[2] Il y a dans ce chapitre beaucoup d'excellentes considérations. Le seul grand tort peut-être est d'attribuer à chaque instant au médecin en tant que médecin l'office propre du conseiller religieux. La santé parfaite *surnaturelle* est la sainteté. Il est certain qu'on ne s'y achemine pas sans fidélité à la vocation, sans fidélité très délicate aux grâces du moment.

[3] Ce chapitre suggérerait de longs commentaires, car il touche à des problèmes bien délicats: la discrimination du psychisme normal et du psychisme pathologique, qui est du ressort de la médecine, et le discernement des esprits, qui relève de la théologie. Les imprécisions sur la nature de l'expérience spirituelle et de la communion au Christ n'exposent-elles pas à prendre facilement le change ? Et d'où viendraient les précisions au sein du subjectivisme protestant ? Seule une dogmatique ferme pourrait les

mentaux graves survenus à la suite d'expériences spirituelles, notamment de réunions de témoignages [1] » et qu'il a dû plusieurs fois prononcer l'internement ; que chez « beaucoup de psychopathes où des troubles proprement mentaux sont hors de cause, on ne peut nier qu'il y a un mélange inextricable d'expérience spirituelle authentique et de réaction psychique nettement pathologiques » (p. 279-289).

Le médecin croyant a donc le devoir de « veiller, par charité pour les malades... à discriminer dans leurs réactions ce qui est normal de ce qui est pathologique ».

L'auteur écarte des manifestations religieuses collectives susceptibles de leur faire mal, les personnes d'équilibre psychologique instable [2].

Les accidents qu'il s'efforce ainsi de prévenir sont à leur manière une preuve de la puissance spirituelle, comme l'intoxication médicamenteuse, la preuve de l'action pharmacodynamique des remèdes.

Les nerveux ne doivent pas pour autant être tenus à l'écart du mes-

---

apporter, or il n'y a nulle part de dogmatique ferme sans docilité à un magistère ecclésiastique doctrinal. Ce n'est pas par hasard, mais par exigence de la nature des choses, que, dans le livre des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, les *regulae ad spiritus dignoscendos*, les *regulae pro pleniore discretione spirituum* soient suivies à peu de distance des *regulae ad sentiendum cum Ecclesia.*

[1] Que « les réunions de témoignages » (des groupes d'Oxford, je suppose) soient de nature à déterminer, chez des sujets de psychisme labile des troubles mentaux graves, je n'ai point de peine à le croire. Le contraire serait bien étonnant. La tenue même de ces réunions, les imprudences et les indiscrétions de certaines confessions publiques, en présence des victimes des péchés qu'on déclare, la qualité douteuse d'une « expérience » collective à laquelle prennent part des gens religieusement disparates et fort diversement équilibrés, l'absence d'une véritable règle de foi, autant de raisons de craindre des effets fâcheux sur des sujets peu résistants et même à la longue sur d'autres. C'est plus de raisons qu'il n'en faut pour que les catholiques conscients des richesses de la vie liturgique et sacramentelle de l'Eglise s'abstiennent spontanément de fréquenter ces groupes et pour que l'autorité ecclésiastique l'interdise à tous les catholiques. Il y a du reste d'autres raisons. Que ceux nos frères qui seraient tentés de trouver dure ou ne comprendraient pas cette interdiction vivent intégralement la vie chrétienne selon les indications de l'Eglise, se confessent bien, communient ; ils n'auront plus aucun besoin ni aucun désir de l'aide équivoque des groupes d'Oxford. C'est en substance ce que m'écrit une consultante du Dr T., très reconnaissante des avis qu'il lui a donnés et qui,fréquentant désormais les sacrements, y puise des forces qu'elle demanda longtemps en vain, et pour cause, à des traitements psychiatriques.

[2] Il est certain que, même les exercices spirituels éprouvés par les siècles, la méditation méthodique et les autres formes d'oraison ne peuvent être pratiqués par les psychopathes comme par les sujets parfaitement normaux. A certaines religieuses, sainte Thérèse interdisait même les oraisons de règle. Elle les faisait manger et dormir, se fortifier, d'abord.

sage chrétien. Mais il faut le leur doser correctement, les empêcher d'être dupes de leurs élans spirituels trop faciles et inefficaces, de leur sentimentalisme, éviter d'en être dupe soi-même, en prenant ces élans pour une conversion ; exiger d'eux la pierre de touche des « obéissances concrètes » [1].

III

Synthèse et Conclusion

Reprenons maintenant, en les complétant, nos observations dispersées. Les choses bonnes et même excellentes qui abondent dans cet ouvrage peuvent et doivent être séparées d'un contexte doctrinal qui soulève de si graves difficultés. Ainsi dégagées, elles reviennent de droit, soit à la médecine et à l'hygiène, soit à la morale et à la spiritualité, qui les présentent dans leur ordre propre en les rattachant à leurs véritables principes. Il est certes permis de les rassembler dans des livres mixtes, mais il faudrait garder à chacune des disciplines auxquelles on les emprunte, son caractère et son originalité propres.

Quant aux positions que nous avons dû critiquer, et aux autres qui auraient pu et dû l'être, elles sont unies entre elles par un lien intime. Elles s'expliquent toutes, croyons-nous, par la rencontre d'une doctrine anthropologique déficiente avec un christianisme qui se croit et se dit, mais n'est pas identiquement, la religion du Christ.

La doctrine anthropologique souffre surtout d'une grave contradiction interne, que son défenseur médecin ne semble pas avoir aperçue, mais dont le diagnostic est facile au lecteur tant soit peu philosophe. Nous l'avons dit déjà, il faut y insister.

Selon le Dr T., l'homme n'est pas composé seulement de deux principes, l'âme et le corps, mais de trois, le corps, l'âme et l'esprit. Si l'on restait fidèle à cette doctrine trichotomiste ainsi affirmée, nous pourrions, nous devrions la discuter. Mais, après l'avoir formulée, il semble qu'en réalité on l'abandonne et qu'on ne la tienne plus que verbalement. Les

[1] Les avertissements destinés à prévenir les illusions du sentimentalisme et des élans faciles sont un des lieux communs de tout traité d'ascétique. Sainte Thérèse disait que la véritable oraison est celle qui fait progresser dans les vertus. Et saint François de Sales cherchait la marque décisive de la vérité des extases de l'intelligence et de la volonté dans la troisième sorte d'extase: celle de la vie. Une fois de plus, on est passé de la médecine à la spiritualité. Il y a parallélisme analogique, non identité, entre les exigences d'un traitement médical et celles de la vie spirituelle.

explications dont on fait suivre, immédiatement ou plus tard, l'affirmation de principe, la détruisent logiquement. Il est évident que, en aucun cas, ces trois éléments distingués dans l'homme ne peuvent être conçus comme des *êtres* distincts, ce qui rendrait impossible, inconcevable, l'unité substantielle de la nature humaine. Mais il faut y voir des *principes d'être* réellement distincts entre eux et réellement unis. L'union substantielle de deux principes d'être ayant entre eux rapport de matière et de forme, de puissance et d'acte, se comprend sans peine, mais l'union de trois principes réels ne peut être conçue sur ce type. En a-t-on conscience ? Toujours est-il que, dans la pensée de notre auteur, à moins que son texte, au lieu de l'exprimer, ne la trahisse, on ne voit plus bientôt entre les éléments distingués et opposés qu'une distinction logique ou de raison. Le corps, l'âme, l'esprit, ne sont pas réellement distincts chacun des deux autres, mais ils sont distingués par l'opération, voire par l'arbitraire, de l'esprit. Le problème de l'union de l'âme et du corps, évidemment aussi celui de l'union du corps, de l'âme et de l'esprit, n'est plus qu'un pseudo-problème, insoluble surtout parce qu'il ne se pose pas. S'il n'y a pas de problèmes de la composition, de l'union dans la nature humaine, du corps, de l'âme et de l'esprit, c'est que ces trois termes ne sont pas considérés comme distincts *a parte rei*, mais comme une seule réalité où l'esprit abstrait et découpe arbitrairement. S'ils étaient réellement distincts, comme, d'autre part, l'homme qu'ils constituent est un, il y aurait un problème de leur union, et ce problème, pour difficile qu'il fût, serait susceptible de solution. Pas de milieu concevable : ou bien la matière, l'âme et l'esprit, sont réellement distincts, ou bien ils sont réellement identiques. Dans le premier cas se pose et doit se résoudre un vrai problème d'union ; dans le second, le problème d'union s'évanouit en effet, mais on ne peut plus dire sérieusement que l'homme se compose de corps, d'âme et d'esprit et opposer cette formule trichotomiste à la formule dichotomiste traditionnelle qui exprime, elle, une composition et une union réelle de principes d'être réellement distincts. Parler tout ensemble de composition réelle et rejeter la distinction réelle (c'est-à-dire indépendante de toute opération abstractive de notre esprit), c'est, sans y prendre garde, dire à la fois oui et non, renverser d'une main ce qu'on vient d'édifier de l'autre.

On rejette expressément, et à combien juste titre! le monisme matérialiste et le monisme spiritualiste comme incapables de rendre raison de ce qu'est réellement l'homme. Mais en même temps on affirme *implicitement* une sorte de monisme physico-psychico-spiritualiste. L'unique réalité

humaine au sein de laquelle l'abstraction seule distingue, est à la fois matière, âme, esprit. Cela peut se dire, s'écrire, s'imaginer. Cela ne peut se concevoir. La nature humaine ne serait pas un mystère de l'ordre naturel, mais un monstre, une absurdité. Or, *posito absurdo, sequitur quodlibet*, disaient les scolastiques, qui savaient la vertu de la logique et ses règles.

Ce qui commande effectivement les déductions et les thèses du Dr T. ce n'est pas, on le pense bien, l'antinomie que nous dénonçons, acceptée et érigée en principe. Il ne dit pas: La composition de corps, d'âme et d'esprit est réelle et ne l'est pas. Il s'ensuit, etc. Mais il semble n'avoir pensé à fond, ni la *thèse:* distinction réelle de la matière, de l'âme et de l'esprit, ni l'*antithèse:* pas de distinction ni donc d'union réelle, mais unité des trois éléments distingués par la seule abstraction et constituant seulement des aspects divers d'une réalité absolument une en soi. On dirait qu'il va perpétuellement de l'une à l'autre, sans arriver à se fixer; tout se passe comme s'il oscillait entre ce oui et ce non, cette thèse et cette antithèse, en inclinant cependant davantage vers l'antithèse. Tout ce qu'il écrit contre la thérorie de la causalité à sens unique du somatique sur le psychique, tous ses efforts pour établir la causalité réciproque du corporel sur le psychique et le spirituel, mais surtout du spirituel sur le psychique et le corporel ou organique, semblent bien supposer, sinon exagérer, la distinction réelle des trois termes. Et pourtant on peut se demander si ses considérations concernant l'action à double sens et la causalité mutuelle vont réellement au delà d'une manière de parler conforme aux habitudes reçues, au langage courant, si les trois ordres de phénomènes entre lesquels il établit des rapports réciproques sont vraiment trois ordres distincts de phénomènes, s'ils ne sont pas plutôt un seul ordre de phénomènes dont, par abstraction seulement, on a réifié les aspects divers.

En interprétant au sens faible les affirmations de la distinction des trois éléments du composé humain, et au sens fort les déclarations contraires à cette distinction et à cette union réelle des dits éléments, on s'explique au mieux qu'il soit impossible de soigner le corps si l'on ne soigne l'âme et l'esprit (et réciproquement, mais ce n'est pas sur cette réciprocité que l'accent est mis). Une thérapeutique limitée au corps, ou à l'âme, ou à l'esprit, ne serait elle-même qu'une abstraction, n'atteindrait ni malade ni maladie réelle. La nécessité pour la médecine d'être synthétique ou de n'être pas va de soi. La médecine réelle atteindra réellement ensemble les trois plans de l'homme distingués seulement par l'esprit. N'est-ce pas l'un des thèmes les plus essentiels du livre !

L'esprit est défini comme le lieu de la rencontre avec Dieu. Fort bien. Mais cette formule religieuse pose une double question ou même recèle une double équivoque. Qu'est-ce vraiment que cet esprit ? Qu'est-ce vraiment que cette rencontre ? Pour la philosophie et la théologie traditionnelle — qui ne reconnaît dans l'homme que deux principes, le corps ou matière et l'âme-esprit—, l'esprit, où elle voit en effet le lieu, plus exactement le « sujet » propre de la rencontre de l'homme avec Dieu, c'est (on parle comme on peut) la « partie » ou « portion » supérieure de l'âme, son sommet et, si l'on veut, le sommet du sommet, le *mens* de saint Augustin et des grands théologiens ses disciples, le *Gemüt* de Tauler, la « *fine pointe* » de saint François de Sales et des mystiques, héritiers de sa terminologie, et peut-être parfois le « *cœur* » de Pascal. Selon le Dr T., c'est l'esprit tantôt opposé à l'âme comme l'âme au corps, tantôt identifié à eux, puisque l'abstraction seule distingue entre les trois. Il faudrait être bien au clair sur ce «sujet», ce réceptacle, ou, en language scolastique, cette « cause matérielle » de la rencontre avec Dieu. (*Matériel* en cette formule ne s'oppose pas à *spirituel*, mais aux dons et au Don divins, un peu comme dans le corps, selon la doctrine hylémorphiste, la matière proprement dite est le sujet de la forme qui donne à l'être son essence et ses propriétés). N'importe quel sujet ne peut pas recevoir n'importe quelle forme. Un corps de « brute » n'est pas susceptible d'être vivifié par une âme spirituelle, ce qui, soit dit en passant, suffirait à exclure toute doctrine de la réincarnation des âmes humaines en des corps non humains, même si, plus généralement, la réincarnation n'était pas un rêve impossible et d'ailleurs indésirable, pour d'autres raisons péremptoires. Une âme non spirituelle n'est pas susceptible de la grâce de Dieu. Un animal ne peut être à proprement parler ami de l'homme, encore moins ami ou fils adoptif de Dieu.

En second lieu, et quoi qu'il en soit du sujet de la rencontre, de quelle rencontre au juste parle-t-on ? Comment la conçoit-on elle-même ? En restant dans les voies de la théologie nominaliste protestante ? En revenant au réalisme de la théologie catholique de la grâce ? Il serait encore plus important de le savoir.

Selon la Révélation ou Tradition chrétienne, formulée dans l'Ecriture ou transmise oralement par les apôtres et dont les Pères de l'Eglise sont les témoins, la doctrine catholique voit dans la grâce du salut que le Sauveur nous a méritée une communauté de vie avec lui ; dans la justification une renaissance, une rénovation véritable, un changement intérieur de l'état

d'injustice ou de péché à l'état de justice ou de grâce, une participation réelle à la justice et à la sainteté de Dieu, à sa nature et à sa vie *(divinae consortes naturae*, c'est, au témoignage de saint Pierre, la qualité qui nous définit en tant que fils adoptifs, car, « fils adoptifs », nous ne sommes pas seulement nommés tels, nous le sommes réellement : *ut filii Dei nominemur et simus) ;* une «*divinisation* », comme disent si volontiers et si justement les Pères grecs[1], sans ombre, il va sans dire, de prétention panthéistique.

Selon les maîtres de la Réforme, l'homme n'est pas intérieurement renouvelé, justifié, sanctifié ; il est seulement l'objet et le bénéficiaire, par la foi-confiance, d'un non-lieu divin. Dieu lui pardonne en jetant sur ses péchés pour les couvrir, les « pallier » au sens étymologique du mot, le manteau de la justice du Christ. Dans la théologie de Luther ou de Calvin, les mots de l'Ecriture sur la Rédemption, la filiation et l'adoption divine sont conservés, mais presque complètement vidés de leur sens, au moins en ce qui concerne la vie présente. Dieu n'impute pas le péché, il ne rend pas le pécheur réellement juste et saint. Il lui donnerait, au moins à certains moments, l'assurance du pardon et du salut futur.

En passant par Oxford, le protestantisme n'est pas revenu au réalisme de l'Ecriture et de la Tradition touchant la justification et la grâce. Pour qui s'en inspire et professe en même temps l'anthropologie dont la contradiction interne était à l'instant manifestée, la rencontre avec Dieu ne pourra être que le pardon ; l'expérience religieuse, que la conscience ou la certitude du pardon, et en outre peut-être le « miracle » qui, sans modifier l'homme à fond, sans lui donner une énergie *réelle* divine, le rendra capable — on ne sait comment — d'agir autrement qu'il ne faisait jusqu'alors, de renoncer à ce dont il était esclave. Ce pardon du péché est la guérison de l'esprit, dont le péché est le mal, en même temps qu'il est le mal de l'âme et du corps, réellement identifiés à l'esprit. Le monisme de la guérison répond au monisme du mal et de la maladie, au monisme ontologique de l'homme. Il n'y a pas de religion qui ne soit en quelque sorte médecine, ni de médecine réelle qui ne soit religieuse. Voilà la médecine et la religion en voie de s'identifier, au moins partiellement.

Il devient, dès lors, aussi impossible de concevoir une médecine non religieuse qu'une religion non médicale. On composera d'ailleurs avec

---

[1] Cf. Jules GROSS, *La divinisation du chrétien d'après les Pères grecs*, Paris, Gabalda, 1938, qui porte en exergue le beau texte de saint Athanase : « Le Verbe de Dieu s'est humanisé pour que nous fusions divinisés ».

l'inévitable réalité en « acceptant », à l'exemple du Christ souffrant, les maux dont la religion-hygiène ou la religion-médecine ne parviendraient pas à triompher. On croira, ce faisant, n'avoir en rien diminué la sublimité de l'Evangile, être resté entièrement fidèle à la folie de la croix. On s'est mis dans l'impossibilité de percevoir la différence entre cette « acceptation » d'un irréductible résidu de souffrance et l'amour de la croix des grands chrétiens, la sainte indifférence — Dieu étant également servi — à des extrêmes tels que vie et mort, santé et maladie, préconisée par saint Ignace de Loyola et saint François de Sales, l'abandon, tel qu'il est vécu et enseigné par les mystiques, les sublimes folies des saints épris d'assimilation parfaite au Christ crucifié. On n'a pas conscience d'avoir affadi le sel et mêlé au vin pur et fort de l'Evangile l'eau d'un optimisme facile, sans renier d'ailleurs le pessimisme de la théologie réformée. Aux lecteurs du « message chrétien » que veut être ce livre, proposons de relire un texte qui porte pour le style le cachet du génie, mais dont le contenu n'est pas supérieur à tant de témoignages des grands spirituels, *la Prière* de Pascal *pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Ils sentiront la différence d'inspiration et ne pourront plus supporter de voir ni la révélation tendre à devenir une sorte d'hygiène supérieure, un code de santé totale ; ni le Rédempteur Jésus, qui est, le Dr T. le dit fort bien, « la révélation même », descendre en quelque sorte au rang de guérisseur, de premier grand praticien de la médecine synthétique, où rémission du péché et guérison de la maladie deviennent deux aspects pour ainsi dire *ex aequo* de son unique mission ; ni la Bible, le livre de Dieu (pris pour source et règle unique, pour dépôt total et exclusif de la révélation divine), réduit ou presque à n'être plus qu'un manuel divinement donné aux hommes de santé parfaite, de la santé physique et psychique, non moins que de la spirituelle.

Au premier abord, la médecine a pu paraître prodigieusement grandie ; elle n'était qu'égarée hors de son objet, mise en face d'une tâche qui la dépasse infiniment. Quant à la religion, qui semblait peut-être entrer en contact plus étroit avec la vie totale de l'homme, elle a tout simplement perdu sa véritable essence.

Nous insistons, car il y va de tout, non seulement de la médecine, science et art tout humain, mais du christianisme, qui est la religion divinement révélée.

Si le contact avec Jésus-Christ, la soumission et la consécration à lui *n'ont* plus d'autre effet que la santé intégrale, *sont*-ils vraiment autre

chose et plus qu'une recette à cet effet, malgré l'usage et même l'abus d'un vocabulaire religieux ?

Loin de nous l'idée d'accuser l'auteur de *vouloir* dégrader à une signification purement thérapeutique et médicale les concepts religieux, comme les doctrinaires et propagandistes d'une hérésie redoutable, dont l'Eglise a dû dénoncer la perversité, cherchent à les réduire à une signification politico-sociale, raciste. Il s'expose pourtant à un danger analogue. A le lui signaler, on ne calomnie ni ne soupçonne sa religion et sa piété personnelles, qui peuvent être (Dieu, qui seul en juge, veuille et fasse qu'elles soient) aussi parfaites que sa théologie est sujette à caution. On ne s'occupe ici que de cette doctrine elle-même, de sa logique interne, des connexions essentielles entre les idées, plus fortes que la volonté et les sentiments de celui qui les exprime. Procès de tendance alors ? Non. Constat d'origine et d'orientation.

On voudrait n'avoir pas d'autres griefs à énoncer. Il le faut pourtant. Si l'esprit est réellement identique à l'âme, elle-même réellement identique au corps, voilà la mort, telle que la définissent le catéchisme et la théologie, le sens commun et la philosophie, devenue impensable. Et pareillement la survie d'une âme-esprit.

Dieu nous garde d'insinuer que le Dr T. ne croit pas fermement à l'immortalité de l'âme, à la vie future et éternelle. Mais la logique est impitoyable. Si l'âme et l'esprit, non réellement distincts entre eux, ne le sont pas non plus réellement de la matière, ni l'âme, ni l'esprit, ni l'âme-esprit ne peuvent subsister séparés de la matière qu'ils animent. Avec une pareille anthropologie, on ne peut croire à l'immortalité personnelle que par un heureux illogisme, toujours possible, souhaitable et souhaité dans l'espèce, mais dont le livre lui-même ne témoigne guère. A part le mot d'un malade qui meurt en disant : « Je vais au ciel », les pages les plus « religieuses » ne font généralement pas d'allusion à la vie dans l'au-delà. On n'en ferait point reproche à l'auteur, s'il n'introduisait lui-même si largement la religion et la piété dans la médecine au point de poser des principes qui conduisent à les identifier. Comment, faisant entrer dans la santé, objet de la médecine, la santé de l'esprit, de la vie avec Dieu, qui est la vie éternelle commencée, ne rien dire de plus qu'on ne fait du terme sans terme où elle tend ? Puisque, il faut bien le constater, la médecine, même « synthétique » et « chrétienne », reste impuissante à guérir tant de maux, il serait indispensable, engagé comme on l'est, de faire au moins allusion au dernier jour, où le Christ ressuscité réalisera enfin l'harmonie, im-

possible ici-bas, entre la santé du corps, refait immortel, et celle de l'âme spirituelle, béatifiée par la vue de Dieu[1]. Ce sont les perspectives mystérieuses de la résurrection des corps, et elles seules, qui ont consolé, qui consoleront toujours les chrétiens dans leurs maux physiques incurables, témoin Pascal, en son *Mystère de Jésus :*

« Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

« Souffre les chaînes et la servitude corporelles ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent. »

Allons au bout des conséquences. Si la médecine est essentiellement religieuse, plus précisément chrétienne, plus précisément biblique, plus précisément encore oxfordienne ou buchmannienne, car la religion coulée dans la médecine par le Dr T. a ces traits, nul ne pourra être médecin s'il n'est religieux, chrétien, et chrétien de ce christianisme-là, résolu à conduire ses malades par ses exhortations et son exemple au recueillement, s'il ne s'entraîne à chercher en commun avec eux l'expérience chrétienne, à attendre avec eux, à genoux dans son cabinet de consultation ou près de leur lit, des ordres divins ou censés tels, etc., etc.

La conclusion n'est certes nulle part expressément formulée ; elle est trop évidemment inacceptable pour qu'on ose se l'avouer à soi-même. Il faudrait pourtant se rendre compte qu'on a posé des prémisses d'où elle sort inévitablement. Comme si on craignait de trop en approcher, ou comme si on voulait prévenir ou amortir le choc d'une telle conclusion sur le lecteur et une réaction trop vive, on s'est borné à dédier le livre au Dr Buchmann, à décrire des exercices de spiritualité oxfordienne sans les nommer jamais tels. Nulle part il n'est parlé des « groupes » mais (et encore une seule fois) de « réunions de témoignages » (d'ailleurs pour en signaler le danger sur des sujets de psychisme instable). Le sens de mots comme *christianisme*, *chrétien*, est étendu au delà des limites d'élasticité, puisqu'on fait de la psychanalyse une cure d'âme chrétienne qui s'ignore, qu'on nomme vertu chrétienne toute bienveillance, tout dévouement d'un médecin même incrédule à ses malades... Tout cela devient parfaitement intelligible à partir de la contradiction anthropologique initiale et du « christianisme » particulier aux groupes d'Oxford.

Nous rejetons cette anthropologie antinomique. Nous ne pouvons voir dans la religion oxfordienne le christianisme authentique et pur.

[1] Cf. nos articles *La résurrection de la chair* et *Le corps dans la gloire*, « Vie spirituelle » de novembre 1937 et mai 1938.

Aussi bien ne croyons-nous pas que l'exercice de la médecine soit de droit réservé aux médecins membres des groupes, ni d'ailleurs aux médecins catholiques, ni même aux médecins chrétiens ou religieux en général. Un agnostique, un incroyant, un athée, s'ils ne sont pas doctrinaires et propagandistes de leurs erreurs philosophiques, s'ils ne font pas de l'exercice de leur art un moyen de prosélytisme antireligieux, s'ils sont humainement attentifs à tous les aspects de la vie humaine, s'ils respectent la conscience de leurs malades, s'ils n'enflent pas la médecine en lui faisant absorber ce qui n'est pas elle, peuvent être d'excellents médecins. Il peut être difficile à qui ne croit pas de traiter des croyants avec toute la délicatesse voulue. Mais ce n'est pas impossible.

Il y a certes une déontologie médicale chrétienne, plus précisément, catholique. Le moraliste, le théologien apprennent du médecin, du psychiatre, du chirurgien, ce que sont les traitements médicaux, les méthodes thérapeutiques, les opérations techniquement exécutables *sur* et *dans* le corps humain. Le médecin comme tel reçoit du moraliste et du théologien, ou déduit lui-même, s'il a ces qualités — qui ne sont pas requises du médecin comme tel — les conclusions concernant la bonté ou malice morale. le caractère licite ou illicite de ces traitements et opérations. La déontologie médicale n'est pas de la médecine, non plus que la déontologie juridique, ou toute autre déontologie professionnelle, n'est du droit positif, ni aucune science ou technique particulière: c'est de la morale (philosophie ou théologie).

Le médecin doit exercer sa médecine en homme vertueux, c'est-à-dire se conformer aux exigences de la déontologie médicale. Le médecin catholique bénéficie, à cet égard, des précisions et des sûretés de la déontologie médicale théologique. Celle-ci, loin d'être pour lui une gêne ou une entrave, est une lumière et un guide. Ses préceptes et ses prohibitions absolues l'obligent à chercher des moyens de guérir ou de sauver dont la morale n'ait pas à réprouver l'usage. Les progrès de la médecine et de la chirurgie en sont favorisés ou provoqués. Pie XI le disait avec force, en rappelant comment la condamnation morale des opérations destructives de la vie humaine intra-utérine obligeait à chercher le moyen de sauver ensemble la mère et l'enfant.

Avec prudence et discrétion, mais sans respect humain, le médecin chrétien doit, dans ses rapports avec ses patients, rendre témoignage à sa foi, exercer la charité chrétienne sous les multiples formes indiquées par les circonstances: avertissements, correction fraternelle, assistance mo-

rale, etc. Tout cela, nous le proclamons. Mais la médecine n'est pas pour autant, elle ne sera jamais, religion, ni théologie, ni direction des âmes. Cela, parce que, d'une part, l'ordre surnaturel de la vie divine participée est irréductiblement distinct de l'ordre naturel (physique, psychique et spirituel) ; parce que, d'autre part, l'homme se compose, non pas de trois principes distingués pour la forme, et par abstraction, mais de deux co-principes, matière (corps) et âme-esprit, réellement distincts, réellement unis, séparables par la mort qui est précisément leur séparation ; parce qu'enfin l'âme, forme substantielle du corps et esprit subsistant, immortel, sujet ici-bas de la vie de la grâce, le sera éternellement de la gloire et la communiquera à son corps ressuscité, lui-même désormais impassible et immortel, ce qui, par une sublime anticipation prophétique fait dire à saint Paul : « La mort a été engloutie dans la victoire. Où est, ô mort, ta victoire ? ton dard, ô mort, où est-il ? » (I *Cor.* 54-55).

* * *

Il est temps de prendre congé de *Médecine de la Personne*. Nous aurions voulu n'y trouver que des vérités sans mélange, n'avoir qu'à louer et féliciter l'auteur. Nous avons dû à regret signaler certaines déviations doctrinales graves. Le Dr Tournier ne se méprendra pas sur le dessein qui nous animait. Ces pages n'ont été écrites ni pour le peiner ni pour entraver le bien qu'il veut et peut faire, par lui-même et par ceux à qui il essaie de montrer la voie, mais uniquement pour l'avertir du danger auquel (bien malgré lui, puisqu'il ne veut que servir la médecine et les malades et rendre témoignage à la foi chrétienne) il expose la médecine et le christianisme. Il ne s'agissait donc pas de le combattre, mais de l'aider.

Il est évident que la présente note, presque exclusivement négative et critique, appellerait, comme son complément nécessaire, un autre travail, positif et constructif. Il faudrait exposer, non plus par bribes, sporadiquement, à l'occasion de la pensée d'autrui, mais dans leur suite propre, les vérités indiquées à l'instant, la doctrine traditionnelle du composé humain, le dogme de la grâce et de la vie divine, les conséquences de ces doctrines sur la conception (traditionnelle aussi chez les philosophes et les médecins catholiques) de la médecine de la personne, les conséquences pratiques qui en découlent concernant la manière dont il convient à des chrétiens, « cherchant d'abord », comme l'Evangile le prescrit, « le royaume de Dieu et sa justice », de préserver ou de recouvrer leur santé, d'exercer, s'ils sont médecins, l'art médical. Cette étude, qu'il nous sera peut-

être donné d'écrire, ne ferait double emploi avec aucun des travaux publiés jusqu'à ce jour.

En attendant, ce qui précède suffit à montrer pourquoi, en dépit des meilleures intentions, les médecins qui tenteraient d'introduire sans discrétion la religion dans la médecine dénatureraient la religion, mais n'apporteraient à la médecine qu'une grandeur illusoire et une dignité fallacieuse. Les sciences et l'art dont c'est l'objet de prévenir ou de guérir, d'essayer de prévenir et de guérir, les maladies physiques et mentales de la personne humaine, sont assez nobles pour pouvoir se contenter de leurs propres quartiers. La religion, fille du Ciel, n'a pas à se commettre avec la médecine et l'hygiène, en oubliant presque les distances que sa différence, non l'orgueil, lui prescrit de garder.

Janvier 1941.

Benoit LAVAUD, O.P.,
Professeur à l'Université de Fribourg.

Bibliographies

LIEBMANN HERSCH, professeur à l'Université de Genève, *Mon Judaïsme (Le Judaïsme vu par un positiviste juif)*. Genève, Imprimerie Genevoise, 1941.

L'agnostique en matière de religion conserve parfois un attachement profond au groupe social auquel il appartient par ses origines et qu'il reconnaît pourtant avoir été façonné et inspiré par une conception proprement religieuse. En Chrétienté, nous savons que ce positivisme traditionnaliste qui entend respecter l'Eglise comme l'organe de l'ordre et de la civilisation, tout en niant sa foi ou en se montrant parfaitement indifférent à son endroit, a parfois contribué à apprivoiser à cette foi des esprits attirés surtout par les conséquences sociales d'une doctrine. Dès que cette foi sera approfondie, explicitée, vécue, on s'apercevra que l'Eglise est mieux — et tout autre chose — que la société humaine idéale. Mais si l'on demeure à la surface, si l'on tient à la collaboration « historique » de l'Eglise plus qu'à recevoir d'elle la vie, on peut être tenté quelque jour de solliciter sa complicité en invitant les chrétiens à sacrifier à un intérêt temporel, même légitime, même très élevé, les exigences de l'ordre surnaturel, voire le souci de la vérité. Les crises de ces dernières décades auront du moins, un peu partout, fait éclater la contradiction contenue dans une telle attitude et rendu moins respectable, moins « convenable », le positivisme athée constitué défenseur de la chrétienté.

Dans le monde juif, on rencontre une tentation analogue et qui paraît même, à première vue, avoir un fondement plus solide. Le Judaïsme est en effet la Révélation portée par une lignée charnelle, par un peuple, et qui, en cet état (et avec quelque mélange) se survit à elle-même, sans réussir à prendre conscience de son accomplissement universaliste dans le Christ. Des rapports très étroits semblent donc lier la destinée temporelle de ce peuple et son attachement à la Parole divine qui, en l'enseignant, a fait de lui le peuple élu. Contrairement à Philon et aux allégoristes proclamant qu'Israël est tout esprit, est l'amour de Dieu sur la terre, le Juif privé de sa foi est encore membre de son peuple et le confesse. Il a raison. Mais cette appartenance très réelle ne lui confère pas, au sein de son infidélité, une sorte d'inerrance inamissible en matière religieuse, un charisme théologique. On s'attriste de relever ce racisme spirituel dans la brochure du professeur Hersch: « Cette conception du Dieu absolument un et incorporel, écrit-il, p. 19, cette inadmissibilité par rapport à la divinité de toute notion empruntée au monde de l'expérience, est devenue pour ainsi dire une partie intégrante de notre psychisme, une catégorie de notre esprit, bien plus que le fameux nez juif ou autres caractères soi-disant anthropologiques qu'on nous attribue. Cette conception me paraît à tel point enracinée en nous que je m'imagine bien un juif se convertissant au christianisme par intérêt matériel ou pour épouser une personne aimée, ou pour des considérations d'ordre civique, mais je ne peux pas concevoir un juif se convertissant par pure conviction religieuse. Nos aïeux qui préféraient se faire brûler vifs plutôt que se convertir, ne *pouvaient* pas faire autrement s'ils voulaient rester sincères avec eux-mêmes et avec leur Dieu. Un juif converti peut sincèrement chercher à imiter les chrétiens dans leurs croyances concernant la divinité, il peut sincèrement *vouloir* partager ces croyances, dans son for intérieur, il ne pourra jamais les partager réellement, tout comme certains adultes peuvent fort bien imiter des enfants avec lesquels ils sont en étroit contact, ils peuvent faire comme s'ils étaient encore enfants, mais ils ne le seront plus jamais. » Quelle valeur cet hommage — d'ailleurs singulier — à la foi des aïeux peut-il avoir pour un homme qui, très honnêtement, reconnaît en être séparé ? « Pour moi, lisons-nous p. 41, la religion juive, comme toute religion, est un produit social. Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, c'est l'homme qui a fait Dieu à son image. Ce n'est pas Dieu qui a élu le peuple d'Israël, c'est Israël qui s'est élu son Dieu, s'est forgé sa conception de l'Univers et de la vie humaine et sa Loi de conduite pratique. »

« L'Israélite orthodoxe, écrit-il encore, me trouve sans doute un mécréant pire qu'un goï... » Mais il ne s'agit pas de jeter l'anathème. Au delà du blasphème traditionnel, il y a là une position intellectuelle qu'il faut bien, même sur un plan purement humain et naturel, qualifier de malsaine. Je ne reproche pas au professeur Hersch d'admirer de l'extérieur la fidélité de ceux qui souffrent dans leur chair pour confesser une foi qu'il ne partage point. Je peux, en déplorant qu'elle porte sur une erreur, l'admirer comme lui et croire, en plus, que le mouvement intérieur de la seule vraie foi a pu, bien souvent, se cacher sous l'erreur de sa formulation. Mais si cette foi ne devait être qu'un produit du sang, c'est-à-dire d'un déterminisme biologique ou social, non une adhésion de l'esprit, je ne verrais plus là qu'un épisode d'une lamentable histoire d'incurables. Je comprends mal, d'ailleurs, que la voix du sang, si forte chez eux qu'elle leur ait fait accepter de mourir pour leur foi révélée, soit si faible chez M. Hersch qui rejette celle-ci tout entière. Il y aurait d'autres erreurs à relever dans sa brochure: aucune n'atteint comme celle-là les assises mêmes de la pensée. C'est un fait déchirant qu'un Juif

bien placé pour juger des effets du racisme en adopte si facilement les prémisses. Souhaitons-lui, pour l'honneur de son peuple, de n'être pas suivi, et puisse Israël ne pas céder, par une réaction de défense au milieu des souffrances, au prestige d'un particularisme spirituel qui n'aurait même plus comme jadis l'excuse de se greffer sur le fait de l'appel divin. P. de Menasce, O.P.

JACQUES MERCANTON, *Poésie et Religion dans l'Œuvre de Maurice Barrès*. F. Rouge & Cie, S.A., Librairie de l'Université, Lausanne.

M. Mercanton s'applique à mieux entendre, à nous faire mieux entendre une certaine voix de Barrès qui lui est chère, celle qui chante un chant religieux. Des analyses bien conduites qui lient autant qu'il est actuellement possible, et dans la mesure convenable, l'histoire du poète et son œuvre ne nous font jamais oublier son propos. L'amitié, la gratitude qu'il garde à Barrès (et que nous partageons) ne tournent pas à l'idolâtrie. La conclusion de son étude même est assez sévère puisqu'elle constate, malgré des réussites partielles, un échec dans l'essai de construire un grand poème religieux, un grand poème tout court. La raison de cet échec réside, selon M. Mercanton, dans le refus d'un choix nécessaire: Barrès n'a choisi ni le parti de la foi, ni celui même de l'art. Ses perplexités, ses précautions, ses indécisions brisent son élan ou troublent le flot de sa poésie. C'est quand il se décide, sur le plan national, ou encore quand il s'efforce vers une décision, sur le plan religieux, que sa voix de poète gagne en pathétique ou en beauté.

Barrès, sa vie durant, a cultivé son moi, bien qu'il ait écrit: « J'ai passé mon temps à être excédé de moi ». Dans quelles dispositions plus intimes, avec quelle ultime intention ? Tout est là. Il ne faut pas hâtivement lui reprocher son orgueil et oublier son souci de la vie intérieure. « Ce qui distingue mon catholicisme de celui de Maurras, a-t-il pu dire, en termes qu'il faut interpréter correctement, sans doute, c'est l'intériorité (chez moi) ». De Barrès, de Chateaubriand et de Pascal, il est possible que celui-ci ait été le plus orgueilleux. Mais il fut aussi le plus décidé à implorer sa guérison. De fait, il s'est engagé, il s'est *engouffré*. Ceux-ci se réservent, ou se livrent à l'enchantement de leur propre voix, et du Dieu plus ou moins bien connu, ils réclament surtout que de leur âme il fasse monter un plus beau chant. C'est l'effet d'une formation très différente assurément, et aussi, ne l'oublions pas, des mystérieuses inspirations inégalement imparties: Pascal est mis tout de suite en présence de l'image du Christ et surtout du Christ crucifié, tandis que Barrès qui ne veut pas que meure la Sybille, divise sa vénération, ou sait trop imparfaitement ordonner ses objets.

Il est impossible que M. Mercanton n'ait pas assez insisté sur l'ironie barrésienne au début, et à la fin, au cours de sa comparaison suggestive et dans l'ensemble très juste des trois écrivains, sur la part si diverse qu'ils font dans leur pensée et dans leur cœur, à l'Evangile et à la Passion du Christ. F. B.

THOMAS MOFOLO, *Chaka, une épopée bantoue*, traduite par V. Ellenberger, ancien missionnaire au pays des Ba-Souto, Paris, 1939, N.R.F., 272 pages.

« Il n'y a pas, sur la terre, de contrée où la guerre soit totalement inconnue, où ne surgissent, une fois où l'autre, des rivalités entre peuples, où l'on ne se surveille, prêts à s'entre-déchirer, ou bien où l'on ne lutte pendant des années pour, en fin de compte, en revenir ensuite à l'entente et à la paix, la paix qui rend aux hommes la joie de vivre. Puis quand les nations se croient assurées de la paix, il arrive qu'au sein de l'une d'elles naisse un enfant mâle, un seul, et voilà que cet enfant, à lui seul, va semer la discorde entre elles toutes et que par lui seul le sang coulera à flots. » Jadis, les peuples de la Cafrerie « vivaient en bonne harmonie, fixés tous sur le sol, chacun à la place occupée de temps immémorial, depuis l'époque où le Tout-Puissant, Oumkoulou-koulou, fit sortir des roseaux l'humanité. Qui donc, en cette ère de paix et de bonheur eût pu concevoir le moindre pressentiment concernant les événements qui allaient bouleverser l'existence de tous, ou se douter que l'on était à la veille d'une dislocation générale qui allait projeter les clans de-ci de-là, épars, errants et sans lieu où pouvoir se fixer en sécurité, destinés à périr par la sagaie, par l'épuisement des fuites éperdues, ou par la famine » ? C'est alors que, dans le très petit clan des Zoulous, naquit Chaka. Nous avons lu avec un étrange intérêt l'aventure de cet enfant, né à la suite d'une faute, d'abord loyal, toujours courageux, mais qui, maltraité par les hommes, devient peu à peu rusé, violent, follement ambitieux, et qui, après avoir brisé les dernières protestations de sa conscience au cours de rites d'initiation magique, se laisse envahir par l'esprit de perfidie, de cruauté, assassine lui-même la seule femme qu'il ait aimée, puis sa mère, et meurt comme il devait mourir, assassiné, mais en bouleversant ses assassins par la lucidité qu'il garde devant la mort, et par la prophétie qu'il leur crie: « Vous m'assassinez dans l'espoir de prendre ma place quand je serai mort; vous vous trompez, il n'en sera pas ainsi, car l'Homme blanc est en marche, et c'est lui qui dominera sur vous, et vous deviendrez ses sujets ». Charles Journet.

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques: II a 20. Téléphone : 2.12